



ΥΠΕΡΒΟΡΕΟΣ

Vous trouverez ici un recueil de textes
fort sérieux écrits par des
scientifiques, qui ne quitteraient leur
veston et leur cravate pour rien au
monde, et quelques textes,
malheureusement mal édités, de
personnages pas du tout respectables,
mais beaucoup plus sérieux et
passionnants. Les deux se
complètement harmonieusement, aux
fotes d'ortographe près, dont je ne suis
pas responsable.

GT

La notion d'Hyperboréens. Ses vicissitudes au cours de l'Antiquité

Roger Dion

Citer ce document / Cite this document :

Dion Roger. La notion d'Hyperboréens. Ses vicissitudes au cours de l'Antiquité. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2, juin 1976. pp. 143-157;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1976.3357>

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1976_num_1_2_3357

Fichier pdf généré le 22/10/2018

La notion d'Hyperboréens ses vicissitudes au cours de l'Antiquité

La propension des puissants du monde, conducteurs de peuples ou chefs d'armées, à incliner dans le sens favorable à leurs desseins ou à leur prestige les représentations de la géographie a eu, comme il était naturel, ses effets les plus sensibles sur celles de ces représentations qui avaient un caractère mythique ou schématique.

Le cas des Hyperboréens a l'intérêt de montrer que la pensée scientifique elle-même en a subi l'influence, au moins dans certaines de ses démarches.

Le nom purement grec d'Hyperboréens porte en lui la marque d'une réflexion qui s'est exercée, bien avant l'âge classique, sur l'un des plus frappants parmi les phénomènes physiques propres à la nature méditerranéenne : ce vent froid du nord qui, sous les appellations populaires modernes de *bora* ou de *mistral* — les anciens Grecs le nommaient *Borée* — dévale de temps à autre vers le littoral en rasant le sol avec une telle violence que le poète Callimaque¹ le disait capable de renverser des murailles.

On s'est figuré qu'en allant contre ce vent vers l'intérieur du continent, comme on remonterait le cours d'un torrent, on finirait par atteindre les lieux où il naît et l'on se représentait ces lieux sous l'aspect de montagnes communiquant à l'air le froid de leurs neiges. Les Grecs donnèrent à ces imaginaires montagnes septentrionales le nom de Rhipées déjà présent dans la poésie archaïque² et considéré par le grammairien Servius³ comme formé sur le mot grec *ῥιπή* qui exprime l'action de jeter, de lancer. Du haut des monts Rhipées, Borée était en quelque sorte lancé vers les plaines méditerranéennes.

Cette figure, l'une des plus anciennes qu'ait enfantées la géographie mythique des Grecs, fut aussi l'une de celles qui résistèrent le plus longtemps aux progrès de la connaissance objective. A l'époque impériale romaine encore, une place est faite aux monts Rhipées dans la description de l'Europe. On

1. *Hymnes*, IV, 25.

2. Sous la forme *Ῥίπαια ὄρη*. Première mention connue dans ALCMAN, poète qui vivait à Sparte vers 650 avant J.-C. (BERGK, *Poetae lyrici graeci*, 1882, fragm. 58, p. III).

3. Commentaire sur les *Géorgiques*, III, 382. Même opinion dans ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 8, 8.

les retrouve, au II^e siècle de notre ère, dans la *Géographie* de Ptolémée (III, 5, 10), relégués il est vrai dans les régions très mal connues où ce savant situait, au nord du Palus Méotide, la source du fleuve Tanaïs. Un géographe latin qui précède Ptolémée d'un siècle environ, Pomponius Mela, contemporain de l'empereur Claude, reste fidèle à l'optique traditionnelle lorsqu'il se représente ces monts Rhipées orientaux lançant vers le rivage méridional de l'Europe les eaux du Tanaïs : « *Tanaïs ex Rhipaeo monte dejectus... praeceps ruit*¹. »

C'était une représentation moins éloignée des réalités géographiques que celle d'une « autre mer », ἡ ἑτέρα θάλασσα — ainsi la désigne un historien grec² contemporain d'Hérodote — baignant au nord le contour du continent européen, et la question se pose de savoir comment une telle notion avait pu prendre naissance en l'esprit des Grecs des temps préclassiques, alors que rien, dans l'univers qui leur était familier, n'était de nature à leur faire imaginer des rivages maritimes septentrionaux³ opposés à ceux de la Méditerranée.

Ce trait de la configuration générale de l'Europe ne put être porté à leur connaissance qu'à l'occasion des contacts qu'ils eurent avec des étrangers qui avaient vu de leurs yeux la Baltique ou la mer du Nord.

Contacts des Hellènes avec le monde septentrional à l'occasion du commerce de l'ambre

C'est une orientation utile qu'Hérodote (III, 115-116) donne à notre recherche lorsque après avoir rejeté comme non fondée la croyance en l'existence d'un fleuve Éridan « se jetant dans la mer septentrionale d'où, à ce qu'on dit, viendrait l'ambre » ainsi qu'en l'existence d' « îles Cassitérides d'où nous viendrait l'étain », il affirme comme un fait incontestable que l'étain et l'ambre « proviennent d'un bout du monde ».

L'étain était en effet de provenance britannique, tandis que l'ambre était recueilli sur la côte ouest du Jutland, et surtout au bord de la mer Baltique, au pied des falaises occidentales de la péninsule du Samland, proche de l'embouchure de la Vistule⁴.

1. *De chorographia*, I, 115.

2. DAMASTE DE SIGÉE, fragm. I, dans *Fragm. Hist. graec.* Müller, t. II, p. 65.

3. « J'ai beau donner mes soins à la question », dit HÉRODOTE (III, 115), « je ne puis entendre dire par personne qui l'ait constaté de ses yeux qu'il existe une mer à ces confins de l'Europe » (trad. Ph.-E. Legrand).

4. Une route commerciale fréquentée dans l'antiquité est tracée par le cours inférieur de ce fleuve en aval du coude de Bromberg. Près de cette ville fut faite en 1833 la remarquable trouvaille de trente-six

Pour parvenir jusqu'aux rivages méditerranéens, ces matières précieuses devaient traverser de part en part le continent européen, et cela depuis des temps qui, tout au moins en ce qui concerne l'ambre, remontent à la seconde moitié du II^e millénaire avant notre ère.

A l'helladique moyen (2100-1580 avant J.-C.), observe M.-P. Nilsson¹, aucune trace d'ambre venu du nord ne paraît encore en Grèce. Cet ambre devient par contre abondant à partir de l'helladique récent ou mycénien (1580-1200). Trois des tombes à puits fouillées par Schliemann sur l'acropole de Mycènes et l'une des tombes à coupole de la Pylos de Nestor ont fourni des centaines de perles d'ambre². L'ambre est dépeint dans l'*Odyssée*³ comme un objet de parure très convoité.

Le fait que les Hellènes recevaient l'ambre recueilli sur les rivages des mers septentrionales n'impliquait pas nécessairement qu'ils connussent la situation des gisements fournissant cette matière. L'histoire du commerce offre plus d'un exemple du cas où les utilisateurs ou consommateurs d'une chose achetée ont considéré celle-ci comme originaire non du pays où elle était réellement recueillie ou créée, mais du pays où se trouvaient les marchés qui la leur procuraient. Ce fut le cas, chez les Grecs, pour l'ambre, que la légende représentait comme provenant de la solidification des larmes versées par les Héliades, sœurs de Phaéton l'imprudent conducteur du char du soleil, lorsqu'elles rendirent les honneurs funèbres à leur frère foudroyé par Zeus et précipité dans le fleuve Éridan⁴ (ce nom qu'Hérodote signale comme désignant un fleuve du littoral septentrional de l'Europe, s'attachait aussi, dans le langage poétique⁵, au cours du Pô). Apollonios de Rhodes, dans la partie de ses *Argonautiques* (IV, 505-506 et 596-611) où il rappelle cette légende, situe près du rivage adriatique où aboutit l'Éridan une fabuleuse île Électris (île de l'ambre) qui est la figuration poétique d'un marché de l'ambre. Le fond du golfe adriatique était en effet, dans l'antiquité

monnaies grecques des VI^e et V^e siècles (K. MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde*, t. I, 1890, p. 213).

1. *Geschichte der griechischen Religion*, I, 1941, p. 308.

2. H. L. LORIMER, *Homer and the monuments*, 1950, p. 16. La teneur en acide succinique de cet ambre révèle son origine baltique (A. GÖTZE, s. v. Bernstein, dans Max EBERT, *Reallexikon der Vorgeschichte*, t. I, 1924, p. 439 et 442).

3. IV, 73 ; XV, 460-463 ; XVIII, 295-296.

4. DIODORE DE SICILE (V, 23) donne cette version du mythe : « La chute de Phaéton eut lieu à l'embouchure du Pô, appelé autrefois Éridan. Ses sœurs pleurèrent amèrement sa mort ; leur douleur fut si grande qu'elles changèrent de nature et se métamorphosèrent en peupliers. Ces arbres laissent annuellement, à la même époque, couler des larmes. Or ces larmes solidifiées constituent l'*elektron* » (c'est-à-dire l'ambre).

5. POLYBE, II, 16, 6.

grecque, l'un des principaux lieux d'aboutissement¹ des portages terrestres par lesquels l'ambre collecté sur les rivages septentrionaux de l'Europe était acheminé vers le monde méditerranéen.

Ce trafic aurait pu de même avoir lieu sans que les Hellènes eussent de contacts avec les possesseurs ou exploitants des gisements d'ambre. Hérodote raconte (IV, 33) que, de son temps, les gens de Délos se rappelaient que des offrandes, jadis envoyées depuis le Nord de l'Europe jusqu'à cette île fameuse, célébrée dans le monde antique comme le lieu de naissance d'Apollon², étaient successivement prises en charge par les peuples dont elles avaient à traverser le territoire pour parvenir à Délos, au terme d'une série d'étapes dont l'une des dernières se situait sur la côte adriatique. Joseph Déchelette³ pense que, de la même manière, plusieurs peuples se relayant le long du chemin mettaient la main tour à tour au transport de l'ambre du Nord vers les pays méditerranéens.

Mais Hérodote dit aussi dans le même passage qu'avant que ne fût pratiqué ce mode d'acheminement, les expéditeurs septentrionaux des offrandes destinées au sanctuaire de Délos les avaient eux-mêmes accompagnées jusqu'au terme du voyage, et qu'à cette occasion ils avaient périodiquement envoyé aux Déliens des députations auxquelles ceux-ci donnaient le nom de Perphères.

Pline l'Ancien, tout en qualifiant de fabuleuses plusieurs des choses étonnantes qu'on racontait sur ces hommes du Nord, n'en considérait pas moins leurs envois d'offrandes à Délos comme une réalité qu'il n'était pas permis de mettre en doute⁴.

Nous ne pouvons en tout cas rejeter à priori l'idée qu'en des temps très antérieurs à l'âge classique grec, les Hellènes aient eu des relations directes avec les porteurs de la civilisation supérieure qui, à l'âge du bronze, s'est épanouie au Jutland ainsi que dans les îles danoises, et dont le Musée National du Danemark, à Copenhague, conserve d'éclatants témoignages⁵.

1. J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. II, 1^{re} partie : *Age du bronze*, 1924, p. 19-21. J. PERRET, éd. TACITE, *La Germanie*, 1949 ; Introduction, p. 15.

2. Strabon (X, 4, 19) rappelle que le législateur Lycurgue, en quête d'exemples et d'enseignements, visita Délos pour y consulter Apollon. Dans cette île de Délos, écrit-il encore (X, 5, 4), le rassemblement religieux annuel, dit Panégyrie, « a toujours eu quelque peu le caractère d'un grand marché ».

3. J. DÉCHELETTE, *Ibid.*, p. 20.

4. H. N., IV, 91.

5. « Le bronze, nulle part dans le monde atlantique, n'a produit plus de choses, et plus de belles choses, plus de poignards, d'épées et de bijoux qu'entre Hambourg et Stockholm. C'est là, et non dans la Gaule, plus longtemps attardée au travail de la pierre, que s'épanouit « la force de l'airain. » (C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, 6^e éd., 1926, t. I, p. 236.)

Le fait que des objets votifs en provenance du Nord aient été portés, d'un bord à l'autre de l'Europe, jusqu'à Délos pour y être présentés comme offrandes rituelles prouve que ces relations se développèrent autant sur le plan des échanges de croyances et d'idées que sur celui de l'économie. Aux temps protohistoriques, dans la partie orientale de la plaine du Pô et notamment en Vénétie¹, chez les peuples qui détenaient les principaux marchés de l'ambre, apparaissent, révélées par l'archéologie, des représentations mythiques du cygne et du disque solaire dont l'analogue se retrouve sur l'autre bord de l'Europe, chez les peuples qui détenaient les régions productrices de l'ambre². Dans la mythologie grecque de l'âge classique, le souvenir de ces anciens liens culturels est conservé par la légende d'un Apollon migrateur, quittant périodiquement³ la Grèce pour aller séjourner parmi les riverains de la mer septentrionale et revenir de là-bas monté sur un cygne ou sur un char aérien remorqué par un vol de cygnes⁴.

Des peuples du Nord aux Hellènes, la communication de certaines attitudes religieuses est allée de pair avec la transmission de plus d'une notion géographique. On ne saurait, sans référence à ces anciennes relations, expliquer qu'Homère⁵ ait pu imaginer des nuits d'été si brèves qu'un berger capable de se passer de sommeil (ἄπνοος) ne cesserait pas d'y voir assez clair pour garder, durant vingt-quatre heures d'affilée, un troupeau de bœufs, puis un troupeau de moutons, et gagner ainsi double salaire.

Et surtout les Grecs apprirent, au contact de leurs visiteurs venus du Nord, que la bordure septentrionale du monde était un rivage maritime habitable. L'image qu'ils se faisaient de l'univers cessait donc d'être bornée, du côté du nord, par les monts Rhipées. Elle s'enrichissait d'un nouveau domaine qui était l'espace occupé par les peuples d'au-delà des Rhipées. En des temps que Pausanias (V, 7, 8), par sa référence au poète Olen⁶ nous autorise à considérer comme antérieurs à l'histoire,

1. J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. II, 1^{re} partie : *Âge du bronze*, 1924, p. 430.

2. J. DÉCHELETTE, *Ibid.*, p. 18-19.

3. P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 2^e éd., 1958, au mot : Hyperboréens.

4. J. DÉCHELETTE, *Ibid.*, p. 422.

5. *Od.* X, 82-86. Il est possible que les hommes qui ont communiqué aux Hellènes cette information l'aient eux-mêmes reçue d'un peuple plus septentrional avec lequel ils avaient eu des contacts.

6. Le poète Olen, signalé par PAUSANIAS comme le premier qui ait nommé les Hyperboréens dans ses vers, était considéré comme antérieur à Orphée. Il ressort d'une légende recueillie par DIODORE DE SICILE (IV, 51) qu'en Thessalie au temps de Jason le nom hyperboréen était auréolé d'un grand prestige. Selon HÉRODOTE (IV, 32), les Hyperboréens sont nommés dans HÉSIODE.

les Grecs donnèrent à ces peuples le nom d'*Hyperboréens* dont le sens était clair. Les Hyperboréens, explique Diodore de Sicile (II, 47), sont « ainsi nommés parce qu'ils vivent au-delà du point d'où souffle Borée » c'est-à-dire au-delà de ces imaginaires monts Rhipées sur lesquels Borée est censé prendre naissance. Hérodote (IV, 36) se refuse, quant à lui, à considérer comme l'authentique dénomination d'un peuple autre qu'hellénique ce nom d'Hyperboréens, qui se dénonce lui-même comme une invention grecque. Mais il ne peut éviter d'en faire usage, faute d'avoir un autre terme à sa disposition, quand il veut (IV, 33-35) informer son lecteur du souvenir qu'on gardait à Délos d'antiques relations qui, prenant forme d'envois rituels d'offrandes en rapport avec la commémoration de la naissance d'Apollon, s'étaient nouées jadis entre les peuples du Nord et la Grèce. C'était aussi sous le nom d'Hyperboréens que la mythologie désignait les peuples lointains chez qui Apollon était censé faire des séjours périodiques¹.

Situation géographique des Hyperboréens.

Créé pour exprimer l'idée d'extrême Nord, le nom d'Hyperboréens fut en fait, dans son acception première, appliqué par les anciens à tous ceux des peuples européens qui étaient considérés comme les plus éloignés tant dans la direction du nord que dans celles du nord-ouest ou du nord-est. Il put ainsi servir à désigner des peuples qui, dans la nomenclature géographique moderne, ne seraient point classés parmi les nordiques.

C'est ce que montre, parmi d'autres exemples, la manière dont s'expriment Hérodote et Pindare dans l'allusion qu'ils font l'un et l'autre à un grand itinéraire transcontinental qui, sous l'appellation allégorique d'Ister ou Istros (Danube), partait de chez les Celtes voisins des Pyrénées et de l'Océan pour aboutir, sur l'autre bord de l'Europe, aux bouches du vrai Danube : « L'Istros, dit Hérodote (II, 33), « commence au pays des Celtes près de la ville Pyréné² » ; tandis que Pindare, dans sa *III^e Olympique* (25-29), situe la source « ombreuse » de l'Ister chez « les Hyperboréens serviteurs d'Apollon » (ce

1. APOLLONIOS DE RHODES, *Argonautiques*, II, 675. HÉCATÉE D'ABDÈRE cité par DIODORE DE SICILE, II, 47.

2. Ce nom est en réalité celui d'une montagne, dit ARISTOTE, *Mét.*, I, 13, 19. « La première idée d'ensemble que les Anciens aient eue sur la Gaule, c'est que... les Pyrénées allaient d'un rivage à l'autre et qu'entre leurs extrémités maritimes il y avait seulement sept jours de marche. Peut-être, dès avant le VI^e siècle, des caravanes chargées d'étain, de cuivre, d'ambre et de callaïs se sont-elles organisées au pied septentrional des Pyrénées entre la contrée de Pasajes et celle de Port-Vendres. » (C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, 6^e éd., 1926, t. I, p. 188-189.)

mot : ombreux, synonyme de : situé du côté de la nuit, c'est-à-dire : au couchant, signifie que, dans la pensée de Pindare, les Celtes adossés au versant atlantique des Pyrénées s'incorporent à une série de peuples hyperboréens se succédant d'ouest en est sur la frange océanique du monde). Eschyle situait de même chez les Hyperboréens la source de l'Istros¹. L'assimilation des Celtes aux Hyperboréens réapparaît, au iv^e siècle avant notre ère, chez un auteur dont Plutarque nous dit² qu'il attribuait la prise de Rome par les Gaulois, vers 390, à « une armée sortie de chez les Hyperboréens ». De même, un historien contemporain d'Alexandre le Grand, Hécatee d'Abdère, nomme Hyperboréens et décrit comme des adorateurs d'Apollon, périodiquement visités par ce dieu, les habitants d'une île septentrionale qui ne peut guère être que la Grande-Bretagne, car, dit Diodore de Sicile (II, 47), par qui nous connaissons ce fragment d'Hécatee, elle est « non moins grande que la Sicile et située au-delà de la Celtique, dans l'Océan ». L'espace marin britannique sera encore qualifié d'hyperboréen par un poète des derniers temps de l'Empire romain³.

Si éloignés qu'ils pussent être les uns des autres, les peuples que les contemporains d'Hérodote qualifiaient d'Hyperboréens étaient censés riverains d'une même mer, l'« autre mer » ainsi que la nommait, nous l'avons vu, l'historien Damaste de Sigée. Enveloppant celle des faces du continent européen qui s'oppose à la face méditerranéenne, cette « autre mer », plus souvent appelée mer Extérieure, était celle que formaient ensemble la partie de l'Océan aujourd'hui dénommée golfe de Gascogne, les mers britanniques, la mer du Nord et celle qu'Hérodote désigne (III, 115), sans pouvoir affirmer la réalité de son existence, comme « la mer septentrionale d'où l'on dit que nous vient l'ambre » (c'est l'actuelle mer Baltique). Selon Damaste de Sigée⁴, l'« autre mer » se prolongeait à l'est, avec les Hyperboréens pour riverains, jusqu'au nord de l'espace où vivent les Scythes, habitants de l'actuelle plaine russe.

Le témoignage de cet historien et celui de Pindare, qui se complètent l'un l'autre, nous apportent donc ensemble le souvenir d'un temps où les Grecs voyaient en imagination, au-delà des montagnes supposées qu'ils nommaient Rhipées, se déployer le long de la mer Extérieure, depuis l'extrémité

1. *Prométhée délivré*, tragédie perdue. La teneur du passage relatif à l'Istros est connue par une scolie à APOLLONIOS DE RHODES, *Argonautiques*, IV, 284.

2. *Camille*, 22, 3. L'auteur mentionné est HÉRACLIDE DE PONT, disciple de PLATON et d'ARISTOTE.

3. CLAUDIEN, *De III consulatu Honorii*, 55-56.

4. *Fragm. Hist. graec.*, MÜLLER, t. II, p. 65, fragm. 1. DAMASTE DE SIGÉE est un historien contemporain d'HÉRODOTE.

océanique des Pyrénées jusqu'aux confins de l'Asie, une frange hyperboréenne, dont ils n'eussent pu d'ailleurs définir ni le tracé ni la position en latitude.

Hérodote (III, 115, et IV, 45) nous fait mesurer l'étendue de ces ignorances, qui persistèrent longtemps après lui. A une époque déjà très proche de l'établissement de la domination romaine en Gaule océanique, un savant qui ne précède César dans le temps que d'une trentaine d'années, Posidonius, affirmait encore, s'il faut en croire un scoliaste d'Apollonios de Rhodes¹, que les Alpes confinaient aux régions habitées par les Hyperboréens.

Jusqu'à la conquête romaine, Hyperboréens et Monts Rhipées, ces deux représentations mythiques inséparables l'une de l'autre² purent, sans concurrence, s'imposer aux esprits comme des notions géographiques fondamentales. Là où, autrement, il n'y aurait eu que vide, cette fiction manifestait l'existence d'un rivage habité, traçait en deçà de ce rivage une ligne de reliefs, suggérait l'idée de phénomènes climatiques en rapport avec ces reliefs, procurait enfin le moyen de désigner d'un nom parlant ceux des peuples de l'Europe extra-méditerranéenne dont on ne savait pas comment ils se nommaient eux-mêmes.

Par la suite, à mesure qu'on apprit à les connaître, les noms authentiques de ces peuples, les noms indigènes, se substituèrent à l'appellation d'Hyperboréens, dont les applications se trouvèrent ainsi progressivement réduites³. On voit dans Strabon (VII, 3, 1) qu'à l'époque où écrivait ce géographe, la pénétration des armées romaines, en révélant les noms réels des populations qui se succédaient, le long du rivage de la mer Extérieure, jusqu'à l'estuaire de l'Elbe, et en faisant la lumière sur les traits essentiels de la configuration physique des lieux, avait chassé les Hyperboréens de cette partie du monde occidental, et en avait effacé les monts Rhipées. Mais il ne s'en était pas suivi, dans les milieux éclairés, une réflexion aboutissant au rejet systématique et total de la géographie mythique. De celle-ci, historiens et géographes ont continué de faire usage pour meubler les territoires encore inexplorés qui s'étendaient à l'est de l'Elbe. Vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère, chez le géographe Pomponius Mela (I, 12-13, et III, 36), on retrouve les Hyperboréens et les monts Rhipées relégués au nord de la mer Caspienne, en Asie septentrionale. Au 11^e siècle enfin, dans la *Géographie* de Ptolémée (III, 5, 5 et 10), des monts Rhipées réapparaissent au nord du Palus Méotide (l'actuelle mer d'Azov) et le qualificatif d'hyper-

1. *Argonautiques*. Scolie à II, 675.

2. STRABON, VII, 3, 1.

3. J. CARCOPINO, *Promenades historiques au pays de la dame de Vix*, 1957, p. 59-60.

boréen s'attache encore aux confins du monde septentrional inconnu : des monts Hyperboréens (V, 8, 7) et des Sarmates Hyperboréens (V, 8, 10) représentent tout ce que la géographie physique et la géographie humaine peuvent, dans le nord de l'Asie, apercevoir de plus éloigné, tandis qu'en avant des rivages occidentaux de l'Europe, un océan Hyperboréen (II, 2, 1) est signalé au nord de l'Irlande.

Images de félicité associées au nom hyperboréen.

Soit qu'ils aient dépeint leur pays sous un jour favorable, soit plutôt que leur qualité de riverains d'un Océan formant la limite du monde leur ait fait attribuer les avantages dont jouissent, dans Homère¹, les habitants des Champs-Élysées, pareillement situés « tout au bout de la terre », là où « la plus douce vie est offerte aux humains, sans neige, sans grand hiver... », les hommes du Nord qui portaient leurs offrandes à Délos ne furent pas considérés par les Hellènes comme ayant à souffrir d'une nature inclemente. Qualifiés de « nation sainte² » par Pindare, les Hyperboréens sont dépeints par ce poète, comme plus tard par Hécatee d'Abdère³, sous les traits d'un peuple pieux et sage qu'un climat sans excès et une terre fertile contribuaient à rendre heureux et pacifique. Pindare évoque les « magnifiques hécatombes » qu'ils offrent à Apollon, leurs banquets rituels qui sont, pour ce dieu, « la joie la plus vive » et la « voie merveilleuse qui mène à leurs fêtes⁴ », tandis que dans la tragédie d'Eschyle⁵ ces mêmes Hyperboréens sont dits avoir en partage plus encore que le bonheur suprême.

Sans doute, dans l'esprit des Grecs, l'idée de froidure était-elle inséparable du nom de Borée. Mais ils situaient les rivages hyperboréens au-delà des monts Rhipées, d'où s'élançait Borée. On pouvait imaginer que ces froides montagnes n'avaient pas plus d'effet sur le climat de la frange maritime hyperboréenne que les neiges de l'Etna n'en ont sur le littoral qui se déploie au-dessous d'elles. Pindare, faisant allusion, dans sa *III^e Olympique* (31-34), à un voyage que fit Héraclès jusqu'aux sources hyperboréennes de l'allégorique Istros, s'exprime ainsi : « Il visita jusqu'à cette contrée qui est par-delà les souffles du froid Borée ; là, quand il s'arrêta, il admira les arbres⁶... » Le poète précise que les oliviers figuraient dans la parure arborescente dont s'ornait le paysage hyperboréen tel que le décou-

1. *Odyssée*, IV, 563-568.

2. ἱερὰ γυνεῶν (*Pyth.* X, 43).

3. Passage connu par DIODORE DE SICILE, II, 47.

4. *X^e Pythique*, 29-35.

5. *Les Choéphores*, 372-374.

6. Traduction A. Puech. Paris, Éd. Les Belles Lettres, 1958.

vrit Héraclès, et il prête au héros la pensée de demander aux Hyperboréens de lui faire présent d'un plant d'olivier qu'il projetait de rapporter en Grèce pour le planter auprès du sanctuaire d'Olympie, qui serait ainsi doté d'un arbre « donnant son ombrage à la foule des visiteurs et fournissant des couronnes aux athlètes »¹.

Cette fable² qu'inventèrent évidemment des Méditerranéens incapables de se représenter une végétation autre que celle du monde qui leur était familier, procédait d'une erreur moins grave, à tout prendre, que celle qui eût consisté à considérer le mot : hyperboréen comme exprimant la situation d'un peuple soumis aux rigueurs du climat polaire. Il est de fait que, sous les latitudes où ils se déplaient, les rivages où l'on recueillait l'ambre, au bord de la mer du Nord et de la Baltique, jouissent d'un climat relativement doux, et il se peut qu'il y ait eu un élément de vérité dans la légende attribuant au sol hyperboréen une haute fertilité³. La grasse terre du Danemark peut être jugée par ses occupants merveilleusement fertile quand ceux-ci ont occasion de la comparer au sol rocailleux de la Grèce.

Parmi les Latins, Pomponius Mela (III, 36-37) et Pline l'Ancien (H. N. IV, 89-91) ont pris à leur compte l'image favorable que la littérature grecque traçait du caractère des Hyperboréens et de la nature hyperboréenne. Il ressort de l'ensemble de ces témoignages que les gens qu'Hérodote et d'autres auteurs nous montrent traversant l'Europe pour porter à Délos les prémices de leurs récoltes vivaient sur une terre non seulement habitable mais capable de bien nourrir sa population.

*Soudaine altération du climat attribué par la légende
au monde hyperboréen.*

Dans ce concert d'éloges, les *Géorgiques* font entendre une note discordante. A l'inverse de la conception traditionnelle selon laquelle les Hyperboréens étaient protégés du froid par leur situation géographique extérieure à la partie du monde d'où soufflait Borée, Virgile place sur leur territoire même l'origine de ce vent, nommé par lui l'Aquilon puissant⁴, et qualifie de glaciale⁵ l'atmosphère où ils vivent.

Son opinion est partagée par l'un de ses contemporains, le géographe Strabon, qui exprime, sur les Hyperboréens, des opinions contrariant de la même manière les idées communément reçues depuis des siècles.

1. PINDARE, *Ol.* III, 14-20.

2. On la retrouve dans PAUSANIAS, V, 7, 7.

3. HÉCATÉE D'ABDÈRE, dans DIODORE DE SICILE, II, 47.

4. *Aquilo densus* (*Géorg.* III, 196).

5. *Hyperboreas glacies* (*Georg.* IV, 517).

Strabon (I, 3, 22) fait reproche à Hérodote « d'avoir supposé que le nom d'Hyperboréens pût désigner des peuples chez qui Borée ne souffle point ». Il soutient que Borée souffle depuis le pôle lui-même, tout comme, depuis l'équateur, son contraire le vent du sud (*notos*), et que ces deux limites extrêmes du domaine des vents, sont aussi celles de l'extension des peuples à la surface de la terre, de telle sorte que les Hyperboréens, qu'il dit être les plus septentrionaux, βορειοτάτους, de tous les peuples doivent être, si on le prend à la lettre, considérés comme vivant dans la zone glaciale, aux confins même du pôle.

Comment a-t-il pu, sans se faire violence à lui-même, accepter de proposer à son lecteur une telle vue des choses, alors qu'il ne conteste nulle part la tradition, relatée par Hérodote (IV, 33), et considérée par Pline (*H. N.* IV, 91) comme ayant valeur de donnée historique, selon laquelle les Hyperboréens faisaient porter, à travers l'Europe, au sanctuaire de Délos, les prémices de leurs récoltes? Strabon nous surprend ici d'autant plus qu'il professe par ailleurs (II, 3, 1) que les régions proches du pôle sont inhabitables à cause du froid : τὰ πρὸς τῷ πόλῳ δια ψῦχος (ἀοίκητά ἐστι). Il admet en effet (II, 2, 1-3) la division du globe terrestre en cinq zones, telle que l'avait exposée Posidonius, qui en attribuait l'invention à Parménide d'Élée : une zone torride s'étendant de part et d'autre de l'équateur ; deux zones tempérées, l'une dans l'hémisphère nord, l'autre dans l'hémisphère sud ; et deux zones glaciales correspondant aux deux calottes polaires et caractérisées l'une et l'autre par le fait que le froid interdit à l'homme de s'y établir à demeure.

Au temps où écrivait Strabon, l'astronomie grecque avait aussi découvert, depuis plusieurs siècles déjà, que le pôle était soumis à l'alternance d'un jour continu de six mois consécutifs et d'une nuit continue de même durée¹.

Placer dans de telles conditions de vie des hommes que la tradition représentait comme des gens heureux recueillant les fruits d'une terre généreuse était un non-sens. Autant eût valu rayer le nom des Hyperboréens du vocabulaire historique et géographique, comme on eût fait d'une pure fiction dont il ne convenait pas qu'un homme raisonnable encombrât son

1. Le phénomène avait été pressenti, dès le VI^e siècle, par le philosophe ionien XÉNOPHANE DE COLOPHON, à partir d'une réflexion sur le fait qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, la différence augmente entre la durée du jour le plus long et celle du jour le plus court. (H. BERGER. *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 1903, p. 191.)

HÉRODOTE (IV, 25) a entendu raconter que très loin, dans les régions inconnues du Nord, existaient des hommes qui dormaient une moitié de l'année. Il déclare n'en rien croire. Peut-être une allusion à la nuit polaire se cachait-elle sous cette fable.

esprit. Mais c'est ce que ne purent faire ni Strabon ni, après lui, Pomponius Mela et Pline le Naturaliste, tant était fortement établi le prestige des vieux récits où les Hyperboréens jouaient un rôle qui les incorporait à la société européenne des temps mythiques. Il n'est pas possible, dit Pline, de mettre en doute l'existence de ce peuple : *Nec licet dubitare de gente ea*¹, et c'est bien ce que Strabon lui-même admet implicitement lorsqu'il accepte de discuter l'opinion très anciennement établie selon laquelle les Hyperboréens habitaient en dehors des régions balayées par le souffle de Borée.

Au I^{er} siècle de notre ère, Pomponius Mela et Pline se sont ainsi trouvés, dans leurs recherches sur les Hyperboréens, en présence de deux données contradictoires : l'une consacrée par une tradition plus de cinq fois séculaire ; l'autre récente, mais ayant pour elle la haute autorité de Virgile et de Strabon. Le surprenant est qu'ils n'aient cru devoir rejeter ni l'une ni l'autre. Comment n'ont-ils pas vu qu'en agissant ainsi ils allaient au-devant de criantes absurdités ?

Mela (III, 36), tirant la conséquence de l'affirmation de Strabon sur les conditions dans lesquelles se manifeste Borée et sur la position des « plus septentrionaux » d'entre les hommes, situe les Hyperboréens au-dessous du point du ciel par lequel passe le pivot (*cardo*) autour duquel s'effectue la révolution des astres : *sub ipso siderum cardine*. C'est la définition même du pôle tel que le représentait l'astronomie grecque. Et pour ne point laisser douter que c'est bien le pôle qu'il assigne pour séjour aux Hyperboréens, Mela précise que, pour eux, l'année se partage entre un jour qui dure six mois et une nuit d'égale durée. Puis, sans nous dire de quelle façon la suite de son texte peut se concilier avec ce début, il assure que, sur une terre naturellement fertile (*per se fertilis*) où ne manquent ni les forêts ni les bois sacrés, ces mêmes Hyperboréens vivent l'heureuse existence que leur attribuait l'antique légende grecque.

En des termes peu différents se retrouve, chez Pline (*H. N.*, IV, 89-91), la même association de données inconciliables : à l'emplacement des « gonds de l'univers » (*cardines mundi*), c'est-à-dire au pôle même, là où le soleil reste visible durant six mois consécutifs, vit, dans une atmosphère agréablement tempérée (*felici temperie*), parmi les forêts et les bois sacrés, le peuple heureux (*gens felix*) des Hyperboréens, qui s'est fait connaître du monde par l'offrande qu'il faisait au sanctuaire de Délos des prémices de ses récoltes.

En somme, Mela et Pline, dans les passages dont il s'agit, auraient suivi fidèlement la mythologie grecque s'ils n'avaient cru devoir reculer le séjour des Hyperboréens jusqu'au pôle lui-même. Comment ces savants, qui n'ignoraient certainement

1. *H. N.*, IV, 91.

pas la notion communément répandue d'un pôle inhabitable à cause du froid, ont-ils pu juger opportun de défigurer ainsi une donnée traditionnelle, fabuleuse en plus d'un point sans doute, mais contenant aussi des éléments de vérité qu'il devient impossible de mettre en évidence lorsqu'on représente les Hyperboréens comme des habitants du pôle?

Rendre Strabon responsable de cette innovation malencontreuse ne serait qu'une manière de reculer la difficulté, en l'aggravant d'ailleurs, car on comprendrait alors moins encore pourquoi ce géographe, dans certaines de ses assertions sur les Hyperboréens, prend le contre-pied des affirmations que lui-même formule ailleurs sur la distribution des climats à la surface de la terre. On n'échappe pas à l'impression qu'il ne croit pas, qu'il ne peut croire à l'existence de cette humanité confinée dans une zone glaciale qu'évoquent aussi, dans la poésie de son contemporain Virgile, les mots *Hyperboreas glacies*.

La seule manière qu'on aperçoive de rendre plausible cette rencontre du poète et du géographe consiste à supposer que, sur le point dont il s'agit, ils ont obéi l'un et l'autre à un mot d'ordre. Ni Virgile ni Strabon ne laissent ignorer qu'ils mettent l'un sa poésie et l'autre sa science au service de la puissance et du prestige de Rome. *Sequamur... tua, Maecenas, hand mollia iussa* dit Virgile dans les *Géorgiques* (III, 40-41). Et Strabon (I, 1, 16) : « La géographie est essentiellement orientée vers les besoins de la vie politique. »

En quoi donc ces auteurs pouvaient-ils servir la politique d'Octave ou d'Auguste lorsqu'ils représentaient les Hyperboréens comme soumis aux rigueurs du climat polaire?

Il faudrait, pour en juger, savoir quelles idées suscitait alors à Rome, dans l'esprit du grand public, le vieux mythe hyperboréen, populaire et toujours bien vivant, comme le prouve l'accueil que lui font encore les écrivains de ce temps. On a dit comment il avait servi pendant des siècles à désigner ceux des peuples de la partie extra-méditerranéenne du continent dont on ne savait pas encore quels noms ils se donnaient à eux-mêmes ; puis comment l'aire de ses applications s'était réduite à mesure que le progrès des connaissances géographiques avait fait connaître les noms authentiques de ces peuples. On voit à travers Strabon (VII, 3, 1) qu'au siècle d'Auguste, l'on ne se servait plus du nom d'Hyperboréens que pour désigner des humains confinés dans la partie du monde septentrional qui restait extérieure à l'*orbis romanus*.

Or, parmi les pays du Nord où la puissance romaine n'était point encore établie figurait alors une importante partie de l'archipel britannique dont l'Irlande, et cela n'était pas agréable à l'orgueil d'un peuple à qui les dieux avaient promis l'empire du monde (entendons pas là non la possession de la planète

entière, mais une domination établie sur la partie habitable¹ de ce que l'on connaissait de l'univers).

Que, sous Auguste, la renonciation à la conquête des îles Britanniques ait eu lieu de propos délibéré, ou que l'on ait dû s'y résigner sous la pression de circonstances contraires², il n'en apparaît pas moins qu'il fut demandé à Strabon d'expliquer au public éclairé que, si Rome n'avait pas fait cette conquête, c'est qu'elle avait eu de bonnes raisons de s'en abstenir : les Romains, « qui pouvaient prendre possession de la Bretagne », écrit-il (II, 5, 8), « ont dédaigné de le faire ». César, pourtant, avait tracé, de la partie de l'île où l'avaient conduit ses opérations militaires, une image³ qui n'était pas celle d'un pays dépourvu d'avantages naturels. Il avait signalé notamment que le climat y était « plus tempéré que celui de la Gaule, les froids y étant moins rigoureux » (*B. G.*, V, 12, 6).

Mais, depuis la publication du *de Bello gallico*, les circonstances politiques, en Occident, avaient pris un tour qui incitait Strabon à tenir un autre langage. Fidèle à la doctrine qu'il professe (I, 1, 18), et selon laquelle la raison d'être de la géographie est de se mettre au service de ceux qui ont la charge du gouvernement et de s'accommoder à leurs besoins, il soutient que les terres dont se compose l'archipel britannique ne méritent ni par leurs dispositions naturelles ni par l'état de civilisation de leurs habitants que Rome prenne la peine de les conquérir. Il cite, à titre d'exemple, le cas d'Ierné (l'Irlande), dont le climat, dit-il à plusieurs reprises (I, 4, 4 ; II, 1, 13 et 17) est « à peine supportable » à cause du froid.

S'il était inopportun de présenter sous un jour flatteur le signalement physique et humain d'un morceau d'Europe échappant à l'empire de Rome, à plus forte raison devait-on s'abstenir d'attribuer aux Hyperboréens, qui étaient eux aussi des Européens échappant à la domination romaine, l'heureux climat, la terre généreuse et les mœurs exemplaires dont les gratifiait la légende. Que cet éden peuplé d'hommes pieux et justes restât extérieur à l'*orbis romanus*, voilà qui eût été contraire à la vérité première que Strabon (XVII, 3, 24), dans la conclusion de son monumental ouvrage⁴, formule en ces termes : « Les Romains, supérieurs à tous les conquérants

1. STRABON, I, 1, 16.

2. C'est cette seconde alternative qui doit être retenue. DION CASSIUS rapporte (XLIX, 38, 2 ; LIII, 22, 5 et 25, 2) qu'à trois reprises, en 34, en 27 et en 26, Auguste conçut le projet d'une descente en l'île de Bretagne. Il dut y renoncer la première fois à cause d'une révolte des Illyriens, la seconde à cause de troubles en Gaule, la troisième à cause d'une révolte des Salasses et d'un soulèvement des Cantabres et des Astures. (E. JANSSENS, *Histoire ancienne de la mer du Nord*. Bruxelles, 1946, p. 40.)

3. *B. G.*, V, 12-14.

4. Il le qualifie lui-même de *κολοσσουργία* (I, 1, 23).

dont l'histoire a conservé le souvenir, sont arrivés à posséder ce que la terre habitée contient de plus riche et de plus célèbre...» Dans l'Europe, dont ils retiennent la très grande partie, ce qu'ils laissent en dehors de leur empire « est ou inhabitable ou habité seulement par des populations misérables et nomades¹ ».

Il était donc désirable, au temps d'Auguste, que, dans l'esprit du public, le nom d'Hyperboréens cessât d'éveiller des idées de nature bienveillante, d'humanité vertueuse et de félicité. C'est ce que des auteurs dociles aux suggestions du Maître cherchèrent à obtenir en représentant le monde hyperboréen comme soumis aux rigueurs du climat polaire et n'ayant d'autres habitants, là où s'y trouvaient des humains, que des êtres enfoncés dans la barbarie la plus basse.

Vaines tentatives. On a vu comment, au cours du siècle qui suit, les images traditionnelles trouvent encore accueil chez Pomponius Mela et chez Pline l'Ancien, qui cependant s'abstiennent de dénoncer l'absurdité du transfert des Hyperboréens dans la zone glaciale. Faute d'avoir osé s'inscrire en faux contre ce remaniement récent et tendancieux de la légende, ils ont accepté que leur œuvre restât, sur ce chapitre, entachée d'un non-sens qui n'est pas le moindre des méfaits imputables à une géographie que Strabon (I, 1, 14) définit comme devant être « avant tout politique », πολιτικωτέραν.

R. DION.

1. Traduction A. Tardieu.

Les Celtes orientaux. Hyperboréens, Celtes, Galates, Galli

André Lefèvre

Citer ce document / Cite this document :

Lefèvre André. Les Celtes orientaux. Hyperboréens, Celtes, Galates, Galli. In: Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, IV^e Série. Tome 6, 1895. pp. 330-351;

doi : <https://doi.org/10.3406/bmsap.1895.5590>

https://www.persee.fr/doc/bmsap_0301-8644_1895_num_6_1_5590

Fichier pdf généré le 10/05/2018

En terminant, je vous dirai, Messieurs, que le but de mes recherches, dans cette tranchée d'environ 100 mètres de long, sur 2 mètres de large et 4 mètres de profondeur en moyenne, était tout autre que ce qui fait l'objet de ma communication présente. Je cherchais, dans les 2 mètres creusés, dans le terrain d'alluvion, des silex taillés, bien en place. J'en ai ramassé un millier avec divers fossiles, dent d'éléphant, de cheval, etc. Quand j'aurai l'honneur de vous présenter ces silex, je pense provoquer chez vous, qui vous intéressez aux pierres taillées, un profond étonnement causé par la nouveauté de la taille, taille sans contestation possible, qui nous amènera à d'importantes et diverses déductions quant au préhistorique.

Discussion.

M. O. VAUVILLÉ. — Le sol de Paris est, en certains endroits, jonché de débris de poteries de diverses époques successives.

Il est assez curieux de faire remarquer que, dans les poteries présentées par notre collègue, on en voit : 2 de l'époque gallo-romaine, 1 de l'époque mérovingienne et d'autres pouvant se rapporter aux ^{xv}^e siècle et suivants.

Les poteries si caractéristiques du ^{xiii}^e siècle, avec flammules, et celles du ^{xiv}^e siècle, vernissées avec côtes en relief, manquent complètement. Ce fait est étonnant; est-ce que cette partie du sol aurait cessé d'être habitée pendant tout le temps où la poterie n'est pas représentée dans les trouvailles faites par M. Thieullen ?

COMMUNICATIONS.

Les Celtes orientaux.

HYPERBORÉENS, CELTES, GALATES, GALLI.

PAR M. ANDRÉ LEFÈVRE

L'origine des diverses populations de la France est une de ces questions qui sont toujours ici à l'ordre du jour, soit que

L'archéologie préhistorique exhume et classe les débris laissés par les races quaternaires, soit que l'ethnographie cherche à retracer, d'après les monuments et d'après les indications des plus anciens textes écrits, les caractères physiques et moraux des groupes humains qui se sont succédé, juxtaposés et amalgamés sur notre sol. Rien de plus vaste qu'une telle étude; mais j'ai pensé qu'en abordant un point déterminé, il était possible d'écarter quelques doutes, et d'obtenir quelque certitude. La communication que je vous sou mets a pour but de déterminer le sens et l'emploi rationnel des noms bien connus, mais souvent appliqués au hasard : Celtes, Galates et Gaulois. Mais, je dois l'avouer, si restreint que soit mon sujet, il m'a entraîné à quelques développements, pour lesquels je sollicite votre bienveillante attention.

Tant d'incertitude plane sur l'histoire ancienne de l'Europe occidentale, une telle confusion règne dans l'emploi des noms ethniques : Celtes, Galates, Galli, Kimrys, qu'il me paraît prudent d'écarter tout d'abord, d'oublier même, tout ce que nous avons pu lire dans les écrivains les plus autorisés, dans Michelet, dans Guizot, dans Amédée Thierry ou dans Henri Martin. Ces maîtres éminents ne pouvaient être qu'imparfaitement initiés aux découvertes et aux inductions de l'anthropologie et de la linguistique. Tous, séduits à quelque degré par les préjugés de la celtomanie, ils croyaient plus ou moins à l'unité d'une race gauloise, établie de temps immémorial sur le sol gaulois, entre l'Escaut et la Garonne, pourvue de toutes les qualités qu'elle devait transmettre au peuple français, d'une religion originale et puissante, le druidisme, barbare sans doute, mais déjà douée d'un génie métaphysique auquel Aristote lui-même rendait hommage. Car ils trouvaient aisément dans les auteurs anciens, d'une antiquité bien relative, la confirmation de théories qui flattaient leur ardent patriotisme. A peine avaient-ils renoncé à l'origine celtique des tumulus et des mégalithes, dont on retrouve aujourd'hui les similaires dans vingt régions de l'Asie, de l'Afrique et de

l'Europe, sans parler de l'Amérique. Des noms néo-celtiques, sous lesquels ces monuments ont été désignés dans notre Bretagne, ils avaient tiré, très naturellement, des conclusions que la préhistoire a écartées. Nous savons, maintenant, que de longues périodes de temps se sont écoulées avant que le Rhin, ou tout au moins la Marne, aient été franchis par les conquérants blonds et grands qui ont donné leur nom à la Gaule; nous sommes en mesure d'affirmer que, six cents ans avant notre ère, dominaient à l'est du Rhône les Ligures, au sud des Cévennes les Ibères; enfin, la densité persistante de populations brunes dans les bassins de la Loire et de la Seine nous autorise à penser que cette importante région de la France était occupée, dès la première époque du bronze, par les ancêtres de la race qui la remplit encore et qui a survécu à toutes les invasions historiques.

Cette race parlait-elle une langue indo-européenne? Je crois que M. d'Arbois l'a démontré. Était-elle une branche des Ligures? Nous croyons qu'il est encore impossible de se prononcer sur ce point. Comme le groupe ausonien, comme le groupe ligure, elle appartenait, en majorité, à ce type de forte et moyenne stature, à la tête arrondie, dont on peut suivre la marche dans toute la partie moyenne de l'Europe. La vraisemblance doit ici nous suffire, et il faut la distinguer avec soin de la certitude.

Que les Grecs aient pu recueillir, des Phéniciens, quelques notions très vagues sur les côtes de l'Atlantique, de la Manche et de la mer du Nord, c'est ce qui ne paraît pas niable. Mais, sur l'intérieur des terres, ils ne savaient absolument rien. Non seulement Hérodote, vers le milieu du ^v^e siècle, mais Polybe, trois cents ans plus tard, avouent que l'Europe du nord-ouest est pays inconnu. Bien plus, tout ce qui était situé au nord de la Thrace et de l'Illyrie, à quelques journées du Danube, restait pour eux couvert d'un brouillard impénétrable, où ils plaçaient les monts Ripées, ou Riphées, soit les Carpathes, soit même les Alpes. *Alpis* était pour Hérodote le nom d'une rivière. *Pyrèné*, les Pyrénées, se dirigeaient du

sud au nord, et l'Ister y prenait sa source. L'Ister, le Danube, se jetait à la fois dans le Pont Euxin et dans une mer septentrionale; le Rhin, sans nom encore, était sans doute une des branches de l'Ister. Ils ne possédaient quelques données précises que sur les contrées voisines du Caucase et sur le pourtour de la mer Noire. Au-delà des Scythes et des monts Riphées, ils entrevoyaient seulement des Hyperboréens. Encore, Hérodote, sceptique à ses heures, raillait-il ces peuples fabuleux; et il avait pleinement raison si, comme l'établit M. d'Arbois, les monts Riphées et les Hyperboréens sont nés d'un hémistiché d'Homère : ὑπὸ ῥίπῃς αἰθρηγένοιο βορέοιο, « par l'impétuosité de Borée, fils de l'air. » Aleman, au ^{vii}^e siècle, a converti ce souffle en montagne : « Ripas, mont riche en forêts, poitrine de la nuit noire. » Et Sophocle, dans Œdipe à Colone, dira « les Ripes nocturnes », pour désigner le nord. De là aussi l'habitude de désigner sous le nom d'Hyper-Boréens, les hommes, s'il y en avait, qui habitaient au-dessus, au-delà des Ripes ou Riphées.

Ainsi l'entend Pindare, quand il rapporte cette étrange légende : « Des sources ombragées de l'Istros, le fils d'Amphitryon a rapporté l'olivier, prix des luttes olympiques. La parole persuasive d'Héraklès avait obtenu ce présent des Hyperboréens, ce peuple qui adore Apollon ». C'est un passage bien curieux; il témoigne d'une naïveté singulière, en associant l'olivier aux sources du Danube; mais le culte d'Apollon attribué aux Hyperboréens, fait songer au *Beli* ou *Belen* des Celtes. Apollon était, chez les Grecs, un dieu venu du nord, et la tradition s'était conservée, à Délos, de vierges hyperboréennes, attachées au sanctuaire. Une autre indication ne doit pas être négligée, c'est que, tout au début du ^v^e siècle, les anciens voyaient les Hyperboréens, non plus au nord précisément, mais vers l'ouest, aux sources de l'Istros. Or, c'est là que, vers le même temps, étaient signalés les Celtes, les *Keltoi*.

En fait, les deux noms sont demeurés longtemps synonymes. Hécatee de Milet, vers 500, connaît de nom les Celtes,

et les place immédiatement au nord de la Ligustique. Hérodoté les cite deux fois. Mais, après lui, Héraclide de Pont écrivait dans son *Traité de l'âme* : « Suivant un récit qui m'est venu d'Occident, une armée, arrivant du pays des Hyperboréens, aurait pris une ville grecque, appelée Rome et située là-bas près de la grande mer ». Enfin, l'identité des Hyperboréens et des Celtes est consacrée, tout au début du 1^{er} siècle avant J.-C., par le voyageur philosophe Posidonios.

Mais, venons au mot *Celte*, qui est, non plus grec, mais celtique, qui était le nom national d'un peuple ou d'une tribu, maintenue à l'ouest de *Singidunum* (Belgrade) par l'expansion des Scythes. Laissant des groupes plus ou moins compacts en Illyrie (les Scordisques), en Styrie et dans la Pannonie (les Taurisques), en Bohême (Boïohémum), les Boïes et les Elvètes, la masse de la nation était fortement établie au vi^e siècle, bien avant sans doute, dans la vallée du Rhin, sur la rive droite depuis la source du Danube jusqu'en Frise, sur la rive gauche depuis Strasbourg, ou environ (*Argentorâté*), jusqu'à la Somme, jusqu'à l'Escaut; la Grande-Bretagne avait été, dès les premiers âges de la conquête, envahie et peuplée par des Celtes. Nul doute que les bassins de la Seine et de la Loire ne fussent déjà parcourus par de nombreuses bandes, et que, dès sa fondation en territoire Ligure, Marseille n'ait eu à se défendre contre les Celtes Salluves, *Salyes* en grec, les premiers qui semblent avoir atteint le rivage méditerranéen.

Au v^e siècle, les Celtes ont franchi les Pyrénées, par les mêmes chemins sans doute que les Ligures; se glissant entre les Cévennes et la haute Garonne, ils ont, soit tourné la chaîne à l'Orient, soit découvert le port de Vénasque; ils ont rapidement occupé le centre de la péninsule, et ont couru à l'ouest jusqu'en Galice et en Lusitanie. Ainsi se forma la nation des Celtibères, mélange où les Ibères, vaincus, n'en comptaient pas moins pour la plus forte part; remarquez-le bien, c'est précisément ce qui se passa dans la France centrale; les Celtes en modifièrent très peu les anciens éléments ethniques.

Hérodote connaît l'extension occidentale des Celtes. Je citerai les deux passages où il la mentionne : « L'Istros, né chez les Keltes, vers la ville de Purènè, coule, divisant l'Europe en deux parties; les Keltes sont, en dehors ou à partir des colonnes ou stèles d'Héraklès, voisins des *Kunèsioi*, les derniers Européens du côté de l'Occident » (II, 33). « Dans la contrée qui domine, au-dessus des Ombriens, le Carpis et l'Albis, coulant au nord, se jettent dans l'Istros qui traverse toute l'Europe à partir des Keltes, les derniers qui, après les Kunètes, habitent l'Occident ».

Au siècle suivant, Ephore, vers 350, constate que la Celtique comprend la plus grande partie de l'Ibérie jusqu'à Cadix. Dans le même temps, le périple attribué à Scylax nous montre les Celtes entre les Etrusques et le fond de l'Adriatique; et Théopompe parle d'une défaite infligée par les Celtes aux Illyriens ».

Celte est également l'expression dont se sert Aristote. Il n'a pas de notions fort exactes sur la topographie, puisqu'il fait sortir des Pyrénées le Danube et le Guadalquivir; [mais il sait, tout au moins il dit, que, chez les Celtes, les froids sont rigoureux, que les Pyrénées sont situées en Celtique, qu'il y a des Celtes en Ibérie, au-dessus, *ἐπὶ τῆς Ἰβερίας*; il sait que les Celtes ont pris Rome. Enfin, l'alliance d'Alexandre avec les Celtes de l'Adriatique, Carniole, Styrie, contre les Illyriens (dont la Macédoine fut longtemps tributaire), est suffisamment connue; d'après Ptolémée, fils de Lagos, (le général qui a fondé la trentième dynastie égyptienne), Strabon rapporte l'entretien du futur conquérant avec des délégués celtes, et la réponse heureuse, à la fois fière et polie : « Nous ne craignons que la chute du ciel, mais [nous mettons au-dessus de tout l'amitié d'un homme tel que toi ». « Quels fanfarons ! » dit Alexandre; mais d'autres Grecs pensèrent qu'on avait imparfaitement compris le langage des Celtes; ceux-ci venaient de s'engager par serment : « Si nous enfreignons ce traité, avaient-ils dit, que le ciel, tombant sur nous, nous écrase ». En répondant à Alexandre, ils ne faisaient que répéter la for-

mule consacrée, et en même temps rappeler le pacte qu'ils venaient de conclure. Alexandre s'attendait à une flatterie plus directe.

L'alliance dura tant que vécut Alexandre; en 324, à Babylone, il y eut des Celtes parmi les députés qui vinrent complimenter le vainqueur de l'Asie. Ce fut seulement quarante ans après que la paix se trouva rompue. Sans doute, ébranlés par une invasion germanique, par l'arrivée des Quades et des Marcomans, des contingents celtiques envahirent la Macédoine. En 280, le roi Ptolémée Kéraunos, attaqué par eux, perdit à la fois la victoire et la vie. Les barbares, commandés par un roi ou Brennos, s'abattirent sur la Thessalie, et pillèrent le temple de Delphes, 279-278. Mais, repoussés aux Thermopyles, décimés dans les défilés du Parnasse et du Pinde, ils refluèrent vers le nord et, traversant la Thrace, le Bosphore, l'Asie Mineure, ils finirent par se cantonner dans la Cappadoce et la Phrygie. C'étaient, comme vous le savez, des Trocmes, des Tolistoboies et des Tectosages, mais complètement étrangers, si ce n'est de nom et de race, aux Boïes et aux Tectosages de la Gaule. Ils n'étaient partis ni de Toulouse, ni de la Loire, mais bien de la Styrie et de l'Illyrie.

Avec cette invasion de 280-278, mais non avant, apparaît un nom nouveau, celui de Galates. γαλάταις devient synonyme de Kelte. Pourquoi cette substitution? Nous cherchons tout à l'heure à l'expliquer. Produisons les anciens textes où est employé le mot. Le premier de ces documents est une inscription votive de 278. Cydias, athénien, avait été tué par les Celtes, à la bataille des Thermopyles. Son bouclier fut suspendu sous le portique de Zeus libérateur, à Athènes, avec ces vers : « Sous ce bouclier, Cydias étendait, pour la première fois, son bras gauche, quand l'impétueux Arès sévit contre le Galate ». Une touchante épitaphe réunit les deux noms, Celtes et Galates. Il s'agit de jeunes filles massacrées à Milet, en 278 : « Nous sommes parties, ô Milet, chère patrie, en repoussant le criminel outrage des Galates sans lois. Nous étions trois, vierges et citoyennes : voici comment le violent

Arès des Celtes a changé notre destin. Nous n'avons pas subi l'union impie. Aïdès a été notre protecteur et notre époux ». La même synonymie se retrouve dans un hymne de Callimaque, où le dieu celte de la guerre, lance contre les Hellènes les Galates, « peuple insensé, derniers nés des Titans ». Eratosthène (230) appelle Galates les Celtes d'Ibérie. Enfin, Polybe, au II^e siècle, se sert indifféremment des deux noms, traitant la même tribu, les Gaisates par exemple, tantôt de *Kelttoi*, tantôt de *Galatai*; la Gaule cisalpine, ici de *Galatia*, là de *Keltikè*.

Plus tard, après la mort de César, lorsque l'ancienne patrie des Celtes était occupée, et depuis longtemps, par les Germains, lorsque le nom de Celtique était attribué définitivement à la Gaule centrale, Diodore de Sicile essaya de distinguer entre les Celtes et les Galates. Voici comme il s'exprime : « Il est important de définir ce que beaucoup ignorent : on « donne le nom de Celtes à ceux qui habitent l'intérieur des « terres au-dessus de Marseille, près des Alpes et de ce côté-ci « des Pyrénées ; mais tous ceux qui, au-delà du pays des Celtes « ou *Keltikè*, habitent vers le nord, près de l'Océan et du mont « *Herkunion* (la Forêt Noire), jusqu'à la Scythie, sont dési- « gnés par le nom de Galates ». Pour Diodore, les Germains sont des Galates. Rappelant l'expédition de César contre les *Sugambri* ou Sicambres, il dira que le proconsul, ayant passé le Rhin sur un pont merveilleux, « a dompté les Galates, qui habitent au-delà de ce fleuve ».

Dion Cassius, au contraire, à l'inverse, placera la Galatia à gauche du Rhin, à droite la Celtique. Il considère comme Celtes les Germains Usipètes et Tenctères et les Suèves d'Arioviste. « Quelques Celtes, dit-il, que nous appelons Germains » ; mais il règne dans sa pensée une grande confusion. « Suivant lui, ce sont les Galates qui, en 390, ont pris Rome, et c'est dans des combats singuliers contre des Celtes que Manlius et Valérius, en 360 et 349, ont gagné les surnoms de Torquatus et de Corvus. La double erreur de Diodore, de Dion, et de quelques autres, n'est pas sans intérêt. Elle

prouve que les anciens distinguaient mal le Teuton du Celte, j'entends du Celte traditionnel, aux cheveux roux, tant ils avaient été habitués à regarder les bassins du Rhin et du Haut-Danube, comme le domaine, comme la patrie des Celtes.

D'où vient, maintenant, que les Grecs, familiarisés durant trois siècles avec le nom *Keltos*, se sont mis tout d'un coup, en 280, à traiter de Galates les Celtes envahisseurs de la Thessalie, de la Thrace et de l'Asie mineure ? Est-ce, comme l'imagina le Sicilien Timée, vers 260, parce que Galatès était fils de la blanche Galatée et du terrible Polyphème ? Ou bien, comme le suppose Plutarque (46-120 de notre ère), parce que Héraklès, traversant la Celtique après le meurtre de Géryon, aurait eu d'une princesse gauloise un fils nommé Galatès. Cette dernière fantaisie mythologique implique du moins l'origine celte des Galates ; mais elle ne nous apprend rien. Si l'on interroge le mot en lui-même, on reconnaît qu'il est parfaitement celtique. Un roi des Boïes cisalpins, en 237, s'appelait *Galatos*. *Gal*, en irlandais, signifie encore « bravoure, exploit ». *Kel*, dans *Keltos*, n'a point d'autre sens. Ce sont probablement deux variantes dialectales, qui ne diffèrent que par une atténuation de la gutturale *k*, et par l'insertion d'une voyelle formative *a*. Le suffixe est le même. La forme *Keltoi*, *Keltai*, est la plus ancienne ; elle s'est conservée plus longtemps dans le nord, puisque les Germains l'ont adoptée en lui faisant subir la substitution ordinaire de l'aspirée à la forte : *Held*, le héros ; Hildebrand ; *Hildir* ou *Childis*, déesse de la guerre dans la mythologie scandinave ; et la désinence féminine bien connue, *Clothildis*, *Brunhildis*, ne sont que des formes germaniques de *Keltos*, *Keltis* et *Kelta*. *Galatès* est resté inconnu aux Teutons.

Ce mot, dit M. d'Arbois, avec une grande apparence de vérité, n'a pris de valeur ethnographique qu'après la dissolution de ce qu'il appelle l'Empire celte, coupé en deux par le progrès, par la révolte, des Germains poussant la masse celtique au-delà du Rhin, rejetant par dessus les Alpes et le Danube les restes des Cénomans, des Boïes, des Lingons, des

Sénons sur la Pannonie et sur l'Italie, et le reste des Tectosages et des Tolistoboïes sur l'Hellade et l'Asie. Voici les propres expressions de l'auteur : « Le mot *Galata* semble être « la formule de la séparation du monde celtique continental « en deux groupes, l'un occidental et conservateur (?), *Celtæ* « en Gaule, *Celtici*, *Celtiberi* en Espagne, l'autre oriental et « révolutionnaire, les Galates. Brennos a porté ce nom ethnique jusqu'à Delphes en 279; et, à partir du III^e siècle « avant J.-C., les Grecs l'ont appliqué à tous les Celtes sans « distinction, à ceux de l'ouest qui n'en faisaient pas usage, « comme à ceux de l'est qui le leur avaient appris. »

Cette conjecture ingénieuse ne jette-t-elle pas quelque lumière sur la forme latine *Galli*, laquelle, pourvue au Moyen-Age d'une terminaison *ensis*, *Gallensis*, a donné le mot *Gaulois*? Que *Gallus* vienne de *Galata*, non; le latin, riche en masculins terminés par *a*, n'aurait eu aucune raison de rejeter *Galata*; mais, ou bien les Italiotes, Etrusques, Vénètes, Ombriens n'avaient entendu que la première syllabe du nom, ou bien les barbares se nommaient eux-mêmes *Galt*, en latin *Gall*, par assimilation, très ordinaire en latin, du *t* à l'*l*: (rappelez-vous *Poludeukès*, étr. *Pultuke*, latin *Pollux*, et encore *Odusseus*, étrusq. *Uthuze*, lat. *Ullisses*, *dakru*, latin *lacryma*. Je ne vois pas, pour ma part, ce qui fait dire à M. d'Arbois : « Le nom latin des Celtes est *Gallus*, d'origine inconnue. » *Gallus* est, ou foncièrement identique à *Keltos*, ou formé de la même racine que *Galata*; et cette racine est une forme atténuée d'un plus ancien *Kel* ou *Kal*. Il existe, d'ailleurs, une forme intermédiaire, le nom de peuple *Caletos*, les habitants du pays de Caux. Qui se douterait qu'un Cauchois soit si proche parent du héros, *held*, du fier *Keltos* et du fameux *Galatès*?

Il est même probable que *Galt*, *Gall*, *Gallus* sont antérieurs à *Galata*. Malgré la date récente des historiens latins que nous possédons, on ne peut douter qu'ils ne copient des documents anciens et n'aient recueilli des traditions acceptées de tous; il est bien évident que, dès l'arrivée des Celtes dans la vallée

du Pô, dès le v^e siècle, les Latins les connurent sous le nom de *Galli*, et donnèrent à la Lombardie, à l'Émilie, le nom de *Gallia Cisalpina* ou *Citerior*. Les terribles Sénons de l'an 390, à plus forte raison, étaient *Galli*, et leur ancienne capitale *Sena*, porte encore aujourd'hui leur nom national, *Sena gallica*, Sinigaglia. Les Grecs, au III^e siècle, commençaient à se trouver en relations suivies avec les Romains; le terme *Gallus* devait leur être familier; et il leur aura été d'autant plus facile de confondre, en *Galatès*, à la fois *Gallus* et *Keltos*.

Quant aux Latins, ils commencèrent par laisser le nom de *Celtes* aux *Celtici* et *Celtiberi* d'Espagne, sans doute aussi aux Celtes du Rhin, réservant *Galli* et *Gallia* pour les Gaulois d'Italie et la Gaule cisalpine. C'est de ces Gaulois, et non d'autres, c'est des Insubres de Milan, des Boïes de Bologne, ou des Cénomans que Caton le censeur, vers 168, écrit, dans ses *Origines*, la phrase dont on a un peu trop abusé : *Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui*; « il est deux choses que la Gaule cultive avec le plus grand soin, faire la guerre et parler finement ». Et, jusqu'au dernier tiers du II^e siècle, la *Gallia*, la province de Gaule, attribuée, tous les deux ou tous les cinq ans à un proconsul, *Ælius Pætus* en 198, *Scipion* en 194, *Livius Salinator*, 188, *Fabius Buteo*, 182, *Claudius Pulcher*, 176, etc., etc., est le nord de l'Italie, l'Istrie même comprise, et la Styrie, car *Norécia*, aujourd'hui Neumarkt, était une ville gauloise. *Norécia quæ est in Gallia*, écrivait, à la fin du second siècle, un historien perdu, *Sempronius Asellio*.

Lorsque, appelés au secours de Marseille, en 123, contre les Salluves, les consuls et proconsuls *Fulv. Flaccus*, *Sextius Calvinus*, *Domitius*, *Fabius*, ont passé les Alpes, vaincu à la fois les Ligures et les Celtes *Allobroges* et *Arvernes*, une première *Gallia ulterior* est constituée autour d'Aix, *Aquæ Sextiæ*; puis une seconde en 118, autour de Narbonne, *Narbo-Martius*. Dès lors, le nom de *Gallia* est étendu des Alpes aux Pyrénées, de l'Isère aux Cévennes et à la Haute-Garonne. C'est la *Gallia bracata*. Quand *Cicéron* parle de la Gaule, c'est de la

Gallia bracata. Sans doute, pendant le 1^{er} siècle avant notre ère, l'usage s'est répandu de donner le nom de Galli, même aux Celtibères, aux *Gallæci* (Galiciens), même aux Galates d'Asie; mais la *Gallia*, sans épithète, demeure, jusqu'au temps de César, la province romaine. Le reste de la Gaule, y compris l'Aquitaine et la Belgique, s'appelle ou va s'appeler (Pomponius Mela) *Gallia Comata*, Gaule chevelue. Et de cette grande Gaule une division va être attribuée aux Celtes, le territoire qu'ils ont conquis, il est vrai, mais où leur sang a laissé le moins de traces, le pays central entre la Garonne et la Seine, la *Celtique* de César.

C'est que les anciens domaines des Celtes, même sur la rive gauche du Rhin, ont, depuis assez longtemps, changé de dénomination. Une importante couche celtique ou celto-germanique, mais parlant le celtique, était venue renforcer ou supplanter les anciens Celtes. C'étaient les *Volks* ou *Bolgs* ou Belges; qui ont laissé dans le Limbourg, les Ardennes, le Hainaut, la Picardie, les Trevires, les Éburons, les Nerviens, les Rèmes, les Suessions, les Bellovaques, les Atrébates, lesquels ont à leur tour franchi le Pas-de-Calais, envahi l'Angleterre et poussé jusqu'en Irlande; les *Volks* (foule, peuple), dont les Allemands ont fait leurs *Walh*, *Welches*, *Wallons*, dont certaines tribus célèbres, les Tectosages, les Arécomiks, avaient déjà pénétré jusqu'à Toulouse et jusqu'à Nîmes, — rappelons les Tectosages d'Asie. — Les *Volks* donc, ou *Bolgs* (variante moins ancienne) avaient donné à la Gaule du Nord, jusqu'à la Seine, le nom de Belgique.

Tout en essayant d'être bref, j'ai sans doute paru insister plus que de raison sur l'emploi chronologique et historique des noms Celtes, Galates et Gaulois. Mais j'ai tenu à ne vous laisser aucun doute sur le sens et la valeur de ces mots, d'ailleurs entièrement synonymes. Aujourd'hui, on laisse volontiers en Asie les Galates, s'il en reste, qui ont ravagé l'Orient en 279 avant notre ère. Mais on fait usage, un peu à contre-sens — qu'importe, si l'on s'entend — des deux autres termes, réservant de préférence le nom de Gaulois au type grand

et blond du Nord, donnant le nom de Celtes aux populations moyennes et brunes du Centre, qui ont certainement précédé de mille ans les *Keltoi* d'Hécatée et d'Hérodote sur le sol qu'elles occupent encore. Celles-là n'ont pris le nom de Celtes que vers le temps de César. On évitera toute confusion en adoptant le terme de Précelte, ou même Celto-Ligure.

Discussion

M. R. COLLIGNON. — Notre confrère, parlant au nom de l'érudition et de l'histoire, vient de nous exposer les raisons qui lui font admettre l'identité absolue des mots Celtes et Galates *Κελτοι* et *Γαλαται*. Il nous a montré que contrairement aux idées émises par M. Al. Bertrand il ne s'agissait là ni de deux peuples, ni même de deux fractions différentes d'un même peuple, mais bien d'une couche ethnique, oserai-je dire d'un état politique, dont le nom, au cours des siècles, a varié dans les bouches de ses adversaires les Grecs et les Romains. Pour lui ces deux termes génériques n'ont jamais désigné que les populations grandes blondes et dolichocéphales, aristocratie guerrière traînant au combat à sa suite les populations vaincues et asservies chez lesquelles elle s'était implantée par la force.

Je ne puis et ne veux dire qu'une chose. Je partage entièrement et absolument cette opinion qui ne me semble pas discutable. Oui, les Celtes et les Galates de l'histoire étaient des blonds dolichocéphales, comme le furent leurs frères de sang, plus tardivement entrés sur la scène, Cimbres, Germains, Goths, Francks, Burgondes ou Normands. Je ne crois pas qu'aucun anthropologiste ayant suivi de près la question de nos origines nationales puisse le nier. Pourtant, en France, et en général dans tous les pays latins, les anthropologistes, prenant peut-être trop à la lettre le texte et non l'esprit de Broca, continuent à désigner sous le nom de Celtes les petits brachycéphales bruns dont le prototype est l'Auvergnat de St-Nectaire du Haut. En le faisant tous, et moi tout le premier, nous commettons une erreur historique, *c'est incontestable et nous le savons par-*

faitement. Mais nous y sommes bien contraints, car, si faisant table rase, nous enlevons à ceux-ci l'étiquette commode et actuellement bien définie que leur avait donnée Broca, par quoi la remplacerons-nous? Offrez nous un nom acceptable, suffisamment général pour satisfaire à toutes les données du problème, nous lui ferons fête, on peut en être assuré. Seulement, où le trouver? Disons-nous les « Préceltes »? Mais alors, Néanderthal et Cro-Magnon, Orrouy et l'Homme-Mort, races bien différentes, sont-elles préceltiques? Prenons-nous, avec M. Lefèvre le nom historique de Ligures? — Même difficulté. Nous ne savons pas, il faut bien le reconnaître, ce qu'étaient anatomiquement les Ligures. Les textes anciens nous les décrivent comme petits, bruns, secs, agiles et très résistants à la fatigue, pas un mot de plus. Toutes les populations montagnardes du sud de la France, depuis les brachycéphales alpins jusqu'aux mésaticéphales basques, en passant par les dolichocéphales Cévenols et Pyrénéens, peuvent, à juste titre, s'appliquer ces déterminatifs imprécis. Dans la Ligurie propre elle-même nous trouvons des uns et des autres. Si la petite série de 15 montagnards du Col de Tende, réputés *ligures*, de M. Gillebert d'Hercourt et Duhousset, nous accuse une brachycéphalie certaine, d'autre part toute la population du littoral de l'antique Ligurie soit en France, soit en Italie, est dolichocéphale. En sorte que je me déclare absolument hors d'état d'affirmer si le *Ligure* vrai, était dolichocéphale ou brachycéphale. Dans ces conditions, il serait assurément prématuré de vouloir remplacer un terme devenu précis par l'usage par un autre nom qui n'offrirait pas de garanties plus grandes.

Je n'ignore pas pourtant que les très ingénieuses déductions de M. d'Arbois de Jubainville sur l'aire de répartition des suffixes, tels que : asco, asca, usco, oscos, borm, ant, etc., etc., pour ne parler que des moins problématiques, viendraient étayer cette attribution et la rendre même vraisemblable. Il y a très certainement une concordance intéressante à retenir entre l'aire des suffixes ligures et celle de la race brachycéphale dite celtique par Broca. J'ajouterai même qu'un passage extrêmement peu connu d'Aristote, dont je regrette de ne plus re-

trouver en ce moment la justification, montre que la terre ligure débordait le champ historique où la localisaient les historiens et les géographes latins, puisque cet auteur décrit la perte du Rhône (à Coupy) d'une manière qui ne saurait prêter au doute et localise ce phénomène chez les Ligures. Il ne s'ensuit pas moins que la certitude n'est pas telle que nous puissions admettre que l'ensemble de nos races brachycéphales ait constitué avant la venue des Celtes un état ligure ni, qu'il ait porté jamais ce nom.

Nous revenons donc à notre point de départ. C'est-à-dire qu'ignorant le nom vrai qu'ont jadis porté ces peuples, il nous faut conserver provisoirement celui que leur avait donné Broca, ou, s'il nous choquet trop, faire comme j'y ai été amené dans les derniers travaux que j'ai consacrés à notre ethnogénie nationale, et employer des périphrases anatomiques. Ce n'est pas commode assurément, la phrase en est alourdie, j'en conviens, mais je ne vois pas actuellement autre chose à faire. La seule solution pratique sera, le jour où une sépulture ancienne, préromaine et préceltique nous aura livré, je ne dis pas des crânes brachycéphales, nous en avons à revendre, mais des crânes brachycéphales *nettement* et *absolument semblables* à ceux de nos Auvergnats, Bas-Bretons ou Savoyards modernes, d'en faire une station type et de dire « Race de X'' » comme nous disons race de Cro-Magnon ou race d'Orrouy, voire même race de Hallstadt, nom générique qui, adopté au Congrès de Bruxelles de 1891 pour désigner, en sauvegardant toutes les susceptibilités nationales, la race septentrionale dolichocéphale et blonde, a permis de donner un nom uniforme aux Celtes, aux Galates, aux Francks, aux Scandinaves, aux Germains et à tous les peuples de même souche.

Je viens de dire qu'il faut distinguer entre brachycéphales, et faire appel aux caractères autres que l'indice céphalique pour séparer les races. La chose semble si évidente que je puis avoir l'air d'avoir voulu forcer une porte ouverte. Il en est rien pourtant et la Société m'excusera d'ouvrir une parenthèse sur ce point. Nombre d'auteurs, les uns en France, d'autres en

Italie, en Russie, etc., je ne saurais dire d'autres, mais tous, en Allemagne, professent pour le chiffre de l'indice céphalique un respect qui tient du fétichisme et que je ne parviens pas à m'expliquer. Pour certains d'entre eux, l'étude d'une population se résume en ceci. Tant de brachycéphales sur 100 et tant de dolichocéphales. C'est plus précis, disent-ils, qu'une moyenne et à l'appui de cette opinion nous voyons revenir des clichés démodés déjà en 1860. Plus précis, soit si la population étudiée est le fruit du mélange de deux races seulement, mais, si le champ d'action s'élargit, c'est le chaos. Je crois avoir montré à la Société que le type basque est brachycéphale (83 environ) en moyenne. A ses côtés et pour proches voisins nous trouvons : 1° des brachycéphales du type dit celtique (Ind. moyenne 86); 2° des dolichocéphales bruns; 3° des dolichocéphales blonds. Donc, côte à côte, et naturellement plus ou moins croisées et fondues les unes dans les autres, voilà quatre races (sans parler des types rares) toutes parfaitement distinctes et nettement caractérisées. Les moyennes cantonales d'indice en ce cas sont forcément imprécises, mais l'étude des caractères secondaires, hauteur du crâne, de la face, du nez, largeur de la face, etc., etc., permettent de débrouiller le mélange. En revanche si, pour chaque canton, vous vous borniez à opposer le pourcentage des brachycéphales à celui des dolichocéphales, vous n'obtiendriez plus qu'un trompe-l'œil, plein, à première vue de précision, mais qui serait un non-sens ethnographique.

D'où cette conclusion qu'il est essentiel de délinier d'abord les races et de les étiqueter sous un nom historique, si la chose est possible, conventionnel, si on n'en peut trouver d'autre, mais précis et universellement admissible. Le mot Celte appliqué à nos brachycéphales ne l'est pas, ne saurait pas l'être, c'était et c'est encore un nom d'attente. Il est voué à disparaître lorsqu'on aura trouvé mieux.

Si nous nous élevons à un point de vue plus général, il ressort du débat actuel un fait sur lequel j'insiste depuis des années, après bien d'autres du reste, mais avec un contingent

d'observations personnelles suffisant pour me permettre de documenter l'opinion que je soutiens. Je veux dire la persistance des races primitives. Dans ses grandes lignes la population française actuelle est restée ce qu'elle était au temps de César et vraisemblablement ce qu'elle était bien des siècles avant lui. Elle s'est appelée Celtique, puis Gaule, puis France, du nom d'envahisseurs successifs. Les établissements fondés par les nouveaux arrivants se sont parfois maintenus, tels ceux des Basques au sud-ouest, ceux des Normands dans une partie du pays qui porte leur nom, ou, pour rester au temps des Gaulois, ceux des Lemovices qui forment encore un lot blond aux environs de Limoges, etc., etc., mais le plus souvent ils ont disparu. Le vaincu a dévoré le vainqueur, et le type physique de ce dernier s'est évanoui. Le fait s'explique très bien. Aristocratie batailleuse. la race des envahisseurs, Celtes, Galates ou Francks s'est trouvée soumise aux deux causes de destruction que ces mots comportent; aristocratie, elle devait disparaître, comme après quelques générations c'est le lot de toutes les classes privilégiées, quel que soit le nom qu'elles portent dans l'histoire, Spartiates, soldats d'Alexandre, sénat de Rome, familles royales modernes ou même plus modestement, comme nous l'apprend de Candolle, bourgeois de Berne : soldats, ils subissaient durement les lois de la guerre; qu'on se souvienne en Gaule des massacres opérés par César après ses victoires sur les Nerviens dans sa 2^e campagne, sur les Vénètes, dans la 3^e, sur les Aduatuques et les Eburons dans la 6^e, plus tard des croisades, de la guerre de cent ans, des innombrables guerres locales qui ensanglantèrent le moyen-âge en frappant proportionnellement et eu égard à leur petit nombre, davantage les chefs que les soldats et on aura la clé de ces permanences; les classes dominatrices ont disparu se poussant l'une contre l'autre comme les flots successifs sur le rivage, le peuple est resté.

G. DE MORTILLET. — Les communications de nos deux collègues sont des plus remarquables et pourtant ils ne peuvent

et ne pourront pas parvenir à s'entendre, parce que chacun d'eux s'est cantonné dans un terrain différent.

M. Lefèvre, avec une érudition profonde, une extrême finesse d'appréciation et une méthode chronologique des plus exactes, nous fait connaître l'opinion des auteurs anciens sur les Celtes, les Galates et les Gaulois.

M. Collignon, grâce à ses importantes recherches, basées sur les travaux des conseils de révision, nous a parfaitement exposé les caractères des Celtes et des Gaulois des anthropologues actuels. Mais y a-t-il des rapports entre les Celtes et les Gaulois des anthropologues et ceux des auteurs anciens?

Je ne le crois pas.

Ce sont les anciens auteurs qui ont mis en circulation les mots celtes et gaulois. Il est donc très important de bien connaître et de bien établir ce qu'ils entendaient par ces mots. C'est ce que M. Lefèvre a fait de main de maître. Ces termes sont tout d'abord des désignations vagues appliquées à des populations inconnues tout à fait, équivalents au nom d'Indiens donnés aux habitants de l'Amérique, au moment de la découverte de ce vaste continent. Peu à peu, le sens des deux mots se restreint, mais il varie suivant la date et l'opinion des divers auteurs, plus ou moins bien informés. Enfin, il se resserre, il se condense. Entre les mains de César, la Gaule est un grand tout qui embrasse la France actuelle, la Suisse et la Belgique; la Celtique n'est qu'une portion, un tiers de la Gaule, donc les Celtes sont des Gaulois. Cela est si vrai que la guerre des Gaules finit par la défaite de Vercingétorix, chef des Arvernes, populations du centre de la Celtique!

Il est donc parfaitement inutile de chercher de l'anthropologie dans les auteurs anciens. Ces auteurs n'en ont point fait. Ils s'en tenaient à la géographie politique, tout comme de nos jours quand on dit, à quelques années de distance, l'Alsace et la Lorraine sont Françaises ou bien sont Allemandes. Tout comme quand on considère la Savoie et Nice, comme italiennes, quand elles appartiennent à l'Italie et françaises quand elles appartiennent à la France. Ces modifica-

tions, très importantes au point de vue historique, n'ont qu'une faible influence au point de vue anthropologique. Elles n'amènent habituellement qu'une introduction de quelques éléments ethniques nouveaux, qui se fondent et se perdent bientôt dans l'ensemble de la population sans action bien sensible.

Si M. Lefèvre reste en plein dans l'histoire, M. Collignon me paraît se cantonner d'une manière tout aussi exclusive dans l'anthropologie. Les anthropologues qui ont étudié les anciens types humains de la France, les ont divisés en deux groupes, les grands blonds aux yeux bleus et les petits bruns aux yeux foncés. Les auteurs ayant souvent dit que les hommes du nord, parmi lesquels les habitants de la Gaule, étaient grands, blonds et avaient les yeux bleus, on a donné sans hésiter le nom de Gaulois au premier groupe. Il fallait baptiser le second : on l'a qualifié de Celte. Sur ce, l'accord s'est fait entre les anthropologues. Leur type gaulois et leur type celtique sont bien connus. Quand ils en parlent, on sait très bien ce qu'ils veulent dire. Cela peut-être suffisant pour l'étude, mais est-ce exact? Certainement, non au point de vue de l'histoire. M. Collignon a fait une fort intéressante communication sur les deux types et leur distribution en France, mais cette communication a-t-elle quelque rapport avec celle de M. Lefèvre? Je ne le crois pas. Nos deux collègues se sont bien servis l'un et l'autre des mêmes noms, mais dans la bouche de chacun deux, ces noms avaient un sens, une portée, une valeur différente. C'est un exemple des inconvénients qu'il y a de donner un nom historique à une race basée sur des documents actuels.

En outre, la dualité de Celtes et de Gaulois, pour ce qui concerne la population de la France — comme du reste pour toutes les autres populations — n'est-elle pas trop absolue. Entre les brachycéphales et les dolichocéphales, il y a des nuances, des gradations diverses. Il en est de même pour ce qui concerne la taille petite et grande. Pourquoi se borner à grouper ensemble, les caractères extrêmes. Entre les petits

brachycéphales et les grands dolichocéphales, il y a en France une grande majorité d'intermédiaires. Cette majorité ne doit pas être composée uniquement de métis. Il y a certainement plusieurs races. Il ne faut donc pas se borner à ne voir que des Celtes et des Gaulois. Il faut, par une étude approfondie et minutieuse, reconnaître et définir les diverses races. C'est pour arriver à ce résultat, que les recherches historiques de M. Lefèvre, linguistiques de M. d'Arbois de Jubainville, anthropologiques de M. Collignon, sont des plus utiles. Joignons encore les travaux paethnologiques. Ce n'est qu'en combinant toutes ces recherches, toutes ces études, tous ces efforts et en faisant appel à toutes les sciences, que nous arriverons à posséder des données sérieuses sur la population de la France.

M. ZABOROWSKI. — J'avais demandé la parole pour appuyer encore les observations présentées par M. G. de Mortillet. Car si on ne se tient pas aux distinctions qu'il a rappelées, on s'exposera assurément à des confusions inextricables. Les anthropologistes ont bien le droit d'emprunter à l'histoire les noms dont ils ont besoin. Pour la Gaule où se trouvaient deux éléments ethniques principaux, ils disposaient de deux noms historiques. Et ce n'est assurément pas celui de Galates ou de Gaulois qu'ils pouvaient appliquer à l'élément petit et brun. Je me souviens très bien que Henri Martin, par exemple, a toujours soutenu que les véritables introducteurs du nom et des idiomes celtes étaient les grands blonds. Et, si je ne me trompe, on n'a pas pu démontrer qu'il avait complètement tort, bien que d'autres aient toujours vu dans les petits bruns le premier élément aryen (par la langue) de l'Europe occidentale. Mais je me souviens aussi très bien que Broca a clairement expliqué qu'il appelait Celtes, les habitants de la Celtique de César. Et M. André Lefèvre vient précisément de rappeler avec beaucoup d'à-propos et de justesse, ce qui s'est passé dans la Celtique.

Les grands blonds y formèrent une petite aristocratie et finirent par en disparaître ou à peu près. Les indigènes étaient

ces petits à cheveux foncés. Ils formaient la plèbe et aussi le nombre. Ils n'étaient pas guerriers, et c'est pourquoi les anciens les ont presque ignorés, comme cela a été dit, en appliquant peut-être, en effet, au peuple où ils étaient en majorité le nom de leurs dominateurs. Mais, attachés au sol qu'ils cultivaient, ils ont, pour ce motif même, survécu à leurs dominateurs. Ce caractère moral se retrouve chez les autres peuples de même race. Et nous sommes tellement habitués à reconnaître leur physionomie, sous le nom de Celtes, consacré, d'ailleurs, par des travaux considérables qui, en admettant que ce nom ait des inconvénients, ne pourrait plus être changé. Il est de même évident que le nom de France ne sera jamais changé, et que, cependant, personne aujourd'hui ne se représente les habitants de la France, et encore moins, le français typique, sous les traits des Francs de l'histoire.

Pour ce qui est des Ligures, l'histoire ne nous en dit pas grand'chose. Mais sans prétendre contrarier en rien ses recherches particulières, à elle qui s'occupe de l'évolution politique des peuples, alors que nous nous préoccupons des caractères et du rôle de leurs éléments ethniques, nous avons donné le nom de Ligure à un certain type crânien. Et je ne connais pas de nom qui lui convienne mieux, car ce type est bien celui qui a dominé en Ligurie, chez le peuple Ligure. Cependant, nous le retrouvons en Italie, à une époque très reculée, bien antérieure à la venue du peuple Ligure de l'histoire. Nous le retrouvons, même en Espagne, à une époque peut-être encore plus reculée. Comment a-t-il pénétré jusque là ? Je l'ignore. Mais, il va sans dire qu'en constatant la présence ancienne de cet élément ethnique, nous ne prétendons nullement qu'aux mêmes époques et partout où on le retrouve, le peuple ligure s'est promené triomphalement, assurant par des conquêtes, son existence, ou sa domination politique.

Le Colonel DUHOUSSET. — Ayant beaucoup voyagé, je sais que le document anthropologique aussi consciencieux qu'il soit, doit, pour atteindre un résultat utile, être corroboré par de nombreuses constatations du même genre et m'est avis, que

dans le principe, on s'est un peu trop pressé d'établir des moyennes, je suis donc de l'opinion du Dr Collignon rappelant cette vérité de ne pas conclure, à la légère, avec un bagage restreint d'expériences; il le sait, mieux que personne, puisque nous lui sommes redevables d'études sérieuses appuyées de nombreuses constatations comparatives, suivies sur les populations de la France.

Etant d'accord avec le docteur, je viens dire deux mots à propos de la citation qu'il évoque d'une étude céphalométrique (relatée dans les mémoires de la Société), faite, il y a vingt-sept ans, sur les Ligures, dans les environs du col de Tende. M. le Dr Gillebert d'Her court et moi, qui avons fait ensemble ce petit voyage, nous ne sommes allés dans ce pays d'une grande rusticité, que parce que l'endroit nous avait été signalé comme renfermant les types les moins mélangés des sujets dits Ligures, qu'on sait encore bien reconnaître dans les populations travailleuses de Monaco, Nice et Menton et, ni mon compagnon, ni moi, n'espérions par la modeste observation que nous communiquions à la Société. en 1868, faire autre chose que d'apporter un document sérieusement établi comme petite contribution confirmant la ténacité de ces montagnards à habiter de si rudes contrées, avec l'apparence d'un type dont la persistance les distingue des autres.

Les animaux inclus dans l'ambre et la littérature ancienne.

PAR M. GLOTZ,

Professeur d'histoire au Lycée Michelet.

On sait qu'on rencontre très fréquemment dans l'ambre des insectes, des vers et même de petits reptiles qui ont été enveloppés par l'ambre liquide alors qu'il coulait de l'écorce du *pinites succinifer tertiaire*. Les anciens connaissaient bien ces particularités de l'ambre, mais Grecs et Romains ne s'en sont pas également occupés.

Vu sur le site <centrostudilaruna.it>

L'Hyperborée

de Claudio Mutti

Le peuple Hyperboréen, qui demeurait dans l'extrême Nord, se trouve mentionné par de nombreux auteurs de l'antiquité latine et grecque.

Le premier témoignage remonte à **Hécatée de Milet**, VI^e s. AEC, qui les situe à l'extrême nord de la terre, entre l'Océan et les Monts Rifei.

Des données analogues, mais plus amples, sont fournis par **Hérodote**, qui écrit : "Aristée de Proconnèse fils de Castrobio, en composant un poème épique, dit être arrivé, obsédé par Phébus, auprès des Issedons et qu'au-delà de ceux-ci habitent les Arimapses, hommes Cyclopes, et au-delà de ceux-ci les Griffons gardiens de l'or, et au-delà de ceux-ci, les Hyperboréens qui s'étendent jusqu'à une mer. Ceux-ci, sauf les Hyperboréens, à commencer par les Arimapse leurs voisins, attaquent continuellement ; de sorte que les Arimapse furent chassés de leur pays par les Issedons, et les Issedons chassés par les Scythes ; et les Cimmériens qui habitaient sur la mer australe (la Mer Noire), pressés par les Scythes, abandonnèrent le pays" (IV-13). Hécatée d'Abdère, IV^e-III^e s. AEC, auteur d'une œuvre sur les Hyperboréens dont nous sont parvenus seulement quelques fragments, les place aussi au Nord, dans une île de l'Océan "pas plus petite en étendue que la Sicile". Sur cette île, il est possible de voir la Lune de près, les trois fils de Borée rendent un culte à Apollon*, accompagnés par le chant d'un groupe de cygnes originaires des Monts Rifei.

D'autres citations se trouvent dans le premier Hymne pseudo homérique à Dionysos, dans les textes de Pindare, d'Éschyle, de Diodore de Sicile, de Lucain. De son côté, Strabon place les Hyperboréens entre la Mer Noire, le Danube et l'Adriatique : « Tous les peuples vers le nord furent nommés Scythes ou Celto-Scythes par les historiens grecs, mais des écrivains des temps plus anciens encore, rajoutant encore des distinctions entre eux, appelaient Hyperboréens ceux qui vivaient autour du Pont Euxin, l'Istro et l'Adriatique" (*Géographie*, 11, 6, 2).

Parmi les latins, nous trouvons cette note de Virgile : « Ainsi sont les gens sauvages qui, sous le septentrion hyperboréen fouetté par le vent riféen, se couvrent le corps de fourrures fauves » (Georgiques 3, 381-383). Mais le témoignage le plus riche est celui de Plin l'Ancien : « Puis, il y a les Monts Riféens et la région nommée Ptérophoros pour la chute fréquente de neige, à la ressemblance de plumes, une partie du monde condamnée par la nature et immergée dans une obscurité dense, occupée seulement de l'action du gel et des froids réceptacles de l'aquillon. Derrière ces montagnes et au-delà de l'aquillon, un peuple chanceux (si nous l'en croyons), qui est appelé Hyperboréen, vit jusqu'à la vieillesse, célèbre pour ses prodiges légendaires. On croit que dans cet endroit sont les "gonds" du monde et les extrêmes limites des révolutions des étoiles, avec six mois de clarté et un seul jour (de six mois, r.t) sans soleil ; non pas, comme lui ont dit des inexpérimentés ¹, de l'équinoxe de printemps jusqu'à celui de l'automne : pour eux le soleil se lève une fois par an, dans le solstice d'été, et une fois se couche, dans le solstice d'hiver. C'est une région lumineuse avec climat doux, dépourvue de fléaux nocifs. Ils ont pour maisons, bois et forêts, vénèrent profondément

¹ **Inexpérimentés** : C'est évidemment lui qui était dans l'erreur car les aurores et crépuscules annuels – très longs – sont calés sur les équinoxes ! et les maxima de lumière ou d'obscurité sont calés sur les solstices : ce qui fait une jour et une nuit par an : cf. la figure de la sinusoïde !

les Dieux* en commun* et, la discorde et chaque maladie sont inconnues. Et ils ne meurent pas, sinon par désir de ne plus vivre, après les banquets et dans la vieillesse pleine de réconfort ; ils se jettent en mer d'un rocher : ce type de sépulture est le plus heureux (...) On ne peut pas douter de ce peuple : beaucoup d'auteurs disent qu'ils ont l'habitude d'envoyer à Delos, au dieu Apollon vénéré entre tous par eux, et surtout le premier jour du mois, quelques vierges vénérées (Vestales) qui apportaient des offrandes chaque année jusqu'à Delos mais, une année, le pacte d'hospitalité des peuples fut brisé et les Hyperboréens décidèrent de porter les offrandes sacrées jusqu'à leurs frontières, ainsi les proches voisins portaient eux-même les offrandes jusqu'à une autre frontière faisant que, leurs autres voisins passèrent les offrandes jusqu' à Delos" (Histoire Naturelle : IV, 88-91) ».

À notre avis, une réminiscence du thème hyperboréen pourrait être aperçue même dans l'Odyssée : « Le premier auteur classique qui eut l'idée que le Nord semble assumer des connotations réductibles à des termes réels est l'auteur de l'Odyssée dont les vers donnent une idée précise de ce que signifiait le Nord pour les Méditerranéens. Quand Ulysse descend aux enfers, il en trouve l'entrée dans le pays obscur et glacial des Cimmériens. Soit du Pays des Cimmériens ou des Lestrigons, où règne pendant l'été une luminosité continue : Homère avait eu l'information par les marchands qui fréquentaient les ports du nord de la Mer Noire, où les Grecs étaient partis s'établir au VIII^e s. » (β-1).

En réalité, les Grecs pouvaient avoir une idée des caractéristiques des zones septentrionales du globe terrestre déjà à l'époque mycénienne, quand ils importaient de l'ambre* de la Baltique. Mais il n'est pas exclu que le livre X de l'Odyssée ait gardé un élément relatif à la fixation originaire des peuples indo-européen dans la zone arctique et sub-arctique ; ainsi, des éléments analogues ont été conservés par les hymnes védiques selon ce que Bâl Gangâdhar Tilak a démontré (β-2). (cf. art. r.t Origine* pol.)

Au Télépyle Lestrigonien ² en effet, selon tout ce que dit l'aède, le berger [l'étoile du berger, n r.t] en "rentrant appelle le berger, et celui-ci en sortant répond. Ici un homme insomniaque, *ahypnos*, encaisserait deux payes : une en tant que Bouvier, l'autre en tant que pasteur de Grecs candides ; en fait les sentiers de la Nuit et du Jour sont voisins » Odyss., X, 82-86. En d'autres mots, un berger apte à rester continuellement éveillé pourrait dérouler un double jour de travail, parce que dans la terre des Lestrigons la durée de la lumière diurne est d'environ vingt-quatre heures. L'image des sentiers du Jour et de la Nuit s'éclaircit dans ce sens, si nous la comparons avec celle d'Hésiode (Théogonie : 746 sq.).

Le phénomène décrit par Homère trouve comparaison en ce qu'effectivement il arrive dans l'extrême Nord ; et aussi le mot "Lâmos", cité dans le passage en problème, rappelle curieusement, comme il a été observé, ce Lamøy, une île voisine des côtes septentrionales de la Norvège (β-3) ! Finalement il ne faut pas négliger le fait, qui "Telepilo Lestrigoni" pourrait très bien signifier "Porte-lointaines de Lestrigonia ", dans le quel cas nous aurions un syntagme analogue à "Ultima Thule". [cf. N r.t 2]

* Dans un ancien texte taoïste, le **Lieh-tzu** ou *Vrai livre de la Vertu sublime du creux et du vide*, on trouve une longue description d'un pays, le royaume de l'extrême Nord « qui se trouve au nord de la mer septentrionale, je ne sais pas à combien milles ou dizaines de milles des provinces centrales. » Ce pays dans lequel les conditions climatiques sont douces « il y n'a pas vent, de pluie, gel et rosée, il ne donnait pas vie aux oiseaux et aux animaux, aux insectes et aux poissons, aux herbes et aux arbres. »

² **Télépyle Lestrigonien** : les vraies Colones d'Hercule/ Atlas pour <racines.traditions.free.fr> !

La géographie de ce pays rappelle, par quelques vers, certaines descriptions du Paradis* : « Entre les quatre côtés, il est complètement plat et il est entouré de collines escarpées. Au milieu du royaume il y a une montagne en forme de jarre, nommé Hu-ling sur le sommet de laquelle est un orifice en forme de bracelet rond (Tore) et, de cette ancre de l'abondance*, jaillit une eau nommée Source Surnaturelle : elle a une odeur plus forte que celles des orchidées et des épices, un goût plus fort que celui du musc. De la source, les eaux en se divisant forment quatre cours d'eau, qui coulent vers le bas de la montagne et irriguent tout le pays. »

Les habitants de l'extrême Nord, continue le **Lieh-tzu**, vivent une vie heureuse. En « étant de caractère gentil et complaisant, ne se disputant pas et ne disputant pas ; en ayant le cœur mou et les os faibles, ne sont pas hautains ni serviles ; et vivent en séparant les âgés des jeunes, n'ont ni maîtres ni sujets ; vont hommes et femmes entremêlés, n'ont ni vierges (paranynphes³) ni mariages ; en vivant à proximité de l'eau, ne labourent ni ne sèment ; le climat étant doux et uniforme, ne tissent ni ne s'habillent. Ils meurent à cent ans sans mort prématurée ou maladies ; le peuple se multiplie en grande quantité, il jouit de plaisirs et de joies et il ne connaît pas décadence et vieillesse, tristesse et douleur. De coutume, ils sont amateurs du musique et, prenant leur lyre en main, ils chantent tout le jour sans jamais s'arrêter. Quand ils ont faim et sont fatigués, ils boivent à la Source Surnaturelle et leurs forces et leur volonté en sont ranimés, si ils excèdent et s'enivrent, ils redeviennent sobres après dix jours. En se baignant dans la Source Surnaturelle, leur peau devient lisse et brillante et la fragrance s'évanouit après seulement dix jours. » (β-4).

* Les sujets du paradis* hyperboréen et de l'origine polaire, attestés dans les formes traditionnelles plus anciennes, se représentent conjointement, de manière définitive, dans la forme traditionnelle plus récente de **l'Islam** qui a situé la "Terre Céleste" de Hûrqalyâ dans l'extrême Nord. Cette doctrine, exposée dans l'âge contemporain des écoles chiïtes shaykhî et ishrâqî, reprend le sujet mazdéen de la "Terre transfigurée" : en effet, le géographe Yaqût affirmait que le mont Qâf, la "mère de toutes les montagnes" desquelle part la voie polaire vers Allâh (Tout) s'appelait autrefois Alborz. Henry Corbin, pour sa part, avertit que l'Est dont parle la cosmologie d'Avicenne doit être cherché dans la "dimension polaire", et pas dans l'est indiqué sur nos cartes géographiques. "En effet - explique Corbin - cet Est est le pôle céleste le "centre" de chaque orientation concevable. Il faut le chercher dans la direction du Nord cosmique, celle de la "Terre de lumière" (β-5). Dans son *Livre de l'homme Parfait*, Kitâb al-insân al-kâmil, cAbd al-Karîm al-Jîlî, 1365-1403 parle d'un endroit que le Coran (VII, 44 et 46) désigne avec le nom d'al-Acrâf "les Altesses" et qui (en LIV, 55) est défini comme "séjour de vérité, près d'un roi puissant". Qui demeure dans cet endroit est un "éveillé" un "vigile", en arabe *yaqzân*, équivalent à l'insomniaque *ahypnos* homérique ; d'ailleurs le pays voisin de l'ange Yûh sur qui Sayyidn`â al-Khidr règne, c'est le pays du soleil de minuit dans lequel Salât al-maghreb ne survit pas, parce que la-bas l'aube précède le coucher du soleil⁴.

* « Où était ce, où n'était ce pas, au-delà des sept pays et un septième, au-delà de la Montagne de Verre, au delà de la mer d'Operencia il était une fois... (β-6) » dans le

³ **Paranynphes** : Ce terme, traduit de l'italien, semble faire référence à la coutume de "la présentation de l'épousée (fiancée) par trois (!) vierges avant (para) les noces de la Nympe : para nymphé. Ce trois figurant les fées, trois parques/ nornes... du rite* propitiatoire de mariage !!!

⁴ **coucher du soleil** : longue aube-crêpuscule avant que le soleil n'affleure...

motif des "six pays et un septième" (*hetedhétország*) ou des "sept mondes" (*hétvilág*), ce qui paraît coutumier dans l'introduction des **contes de fées populaires hongrois, le folklore magyar** a conservé le reste fossile d'un élément de doctrine traditionnelle amplement répandu dans les cultures de l'Eurasie. Les "sept pays" de la tradition magyare trouvent en effet comparaison dans la géographie sacrée des Purâna hindous, qui parlent de sept *dwîpa*, c'est-à-dire de sept "îles" continentales émergées l'une après l'autre. Mais le motif des "sept terres" est présent aussi dans la géographie traditionnelle iranienne qui distingue sept *keshvar*, avestique *karshvar*, sept "climats", qui sont en réalité sept zones de la Terre. Le *keshvar* central, qui représente le lieu terrestre accessible actuellement aux hommes a été subdivisé, à son tour, par exemple d'al-Bîrûnî, en sept régions suivantes : 1, Inde, 2, Arabie et Abyssinie, 3, Syrie et Égypte, 4, Iran, 5, Byzance et monde slave, 6, Turkestan, 7, la Chine et le Tibet. Dans l'ésotérisme islamiste, les "sept terres" représentent sept différentes catégories, *tabaqât*, de l'existence terrestre : chacune est gouvernée par un Pôle (*Qutb*) et les sept Pôles sont subordonnés au Pôle Suprême, *al-Qutb al-Ghawth*. Aux sept Pôles de l'Islam (aux sept *rsi* de l'Inde, aux sept sages de l'antiquité grecque etc.), correspondent les sept Magyar (*hetumoger*) dont parlent les Chroniques médiévales, les *hét vezér* des tribus Hongroises guidées par Árpád.

Au-delà des "sept pays", au-delà des "septs mondes", entre les autres personnages féériques il y a aussi Jean le Puissant (Erös János, Erös Jancsi). Dans ce personnage, qui correspond au Batyr Ivan des fables et au Starker Hans ⁵ [figure du phallus, n.r.t.] pour les Allemandes, nous trouvons le reflet féérique de toute une série "d'enfants divins" mythiques à qui, comme Károly Kerényi l'a montré (ß.7), appartient aussi le Kullervo du Kalevala et le Mir-susne-hum de la mythologie vogule. Quelques fables racontent que János le Fort est fils d'une veuve comme Perceval et comme Mani ; d'autres disent qu'il n'a ni père ni mère : comme Melchisedec (Juda 7, 3), que quelques-uns identifient avec Sayyidnâ `al-Khidr. L'illustration de "l'enfant divin" fait, elle aussi, allusion ailleurs à un archer ; et souvent cet archer ⁶ est accompagné de références "polaires" et hyperboréennes.

Dans une fable, ce Forte János se fait obéir d'un ours qu'il a trouvé dans la forêt ; quelques variantes expliquent la force physique exceptionnelle du garçon, attribuant sa paternité à un ours. Il est notable que le symbole* de l'ours correspond, par une de ses valences, au Nord : il nous rappelle l'Ourse (constellation de l'Ourse. Slan), mais aussi la terminologie géographique et astronomique relative au Nord qui tire origine du grec *àrktos* "ours" en différentes langues. Mais, selon la tradition hindoue, la "terre" septentrionale de l'ours avait été précédemment la "terre" du sanglier Vârâhî, parce que le sanglier, en sanscrit *varâha*, matérialise la troisième "réincarnation" ou "avatara" de Vishnu dans le *manvantara* actuel, ou dans le présent cycle d'humanité. René Guénon explique qu'un tel changement de dénomination serait l'effet d'une révolte du guerrier chaste contre le sacerdoce, cycle que termine le sixième avatâra de Vishnu, Parashu-Râma.

Maintenant, si János le Fort se limitait à soumettre l'Ourse, son rôle serait identique à celui de Parashu-Râma et le héros de la fable hongroise serait une variante folklorique de l'illustration de l'*avatâra*. Ou mieux, pour rester dans le domaine Hungarofinnois, János s'identifierait avec le *Mir-susne-hum* qui poursuit l'ours et le bat. Mais, János réunit en sa propre personne soit l'ours, soit le sanglier, démonstration du fait que "les deux symboles du sanglier et de l'ours n'apparaissent pas toujours nécessaire-

⁵ **Hans** : figure du phallus... pour les Allemandes (*Wie ist de Nase, ist der Johan*)

⁶ **L'archer** : Sagittaire-décembre, Janus le vieux va laisser sa place à Janus-fils au solstice d'hiver...

ment en opposition ou en lutte, mais, en certains cas, peuvent représenter l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, ou les deux castes des druides et des cavaliers, dans leurs rapports normaux et harmoniques" (β-8). Donc, si la confusion des deux symboles dans cette fable n'est pas occasionnelle, elle devrait faire allusion à une époque lointaine dans laquelle une harmonie parfaite existait encore entre les deux fonctions*

Finalement, une observation sur le nom du protagoniste. Dans son étude sur les "Daces hyperboréen" (β-9), Geticus, alias Vasile Lovinescu, a reporté le nom Ion à Jeanvanni que, selon son interprétation, le "Roi" du Monde désigne dans la tradition populaire roumaine, sous le nom de Janus, le dieu qui régna sur le Latium dans l'Âge d'Or. Mais on pourrait ajouter que le latin Janus, indépendamment de toute considération étymologique*, présente en réalité aussi une assonance curieuse avec le hongrois János; et à cette analogie phonétique fortuite entre les deux noms il s'ajoute une analogie essentielle entre les deux illustrations parce que, soit le Janus bifrons, soit le János dominateur de l'ours et du sanglier représentent une unité primordiale non encore dissociée dans la dualité.

La thèse de Geticus-Lovinescu est connue. À son avis le pays Dace aurait été, dans une certaine période de l'antiquité, le siège d'un centre spirituel d'origine hyperboréenne; en autres termes les hyperboréens, en déplaçant leur siège septentrional d'origine s'implantèrent vers le sud, auraient stationné dans le territoire compris entre le Danube et les Carpates et en auraient fait leur siège secondaire. Dans le but de conforter sa thèse, l'auteur de *La Dacie Hyperboréenne* passe en revue un vaste matériel documentaire, substantiellement déduit de l'œuvre de Densușianu (β-10): le folklore, la topo-onomastique, la numismatique, les sources grecques et latines, et même l'*Histoire des Principautés Roumaines* selon Geticus-Lovinescu confirment l'hypothèse selon laquelle la tradition dace aurait relativement survécue jusqu'à des temps récents.

Geticus-Lovinescu exposa ces vues dans une série d'articles parus sous le titre "d'Études Traditionnelles" entre 1936 et 1937. Plus tard, cinquante ans après, ces écrits auront une résonance plus ample quand, à la suite de l'édition italienne de 1984 et à la française de 1987, Vintilia Horia en parla avec admiration pendant qu'en Roumanie Virgil Candea eut manière de rappeler l'attention sur l'image du Dace archaïque tracé par "B.P Hasdeu, Nicola Densușianu, Mihail Sadoveanu, Matila Ghyka, Mircea Eliade, Mihai Valsan, Mihai Avramescu, Vasile, et aussi Horia Lovinescu, Nichita Stenescu, pour citer seulement ces auteurs disparus qui ont cultivé la *philosophia perennis* avec des demi-ambitions et des résultats différents" (β-11). L'édition française réveilla l'intérêt de spécialistes, en particulier Charles Ridoux et Paul Georges Sansonetti; ce dernier, élève de Henry Corbin et Gilbert Durand, tinrent en Sorbone un cours sur la "Dacie hyperboréenne".

Les indications contenues dans *La Dacie hyperboréenne* ont reçues un certain développement en Russie, dans les écrits d'Alexander Dugin qui, déjà en 1991, faisait circuler en "samizdat" son *Giperborejskaja teorija* (β-12). Dugin y écrivait : « *La Dacie hyperboréenne* de Geticus représente le pôle commun de deux cercles opposés: « Le cercle méridional méditerranéen et le cercle septentrional (..) russe-slave auquel il appartient aussi. (..) Quoi qu'il en soit, la "Dacie hyperboréenne" représentait la limite méridionale de la Gardarika-Russie hyperboréenne en concentrant en soi les énergies sacrées du Nord et les motifs hyperboréen-solaires mythiques. Tout de même, sa position intermédiaire entre les deux cercles susdits fait qu'elle déroule bien une fonction spéciale vraiment à l'intérieur de "l'économie du sacré", donc explique en partie l'enracinement des tendances hyperboréennes sur le territoire roumain" (β-13). Toujours en Russie, en 1997, Valerij Diomin a guidé une expédition scientifique dans la

Péninsule de Kola où les restes d'une civilisation qui devrait remonter à vingt mille ans ont été découverts. En les rapportant aux résultats de cet expédition, la presse russe annonçait que l'Hyperborée était le « berceau de tous les peuples indo-européens* (...) elle n'a pas seulement existé, en plus elle se trouvait sur le territoire Russe Septentrional (ß-14). »

Claudio Mutti

ß Bibliographie italienne :

- 1 Luigi De Anna, *Conoscenza e immagine della Finlandia e del Settentrione nella cultura classico-medievale*, Turun Yliopisto, Turku 1988, pp. 17-18.
- 2 Bâl Gangâdhar Tilak, *The Arctic Home in the Vedas*, trad. it. *La dimora artica nei Veda*, Ecig, Genova 1986.
- 3 Felice Vinci, *Homerics nuncius. Il mondo di Omero nel Baltico*, Solfanelli, Chieti 1993, p. 45.
- 4 *Testi taoisti*, trad. di F. Tomassini, Utet, Torino 1977, pp. 275-276.
- 5 Henry Corbin, *Corpo spirituale e Terra celeste*, Adelphi, Milano 1986, p. 94.
- 6 Cfr. Anikó Steiner, *Sciamanesimo e folclore*, Edizioni all'insegna del Veltro, Parma 1980, p. 26.
- 7 Carl G. Jung e Károly Kerényi, *Prolegomeni allo studio scientifico della mitologia*, Boringhieri, Torino 1972.
- 8 René Guénon, *Simboli della Scienza sacra*, Adelphi, Torino 1975, pp. 150-151.
- 9 Geticus, *La Dacia iperborea*, Edizioni all'insegna del Veltro, Parma, 1984.
- 10 Nicolae Densusianu, *Dacia preistorica*, editia a II-a, studiu introductiv si note de Manole Neagoe, Editura Meridiane, Bucuresti 1986.
- 11 Virgil Cîndea, *Viziuni ale Daciei arhaice în perspectiva istoriei ideilor*, "Viata Româneasca", nn. 2, febbraio 1990, p. 41.
- 12 Edizione a stampa: Aleksandr Dugin, *Giperborejskaja teorija*, Arktogeja, Moskva 1993.
- 13 Alexandr Duguin, *Rusia. El misterio de Eurasia*, Grupo Libro 88, Madrid 1992, pp. 67-72.
- 14 Vittorio Strada, *Scoperta Iperborea. Nuova linfa per i neonazisti russi*, "Corriere della Sera", 19 aprile 1998.

~~~~~

-> Centro Studi La Runa on line, speciale studi indoeuropei.

~~~~~

Traduit par <slan_a_gael@yahoo.fr> pour <racines.traditions.free.fr> rt@ff

La religion de Pindare

Jean Defradas

Citer ce document / Cite this document :

Defradas Jean. La religion de Pindare. In: Revue des Études Grecques, tome 70, fascicule 329-330, Janvier-juin 1957. pp. 224-234;

doi : <https://doi.org/10.3406/reg.1957.3483>

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1957_num_70_329_3483

Fichier pdf généré le 17/04/2018

VARIÉTÉS

LA RELIGION DE PINDARE

La grande poésie lyrique des Grecs tirait son caractère propre de ses origines religieuses. Accompagnée de musique et de danses, elle avait sa place normale dans les cérémonies cultuelles, dans les processions et dans les chœurs d'actions de grâces. On n'a peut-être pas toujours suffisamment insisté, dans l'étude du texte dépouillé de ses ornements musicaux, tel que nous l'a livré la tradition, sur sa signification religieuse profonde. Dans ces Odes chantées aux fêtes solennelles, comment imaginer pourtant que les mots n'aient pas été chargés, eux aussi, des sentiments religieux qui animaient les choreutes et les spectateurs ? Si, parmi les poètes, Pindare occupe, par l'élévation de sa pensée, une place qui l'a fait rapprocher de Platon, le mérite reviendra à Mademoiselle Jacqueline DUCHEMIN d'avoir essayé d'approfondir le sens de sa religion, en étudiant avec soin les sources divines de son inspiration, son attitude en face de la tradition religieuse de son temps, et la valeur symbolique et mystique de son expression poétique. Elle a réussi à définir ainsi avec succès sa mission sacrée de poète : la haute idée que Pindare se fait de son art vient de ce qu'il se pose en prophète d'Apollon et en dispensateur d'immortalité (1).

**

Muses et Charites sont les principales inspiratrices de la poésie pindarique. M^{lle} D. n'a pas tort, à propos de ces divinités, adorées sous diverses formes en plusieurs lieux de Béotie, d'indiquer, entre Pindare et Hésiode, une communauté d'inspiration qui se manifestera sur d'autres points encore (2).

Mais elle leur cherche une origine plus lointaine et s'interroge sur l'étymologie souvent contestée du nom des Muses. Si l'équivalence de la Muse et de Mnemosyne (*Ném.*, VII, 11 sqq.) invite à le rattacher à la racine *men-*, des comparaisons ingénieuses avec les divinités sumériennes des eaux courantes justifieraient l'étymologie à partir du nom de la montagne. La Muse ne serait pas à proprement parler la « Dame de la Montagne », mais la « Dame de la tranchée du canal » où coulent les eaux fertilisantes

(1) Jacqueline DUCHEMIN. *Pindare poète et prophète* (Coll. d'Études antiques). Paris, Les Belles-Lettres, 1956. In-8°, 390 p. 1.400 fr.

(2) Elle aurait pu utiliser une étude assez superficielle, mais commode, de J.-A. Scott : *A comparative study of Hesiod and Pindar*, Chicago, 1898.

(p. 51 sq.). Le nom des Muses du Leibéthron (= canal, ruisseau) serait une transposition indo-européenne du nom de la divinité sumérienne. Les Charites auraient elles aussi une origine lointaine, et seraient, comme les Muses, des divinités anciennes de la fécondité. Adorées sous divers noms en diverses contrées de la Grèce, elles auraient partout un caractère primordial commun : comme celui des Muses, le chœur des Charites « exalte les puissances de la vie » (p. 75) (1). Inspirée par de telles divinités, la poésie devient elle-même une source de vie : la renommée que dispense le poète vivifie et immortalise celui qu'il célèbre. La danse qu'animent les Charites plonge ses origines dans les rites primitifs par lesquels on favorisait la renaissance de la végétation : de la magie agraire, liée aux croyances d'outre-tombe, le lyrisme choral conservait une tradition qui le rapprochait des rites d'immortalisation.

Fidèle à la tradition homérique et hésiodique, Pindare fait d'Apollon le Musagète. S'il est, avec les Muses, la source de toute connaissance, le poète, qui reçoit de lui son inspiration, se considère comme son interprète. κῆρυξ, μάντις et προφήτης sont les mots dont il se qualifie. La science par excellence (σοφία) lui est dictée par le dieu comme une doctrine révélée (p. 33). Il ne faudrait pas voir dans cette expression, selon M^{lle} D., une simple façon de parler, mais une doctrine réelle de l'inspiration poétique. Plus qu'Homère, qui demandait à la Muse de lui dicter ses chants, ou qu'Hésiode, qui lui attribuait l'origine de sa *Théogonie*, Pindare considérerait vraiment le poète comme le prophète d'une vérité dictée par les dieux et son œuvre poétique comme une révélation mystique. La II^e *Olympique*, adressée à Théron d'Agri-gente, établirait l'identité entre la révélation poétique et la révélation religieuse telle que la concevaient les Orphiques et les Pythagoriciens. Pindare, comme le soulignerait la fin de la IV^e *Pythique* (298 sqq.), aurait lui-même reçu à Thèbes une initiation à de tels mystères et mainte allusion dans son œuvre le confirmerait.

On voit comment, insensiblement, M^{lle} D. suggère des rapprochements entre l'attitude de Pindare et celle des Orphico-Pythagoriciens. Nous rencontrerons, dans la suite de son livre, de nombreux arguments, dont elle n'exagère jamais la valeur, mais qui, par une concordance bientôt irrésistible, entraînent sa conviction et l'amèneront à une conclusion positive sur la religion du poète. Disons dès maintenant que ces interprétations ne paraissent pas toujours décisives. La « source de chants divins » πηγὴν ἀμβροσίων ἐπέων (*Pyth.*, IV, 299) ne peut-elle simplement désigner, avec une hyperbole banale chez les poètes, la poésie de Pindare lui-même ? La quatrième triade de la II^e *Olympique* évoquerait, dit-on, une doctrine orphico-pythagoricienne du sort des âmes. Or qu'y relève-t-on de spécifiquement tel ? Ce n'est pas l'idée d'un jugement des âmes, d'une discrimination entre les élus et les damnés. Les damnés de la *Nékyia* homérique, les Iles des Bienheureux évoquées par Homère et par Hésiode en attestent l'existence au moins deux siècles avant Pythagore et l'origine égéenne en est probable : les juges infernaux ne sont-ils pas des rois de Crète ? Ce n'est pas non plus cette image d'un séjour enchanteur des élus dans un pays où la terre produit ses richesses d'elle-même, puisque l'idée est aussi chez Homère et Hésiode. Le seul détail que l'on attribue aux doctrines mystiques, — et je veux bien qu'il soit essentiel — est une allusion à la métempsychose : le séjour des Bienheureux est réservé à ceux qui ont

(1) Il eût été amusant de signaler le sens donné au mot Νάρκῆς « par les anciens », selon Plutarque, *Erotikos*, 751 D.

su conserver leur pureté « en un triple séjour dans l'un et l'autre monde ». Si cette doctrine a été en effet adoptée par les Orphiques et les Pythagoriciens, aucun témoignage ancien n'a jamais prouvé, je pense, qu'ils en aient eu l'exclusivité. Aussi bien considère-t-on qu'ils ont dû l'emprunter à des conceptions religieuses antérieures (1), et peut-être indépendamment les uns des autres (2). Quand Pindare ou Platon dans un mythe (3) évoquent la croyance à la migration des âmes, ils ne la désignent jamais comme un enseignement de Pythagore ou d'Orphée. N'appartient-elle pas plutôt au bien commun de la tradition religieuse des Grecs, sans qu'il faille en attribuer l'origine à une secte particulière ? Pourquoi d'ailleurs cette profession de foi orphique s'adresserait-elle à Théron d'Agrigente ? C'est, répond-on, que le poète aurait connu précisément en Sicile les courants orphico-pythagoriciens (p. 102). Sans doute l'origine agrigentine d'Empédocle (encore bien jeune cependant lors du séjour de Pindare auprès de Théron en 476) rend-elle vraisemblable la survivance des idées pythagoriciennes en Sicile au début du ^{ve} siècle. Mais doit-on supposer que dès son arrivée à Agrigente, avec laquelle a coïncidé la rédaction de la *II^e Olympique*, Pindare se soit fait, avec un zèle de néophyte, le propagateur d'idées qu'il venait de découvrir ? Ou ne vaut-il pas mieux supposer que ces idées religieuses, connues par lui depuis longtemps, se présentent naturellement à son esprit pour l'expression de sa doctrine morale ?

**

Confrontant, dans sa deuxième partie, *le message pindarique et la tradition*, M^{lle} D. constate que, parmi les dieux, Zeus et Apollon occupent une place de choix dans les vers de Pindare. Zeus est le dieu suprême (p. 122), le dieu par excellence, *ὁ Θεός*, comme il le sera souvent chez Eschyle. Doit-on faire un sort au fragment cité par Clément d'Alexandrie (fr. 140 Schr.) : « Qu'est-ce que Dieu ? Ce qu'est le Tout », et en tirer une métaphysique ? Il ne faut pas le rapprocher de la dévotion à Pan (p. 123, n. 1), cette étymologie fantaisiste étant improbable chez Pindare, pour qui Pan d'Arcadie est avant tout un musicien ami des Charites, compagnon de la Grande Mère (*Pyth.*, III, 78 et fr. 95 Schr.) (4).

Apollon est plus souvent encore présent dans les vers de Pindare, et sous tous ses aspects. Il est naturellement le dieu de Delphes (5), et, comme tel, fréquemment invoqué dans les *Pythiques*. Mais il est aussi le dieu qui inspire les poètes. Il joue un rôle dans de nombreux mythes, comme amant de Cinyras, de Cyrène, etc. Père d'Iamos, il est à l'origine d'un oracle fondé par celui-ci à Olympie. Il est le dieu guérisseur à qui est consacré le Péan (6).

(1) H. Fraenkel. *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, New-York, 1951, p. 354.

(2) Gernet et Boulanger. *Le Génie grec dans la religion*. Paris, 1932, p. 143.

(3) *Phèdre*, 249 A, etc.

(4) Platon le premier sans doute, *Cratyle*, 279 B, fait explicitement le rapprochement de Pan et du Tout. Le fr. 96 de Pindare (cf. note d'A. Puech, t. IV, p. 178, n. 3) n'a aucune résonance métaphysique.

(5) A propos de la « dévotion bien connue de Pindare à l'égard du dieu de Delphes », on aurait aimé quelques précisions. Voir J. Defradas, *Les Thèmes de la Propagande delphique*, Paris, 1954, p. 149, n. 1, et M. Delcourt, *L'Oracle de Delphes*, Paris, 1955, p. 255-261.

(6) Les références relatives au Péan, p. 110, n. 1, sont insuffisantes. Voir J. Defradas, *op. cit.*, p. 80, n. 7.

L'évocation des Hyperboréens, de leurs fêtes et de leur pays merveilleux (*Pyth.*, X, 29 sqq., 37 sqq.) amène de nouveau M^{lle} D. à parler d'influences pythagoriciennes sur Pindare (p. 114), ou du moins de points de contact entre la pensée du poète et celle des sectateurs de Pythagore. Mais les Hyperboréens sont trop étroitement liés aux cultes apolliniens de Délos et de Delphes pour qu'il soit utile d'évoquer à leur propos les légendes pythagoriciennes, qui sont seulement empruntées au cycle commun d'Apollon (1).

Les rapports entre Apollon et Orphée sont l'objet d'une note substantielle (p. 108, n. 3 ; cf. p. 271 et n. 1), mais qui aurait pu se référer avec plus de précision à l'histoire delphique d'Orphée et des Argonautes (2). Un rapprochement avec la Nékyia de Polygnote à la Leschè des Cnidiens aurait permis de situer l'attitude de Pindare par rapport à un monument delphien connu et daté, plutôt que par rapport à des doctrines obscures et mal connues. Orphée, qui joua d'abord dans les Argonautiques figurées au Monoptère de Sicione un rôle secondaire, fut admis dans l'enceinte delphique et y tint une place centrale dans le tableau de la Descente aux Enfers. Rien ne s'oppose donc à ce que Pindare suive une version delphique de sa légende, en faisant de lui, selon une interprétation vraisemblable de *Pyth.* IV, 176-7, le fils d'Apollon. Mais n'est-ce pas dire que, s'il y a eu des points de contact entre la poésie de Pindare et la doctrine des sectateurs de Pythagore » (p. 115), ces rapprochements peuvent être dus moins à une influence directe et explicite, qu'à une ambiance générale qui n'implique aucune initiation particulière ?

En dehors de Zeus et d'Apollon, M^{lle} D. relève que les divinités le plus fréquemment citées par Pindare sont Dionysos et Déméter avec sa fille Perséphone : elle ne manque pas de noter que justement ces divinités sont liées aux Mystères et suggère que Pindare a pu être initié à Éleusis. Un fragment de thrène conservé par Clément d'Alexandrie (fr. 137-8 Schr.) appuierait cette hypothèse. Il est bien difficile cependant de se fonder sur un fragment de sens très général, détaché de son contexte ; ajoutons que le contenu des mystères d'Éleusis nous est trop mal connu pour qu'on puisse y trouver aucune allusion précise dans les vers de Pindare. L'hypothèse, dénuée de fondement, paraît d'ailleurs complètement inutile pour l'interprétation de la pensée religieuse du poète.

Que les idées sur l'immortalité de l'âme et même sur la métempsychose fussent tombées dans le domaine commun de la religion grecque, au moins de la religion d'une certaine élite, je n'en prendrai pour preuve que le contexte platonicien dans lequel se trouve cité le fragment le plus caractéristique de Pindare, qui accorde à Perséphone un rôle de premier plan dans la métempsychose (fr. 133 Schr.). Platon (*Ménon* 81 a-b) aurait pu attribuer nommément cette doctrine soit à Orphée, soit aux déesses d'Éleusis, soit encore à l'Apollon de Delphes, comme il lui arrive de le faire. Or il l'attribue en général aux prêtres et aux prêtresses qui ont « à cœur de pouvoir rendre

(1) On pourrait ajouter, aux allusions des écrivains de l'époque classique au pays des Hyperboréens, Bacchylide, *Ode* III, 59. Le témoignage de Pindare invoqué par Pausanias (X, 5, 12) est relatif à la décoration du temple de bronze, semble-t-il, et non au temple de cire envoyé par Apollon chez les Hyperboréens, comme il est dit p. 113 sq.

(2) Cf. J. Defradas, *op. cit.*, p. 244 sq. — L'article *Orpheus* du Pauly-Wissowa, attribué à F. Münzer, est en réalité de K. Ziegler.

raison des fonctions qu'ils remplissent, (à) Pindare encore et (à) d'autres poètes en grand nombre, tous ceux qui sont vraiment divins. »

**

Les Allégories, fréquentes déjà dans la poésie hésiodique, ne sont pas une invention des poètes. Elles représentent une personnification divine de certaines abstractions, fréquente dans la religion grecque et dont on a signalé des traces dans les religions orientales, dans les sources hittites d'Hésiode par exemple. On ne sait pas toujours bien, dans le texte des poètes, si l'on a affaire à la divinité ou à l'abstraction : c'est souvent le cas pour *Χάρις*, *Μοῖρα*, *Θέμις* et son pluriel *Θέμιδες*. Tous ces personnages allégoriques sont présents dans la poésie de Pindare, et M^{lle} D. consacre à tel ou tel d'entre eux maintes remarques auxquelles on pourra utilement se référer. Quand elle s'efforce de définir l'originalité de Pindare par rapport à ses devanciers (p. 140 sqq.), elle la voit d'abord dans « une forme de personnification qu'il n'a certes pas inventée lui-même, mais dont il a très fréquemment usé, celle de certaines réalités géographiques, noms de villes et noms d'îles, même une fois le nom d'une contrée, la Libye ». Elle ajoute que c'est surtout par son art de faire vivre les allégories que se distingue Pindare. Une imagination visuelle, un sens éclatant de la couleur lui permettent de les animer d'une vie incomparable. L'étude précise du mythe de Typhon dans la première *Pythique* (v. 15-28) met en valeur le mécanisme de son imagination.

**

Si le mythe contient l'essentiel de l'ode pindarique, on n'en comprend pas toujours bien la raison d'être. Ce sera un mérite de M^{lle} D. d'avoir, par l'analyse subtile de plusieurs mythes, donné leur véritable sens et justifié leur présence dans l'épinicie (1). Si le mythe est devenu un ornement littéraire, elle a raison de dire (p. 154-5) que, s'intégrant dans l'épinicie, qui était d'abord un hymne rituel, il conserve de ses origines une valeur religieuse.

Sans s'attacher trop longtemps au problème de la moralisation des mythes, — bien que, sur ce point, il eût été possible de replacer Pindare dans une tradition que j'ai essayé de définir comme delphique (2), — M^{lle} D., montre que les rites d'immortalité et les rites initiatiques jouent dans les mythes pindariques un rôle de premier plan. C'est le bassin d'immortalité dans l'histoire de Pélopes (1^{re} *Ol.*) ; ce sont les rites initiatiques dans l'histoire de Pélée (p. 172) ou dans celle des Argonautes (p. 187 sqq.) ; c'est aussi la place de choix faite aux Dioscures (p. 180 sqq.). Par l'évocation de ces héros devenus immortels grâce aux épreuves initiatiques, autant que grâce à leurs mérites personnels, à leur vertu et à leur pureté, le poète confère à ceux dont il chante l'éloge la promesse de l'immortalité qu'ils gagneront en les imitant (p. 190).

(1) Voir déjà H. Fraenkel, *Dichtung und Philosophie...*, p. 552.

(2) P. 157, n. 2, M^{lle} D. croit voir, à la suite des scholiastes, une allusion à la lutte pour le trépied dans *Ol.*, IX, 32. L'allusion serait bien discrète, et la plus ancienne que l'on rencontrerait dans un texte littéraire. Mais le contexte suggère plutôt que, dans la bataille de Pylos, Héraclès affronta à la fois Poséidon, Apollon et Artémis.

Mais pourquoi faut-il que, ayant si bien défini le sens du mythe dans l'épiniécie pindarique, M^{lle} D. ne résiste pas à une sorte d'envoûtement orphico-pythagoricien ? L'enlèvement de Pélops et celui de Ganymède, symboles certains d'immortalité, doivent-ils nécessairement évoquer la Basilique de la Porte Majeure ? Et, si Pélops reçoit de Poseidon le char de la victoire, peut-on vraiment dire qu'il s'agit pour lui d'un rachat dû à son mérite personnel et ajouter : « Comment ne pas reconnaître là une transparente allusion aux dogmes orphiques et au relèvement personnel auquel accède l'initié ? » (p. 162).

L'enseignement de Chiron (p. 170) « prend figure d'éducation parfaite, de modèle de toutes les éducations, ou même d'une initiation, par laquelle le Centaure transmet à ses disciples les merveilleux secrets du grand art de guérir, les impératifs révélés d'une morale dogmatique, la pratique de la bravoure enfin, d'une bravoure quasi surnaturelle capable de dompter les forces hostiles ». Pourquoi traduire dans ce langage mystique les leçons du Centaure et rappeler qu'il est « une des grandes figures révérees par les Pythagoriciens » (p. 170, n. 3), quand on vient de rappeler très justement, après A. Puech, l'existence d'un poème hésiodique sur les *Enseignements de Chiron*, bien suffisante pour expliquer le rôle de ce personnage dans la tradition héroïque et aristocratique recueillie par Pindare (1) ?

On aurait pu, à propos du rôle joué par les héros dans l'ode pindarique, de la signification du culte héroïque dans ses rapports avec les croyances à l'immortalité (2), rappeler le rôle joué par l'Oracle de Delphes dans la propagation des cultes héroïques (3) et signaler une fois de plus un rapprochement entre les idées delphiques et les idées de Pindare, fervent adorateur du dieu de Delphes. Était-il aussi de bonne méthode, quand les Dioscures sont mis par Pindare au rang des protecteurs des Jeux Olympiques, d'écrire (p. 182) : « A l'époque romaine, nous le savons, la légende des Dioscures figure parmi les symboles d'immortalité : les Pythagoriciens de la Porte Majeure l'ont représentée sur les murs de leur Basilique » ? N'eût-il pas mieux valu s'interroger sur la légende des Dioscures à l'époque classique ? On eût peut-être alors trouvé d'autres raisons aux évocations des Tyndarides laconiens si souvent rapprochés de l'Héraclès thébain (4). Ajoutons que, discutant plus loin le problème de l'« alternance des séjours des Gémeaux sous la terre et dans l'Olympe », M^{lle} D. reconnaît que la solution adoptée par Pindare est contraire à celle des Pythagoriciens (p. 183).

Ces critiques n'enlèvent rien à la valeur de l'interprétation du rôle des mythes dans l'épiniécie. Mais il eût mieux valu les rattacher à des cultes grecs officiels et connus, que de suggérer une parenté avec les croyances orphico-pythagoriciennes, dont nous soupçonnons difficilement le contenu et même le degré d'existence au temps de Pindare. Mais, de cette fructueuse étude

(1) Pour une appréciation plus sûre du rôle de Chiron, cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, 2^e éd., Paris, 1948, p. 32 et p. 472, n. 11.

(2) Le livre de Farnell est pourtant cité : il suffit à montrer que l'on pouvait envisager la question en dehors des sectes orphico-pythagoriciennes.

(3) Voir l'opinion nuancée de M. Delcourt, *L'Oracle de Delphes*, p. 117 sqq.

(4) Rapprochement signalé rapidement p. 185. Voir en outre C.-M. Bowra, *Pindar, Pythian XI*, Cl. Q. 30, 1936, p. 129-141. — On s'étonne de ne trouver aucune référence au livre de F. Chapouthier sur les Dioscures.

on retiendra d'autres conclusions. L'exemple du héros permet à l'homme de gagner l'immortalité : Castor et Pollux, l'un immortel, l'autre mortel, connaissent la même destinée. Il y a donc une identité de nature entre les hommes et les dieux. C'est la thèse que Pindare aurait exprimée dans une formule souvent citée, et dont Mlle D. donne une interprétation différente de celle de A. Puech : Ἕν ἀνδρῶν, ἕν θεῶν γένος (*Ném.*, VI, 1). Elle traduit : « Unique est la race, unique la race des dieux et des hommes » (p. 185) (1). Cette interprétation est solidement étayée par une étude précise du contexte. Mais il aurait fallu peut-être rappeler que, bien souvent, Pindare, fidèle à la conception delphique du « Connais-toi toi-même », avait souligné la différence foncière entre la nature divine et la nature humaine : « Il ne faut demander aux dieux que ce qui convient à des cœurs mortels, il faut regarder à nos pieds, ne pas oublier notre condition. O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible ». (*Pyth.*, III, 59 sqq.). Il faut donc bien comprendre ce que la formule initiale de la sixième *Néméenne* a de révolutionnaire : aussi Pindare la justifie-t-il aussitôt en l'atténuant : « L'humanité n'est que néant, et le ciel d'airain, résidence des dieux, demeure immuable. » S'il y a pour l'homme un espoir d'immortalité, elle ne saurait donc se comparer à celle des dieux : je retrouve dans cette attitude l'humilité que prêchaient les maximes delphiques.

*
**

Une fois démontrée la primauté du sentiment religieux dans l'œuvre de Pindare, Mlle D. se trouvait orientée, pour expliquer l'« hermétisme » de son auteur, vers une solution qui devait en accentuer encore le caractère de poésie rituelle. A la fin de la deuxième *Olympique*, dans un texte capital pour définir sa position à l'égard de ses rivaux, Pindare s'écrit (v. 91 sqq.) : « J'ai sous le coude, dans mon carquois, des traits rapides en grand nombre ; ils savent pénétrer les bons esprits ; pour atteindre la foule, il est besoin d'interprètes. » Il ajoute aussitôt : « L'homme habile (σοφός) est celui qui tient de la nature son grand savoir ; ceux qui ne savent que pour avoir appris, pareils à des corbeaux, dans leur bavardage intarissable, qu'ils croassent vainement contre l'oiseau divin de Zeus ! » Nous comprenons aisément, aidés par les scholiastes, que nous sommes en pleine querelle littéraire. Pindare, auteur difficile, amateur de mots rares et recherchés, s'est vu reprocher par des rivaux son obscurité. — comme Eschyle plus tard dans la dispute des *Grenouilles*. Il répond, — et la réponse est normale en ce genre de querelle, — que ses vers n'ont de sens que pour l'élite, seule capable de les comprendre ; il n'a que mépris pour le vulgaire qui a besoin d'interprètes. Il ajoute, pour justifier l'élévation de son style, qu'il la tient de la nature, c'est-à-dire de l'inspiration divine (il est l'oiseau de Zeus) et non du travail. N'est-ce pas l'éternel problème de la poésie, poésie claire et simple pour le vulgaire, poésie savante et inspirée pour l'élite ?

Mlle D. a eu peut-être tort de prendre trop au sérieux l'attitude de Pindare affirmant que sa poésie avait besoin d'interprètes pour le vulgaire. Elle en tire la conclusion qu'il compose une poésie pour initiés au sens religieux du terme, une poésie chargée de sens cachés, de symboles religieux. Mais, en

(1) Cf. aussi H. Fraenkel, *Dichtung und Philosophie*, p. 601 sqq.

le prenant ainsi à la lettre, elle nous du moins donné de son expression poétique, de ses images et de ses symboles, une remarquable interprétation. Je dirais presque que, plutôt qu'une étude positive de ses procédés poétiques, elle a réussi à nous donner une véritable psychanalyse de sa poésie, nous révélant les raisons profondes et subconscientes, puisées dans un lointain atavisme, qui dictent le choix de Pindare dans le monde des images (1).

Relevant en effet la fréquence des couleurs chaudes, des images éclatantes d'or et de lumière, Mlle D. refuse d'y voir des expressions indifférentes. Elle ne pense pas que les nombreuses épithètes composées de χρυσός soient stéréotypées ou que le poète n'ait pas d'autre intention que descriptive. « La préoccupation du pittoresque est, en tous ces exemples, largement dépassée. L'inspiration se fait ici de plus en plus purement religieuse. » (p. 200). Elle rappelle en effet que la pourpre et le safran ont une valeur rituelle et que la blancheur lumineuse crée un climat sacré, celui des épiphanies divines (2). Une discussion pertinente d'un article de Miss H. L. Lorimer (3), qui mettait en rapport les descriptions des poètes et des monuments archéologiques, lui permet de poser la question d'une façon profonde : si, comme les poètes, peintres et sculpteurs attribuent à la divinité l'or et la pourpre, — en Grèce aussi bien que dans toutes les autres civilisations, — c'est que l'or et la pourpre, — couleur du soleil et couleur du sang, — ont toujours passé aux yeux des hommes comme les couleurs symboliques de la vie et sont les attributs normaux des divinités qui jouissent de l'immortalité. « Notre poète, qui n'est nullement un primitif, a reçu de ses devanciers et sûrement aussi des traditions rituelles, la richesse des attributs sans nombre que traduisent tant d'épithètes éclatantes composées en l'honneur des dieux. Il a reçu des mêmes sources le sentiment, transmis d'âge en âge, de la valeur divine de la lumière et du caractère sacré de l'or. » (p. 224 sq.) On voit quelle richesse nouvelle ces remarques apportent à l'interprétation de la poésie pindarique. Elles éclairent des expressions comme στεφάνῳ χρυσεῖας ἐλπίας (*Ol.*, XI, 13), ou δάφνῳ χρυσέῳ (*Pyth.*, X, 40) : la couleur symbolique marque le caractère divin de l'olivier et du laurier, considérés comme des feuillages d'immortalité (p. 226).

Passant en revue quelques-unes des images favorites de Pindare, Mlle D. leur applique la même méthode psychanalytique (4) : « A n'y voir que des images, on serait loin d'avoir saisi tout ce qu'elles apportent, venu de très loin au delà des sens. » (p. 229). Les plus fréquentes sont liées encore aux rites d'immortalité : les fleurs que l'on jette sur les tombes, symboles du renouveau de la nature, pour immortaliser les âmes des défunts ; les images de voyage, — la route, le char, les navires, les ailes, — qui conduisent au pays des

(1) Ces idées ne sont pas nouvelles pour les lecteurs de la *R. E. G.*, où Mlle D. les avait exposées dans un article en 1952 : *Essai sur le symbolisme pindarique : or, lumière et couleurs*.

(2) Mais il n'est pas nécessaire de faire intervenir des raisons mystiques (p. 205) pour expliquer le nom des Phétriades delphiques, dont E. Bourguet a décrit l'éclat dans des pages classiques des *Ruines de Delphes*.

(3) *Gold and Ivory in Greek Mythology* (*Greek Poetry and Life*, Mél. G. Murray, Oxford, 1936).

(4) On voit combien cette méthode va plus loin en profondeur que celle de G. Norwood (*Pindar*, Berkeley, 1945), dont Mlle D. célèbre les louanges avec quelque excès. Celui-ci cherchait seulement, et assez arbitrairement parfois, l'image dominante d'une ode, alors que Mlle D. cherche le sens profond et caché des images.

Hyperboréens. Il y a beaucoup à glaner dans ce chapitre *Images et symboles*. Il faut se garder toutefois d'une trop grande tendance à la généralisation et d'une certaine imprudence philologique. Ainsi, Mlle D. note que, parmi les fleurs, l'ἰὼν ou violette paraît liée au savoir et particulièrement aux dons prophétiques. Elle a sans doute raison de traduire l'épithète des Muses ἰοπλόκχοι non pas par « aux tresses violettes », mais par « à la chevelure tressée de violettes » (p. 242). Mais pourquoi faut-il que, emportée par un malheureux élan, elle veuille retrouver la même résonance mystique chez Iamos, Ion et Ialémos, « eux aussi fils d'Apollon » (p. 242) ? Il est pourtant impossible de mettre en rapport ἰὼν < *ἰῶν, cf. lat. *viola*, et ἰαμύς (—). Ialémos paraît bien être le symbole du cri ἰχ. Quant à Ion, éponyme des Ioniens (Ἰόνες), il paraît lui aussi appartenir à une autre famille (1).

Oubliant ces quelques incartades, à la vérité exceptionnelles, nous saurons gré à Mlle D. de nous avoir montré quelle valeur nouvelle on pouvait donner aux images de Pindare, dont « les plus brillantes, les plus développées, placées à la place la plus visible, souvent en tête du poème, sont précisément comme des talismans de vie, des symboles d'appartenance à un monde d'une réalité plus intense. » (p. 263). C'est là une remarquable initiation à l'« hermétisme » de Pindare.

*
**

La dernière partie du livre, la *Mission sacrée du poète*, en est en vérité la conclusion. Par les sources divines de son inspiration, par son attitude à l'égard des dieux, par le symbolisme de ses images, Pindare s'est montré un poète essentiellement religieux. La haute idée qu'il se fait de son art, son orgueil d'artiste inspiré par Apollon conduisent naturellement Mlle D. à la formule qu'elle a donnée pour titre à son livre : *Pindare, poète et prophète*. L'image du *vates*, du poète à qui le dieu dicte son inspiration prophétique ne s'est jamais mieux réalisée qu'en lui. En parlant d'une mission sacrée du poète, Mlle D. cependant va plus loin encore dans la définition de l'attitude de Pindare. L'ode, nous l'avons vu, a été définie comme un chant rituel : par le mythe et les images, le poète, usant d'une sorte de rituel magique, assimile le vainqueur des Jeux aux héros de la religion et lui confère l'immortalité. « La notion d'immortalité nous apparaît ainsi comme le centre indiscutable de la poésie de Pindare. » (p. 270).

La mission du poète est alors assimilée à celle du sculpteur qui dresse une stèle sur un tombeau : on retrouve dans de nombreuses images les mêmes thèmes que dans la décoration des stèles et des sarcophages. Les scènes d'enlèvement, les thèmes de voyage et de navigation signalés plus haut, rappellent l'art funéraire. C'est donc une comparaison profonde que celle de l'ode et de la stèle, dressée par les Muses, telle qu'on la trouve dans la huitième *Néméenne* (v. 46-47) : thèmes funéraires et thèmes triomphaux ont la même signification et répondent à des intentions d'immortalisation. N'est-ce pas cette mission sacrée de la musique et de la poésie que représentent les nombreuses figurations de thèmes musicaux sur les tombeaux ?

Ici se place le problème capital, dont nous avons rencontré déjà plusieurs

(1) Des explications aussi fantaisistes avaient été données par R. Roux, *Le problème des Argonautes*, De Boccard, 1949, p. 335, qui rattachait les noms de ces mêmes personnages à la racine signifiant *guérir*.

aspects. Les figurations de la musique au tombeau ont été mises en rapport avec les croyances orphico-pythagoriciennes. Bien des éléments du symbolisme funéraire sont liés à des conceptions mystiques. La présence si fréquente de ces thèmes dans la poésie de Pindare n'implique-t-elle pas que le poète fût un adepte des sectes mystiques, aux doctrines desquelles il aurait emprunté une bonne part de sa symbolique ? Jusque-là, Mlle D. n'a pas affirmé que Pindare fût un poète orphico-pythagoricien. Mais, par de nombreuses remarques incidentes, par des notes discrètes, elle a rassemblé tout un faisceau de présomptions, dont chacune serait insuffisante et discutable, mais dont l'ensemble ne laisse pas de faire impression. Et, comme contrainte par la force d'une démonstration, elle ne peut résister à une conclusion qui s'impose à elle, plus qu'elle ne veut l'imposer à son lecteur. On ne doit pas oublier cependant que, à chacun des points où elle évoquait, à propos de tel thème ou de telle expression de la poésie de Pindare, une influence possible des croyances orphico-pythagoriciennes, sa démonstration ne nous a jamais paru décisive et nous résisterons à l'entraînement de ses conclusions.

Je dois avouer que l'on trouve dans son livre, honnêtement prises en considération, les objections les plus sérieuses contre l'appartenance de Pindare aux sectes mystiques. Il est difficile d'abord de distinguer, dans l'œuvre d'un poète, ce qui est authentiquement religieux de l'affabulation poétique (p. 320). C'est dire qu'on ne saurait prendre à la lettre des expressions qui ne sont parfois que des hyperboles poétiques. Comment, d'autre part, définir la secte dont relèverait la pensée de Pindare ? Non seulement en effet il est impossible de distinguer Orphisme et Pythagorisme (p. 321), mais comment les distinguer encore de l'enseignement d'Éleusis (p. 322) ? Il ne resterait qu'à admettre les emprunts faits à des doctrines diverses sans adhésion formelle à aucune. On rejoindrait ainsi une opinion souvent formulée, celle d'A. Croiset, par exemple.

Mais n'est-il pas imprudent de considérer comme pythagoricien, au *ve* siècle, ce qui apparaîtra comme tel à l'époque du Néo-Pythagorisme ? Ne trouverait-on pas dans celui-ci beaucoup d'emprunts à des doctrines ultérieures ? L'influence du Platonisme sur les philosophies de l'époque hellénistique et romaine semble plus facile à suivre et doit être plus sûrement affirmée que celle de l'Orphisme et du Pythagorisme sur Platon lui-même. On doit hésiter à accorder une trop grande part, dans la formation de la pensée classique, à des doctrines mystiques, dont les contemporains ne nous ont pratiquement rien dit, et dont nous ignorons à peu près tout. Il faut encore se méfier, quand on veut reconstituer la doctrine de Pindare, de l'usage qui a été fait de fragments détachés de leur contexte. L'œuvre conservée de ce poète est assez considérable et explicite, pour qu'on n'ait pas besoin de fonder sur des formules isolées et ambiguës l'interprétation de sa pensée. J'hésiterai donc à suivre Mlle D. quand elle nous parle du « témoignage » (*sic*) « de Clément d'Alexandrie (qui) nous fait voir en Pindare... à la fois un initié d'Éleusis et un disciple de Pythagore ». (p. 329). Ce genre de « témoignage » vient d'une époque où manquait au plus haut point le sens de l'histoire et de ses nuances, et Clément d'Alexandrie, s'il connaissait bien la pensée païenne de son temps, était mal placé pour savoir si le Néo-Pythagorisme différait de l'ancien. Fonder, en dernière analyse, le Pythagorisme de Pindare sur la seule allusion à la métempsychose est alors bien hardi, puisque nous ne savons même pas si cette croyance appartenait en propre à la secte crotoniate.

En l'absence de tout témoignage authentique sur le Pythagorisme et l'Or-

phisme à l'époque classique (1), je préférerais invoquer une religion à laquelle nous savons, par le propre témoignage de Pindare, que sa foi était attachée. Cette religion existe réellement et d'autres penseurs de l'époque classique la considèrent comme une source de sagesse. C'est la religion de l'Apollon de Delphes. Les Sept Sages lui offrent les maximes qu'elle a inspirées. Hérodote lui consacre maint excursus. Socrate y puise ses règles de vie et de pensée. Platon demande à Apollon de lui dicter les lois de sa cité. Pourquoi ne croirait-on pas tous ces témoignages concordants, plutôt que le témoignage tardif des écrivains et des monuments de l'époque romaine ? Mlle D. établit clairement que, parmi les dieux de Pindare, « Apollon est... le plus proche de sa pensée » (p. 340) ; pour lui, le monde de l'au-delà se situe chez les Hyperboréens. Pourquoi expliquer cet Apollinisme par une inspiration pythagoricienne ? Le Thébain Pindare a évoqué l'Apollon Isménien de Thèbes dans des termes qui le présentent comme un simple reflet du dieu de Delphes (*Pyth.*, XI, 11 sqq.) (2). N'est-ce pas que Pindare, comme la tradition antique l'affirmait, était un fervent adorateur de l'Apollon delphien ? Si nous devons donc mettre en rapport la pensée de Pindare avec une doctrine religieuse contemporaine, je préférerais le considérer comme le disciple d'une doctrine delphique, que comme un sectateur d'Orphée et de Pythagore.

Jean DEFRADAS.

(1) Cf. L. Moulinier, *Orphée et l'Orphisme à l'époque classique*, Paris, Les Belles-Lettres, 1955.

(2) Voir mes *Thèmes de la Propagande delphique*, p. 61 et p. 180 sq.

Le nom de Californie et la chanson de Roland

Lucien Gallois

Citer ce document / Cite this document :

Gallois Lucien. Le nom de Californie et la chanson de Roland. In: Annales de Géographie, t. 30, n°168, 1921. pp. 460-463;
https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1921_num_30_168_8874

Fichier pdf généré le 12/11/2018

de larges étendues le long des côtes de la Guyane anglaise, où l'exploitation commence (4 266 t. en 1918); de la Guyane hollandaise et même, sur de plus faibles superficies, la montagne se rapprochant du littoral, de la Guyane française; des bauxites du Nord-Est du Brésil. Des latérites riches en alumine ont été signalées dans les Minas Geraes au Brésil et en de nombreux points de l'Afrique tropicale; les bauxites de la Guinée française seraient particulièrement intéressantes et à la veille d'être exploitées.

La répartition géographique de la bauxite la montre située, soit dans les pays tropicaux, soit dans les pays non tropicaux soumis à un climat tropical à une époque géologique antérieure, comme, par exemple, la région méditerranéenne à l'époque crétacée, les États-Unis du Sud-Est au début du Tertiaire; la bauxite, comme la latérite, résulte de la décomposition chimique superficielle des roches, si intense, on le sait, sous les climats tropicaux. La bauxite se présente fréquemment en place sur des roches cristallines, fréquemment aussi, comme nous l'avons constaté en France et aux États-Unis, sous la forme de sédiments enlevés à des massifs cristallins puis déposés par des eaux courantes sur des surfaces primitivement planes. Il est permis de se demander si, dans bien des cas, la bauxite, lorsqu'elle ne se trouve pas sur des terrains cristallins, ne représenterait pas un dépôt continental révélant une ancienne pénéplaine¹.

R. MUSSET.

LE NOM DE CALIFORNIE ET LA CHANSON DE ROLAND

- RUTH PUTNAM, *California : the Name*. With the collaboration of HERBERT I. PRIESTLEY, Assistant Professor of History, University of California (*University of California Publications in History*, t. IV, n° 4, p. 293-365, 1917, 1 pl. carte. Univ. of California Press, Berkeley).

Miss RUTH PUTNAM a publié en 1917, avec la collaboration de Mr HERBERT I. PRIESTLEY, une étude qui aboutit à cette singulière conclusion que le nom de Californie paraît avoir été emprunté à notre *Chanson de Roland*. L'invraisemblable, en histoire, ne provient souvent que de notre ignorance. Voyons donc quels sont les faits et comment ensuite on peut les interpréter.

Lorsque Fernand Cortez se fut définitivement rendu maître de Mexico, il se préoccupa aussitôt de faire reconnaître les pays qui s'étendaient vers le Nord et aussi la côte de l'Océan Pacifique aperçue pour la première fois par Balboa en 1513, et qu'on appelait alors la mer du Sud. Ces explorations avaient surtout un but pratique. Depuis qu'il était avéré que les terres découvertes par Colomb n'étaient pas les véritables Indes, il s'agissait de trouver le chemin direct qui mènerait au pays des épices. C'est en cher-

1. Comparer en France les latérites du Massif Central et l'argile à silex du Nord, de l'Ouest et du Sud du Bassin de Paris, toutes deux constituées lors d'une période de climat tropical, l'Éocène, toutes deux dues à la décomposition chimique intense à la surface d'une pénéplaine, les premières de roches cristallines, les secondes de roches crayeuses.

chant ce passage que Magellan, après avoir pénétré dans l'estuaire sans issue du Rio de la Plata, était descendu de plus en plus vers le Sud et avait fini par découvrir, en 1520, le détroit qui porte son nom. Mais n'y avait-il pas un chemin plus direct ? Dès 1522, Cortez faisait construire des navires sur la côte du Pacifique ; il se proposait de faire visiter minutieusement toute cette côte vers le Nord et vers le Sud jusqu'à ce qu'on trouvât le fameux passage. Il recueillait tous les renseignements qui pouvaient lui parvenir sur ces terres et ces mers encore inconnues. En 1524, dans une lettre qu'il écrit en octobre à Charles-Quint, il raconte qu'un de ses lieutenants lui a fait savoir qu'à dix jours de la côte, d'après les informations des indigènes, il existe une île habitée seulement par des femmes que leurs maris ne visitent qu'à des époques déterminées. Si elles deviennent mères, elles ne gardent avec elles que les filles et se débarrassent des garçons. Cette île est riche en or et en perles. Il ajoute qu'il va essayer de s'en assurer. En 1530, un rival de Cortez, Nuño de Guzman, écrit de même à Charles-Quint qu'à dix jours de l'endroit où il se trouve, il y a des Amazones qui habitent quelque part dans la mer, et que leurs maris ne visitent qu'à des époques fixées.

Les expéditions lancées par Cortez n'aboutirent d'abord qu'à des désastres. Le navire de Hurtado de Mendoza se perdit corps et biens. Seul le pilote Ximenez toucha probablement à la côte de la presqu'île de Californie ou à une île voisine ; mais il fut tué par les indigènes. C'est alors que Cortez se décida à partir lui-même. En 1535, il aborda à l'extrémité de la péninsule dans une baie entourée d'îles qu'il appela baie de Santa Cruz. Il ne put aller plus loin. Le premier qui longea la côte orientale de la presqu'île fut Alarcon, en 1540. Il pénétra même assez loin dans le Colorado, qui se jette au fond du golfe. En 1542, Cabrillo explora la côte occidentale et atteignit le territoire de l'État actuel de Californie. C'est dans sa relation que nous trouvons pour la première fois le nom de Californie appliqué à la péninsule et il l'emploie comme s'il était déjà usuel : « Le dimanche 2 juillet, dit-il, nous arrivâmes en vue de la Californie (*California*). » Le même nom revient deux autres fois dans ce récit. Il va être désormais couramment employé¹.

On se demandait depuis longtemps d'où ce nom pouvait provenir. lorsque, en 1862, le Dr HALE le découvrit dans un roman espagnol du début du xvi^e siècle : *Las sergas de Esplandian*, cinquième partie, qui fut ajoutée après coup, du célèbre roman d'*Amadis de Gaule*, écrit en portugais au xv^e siècle, traduit en espagnol, puis dans la plupart des langues de l'Europe. C'est le traducteur espagnol, MONTAÑO, qui est l'auteur de cette cinquième partie publiée sans doute dans les premières années du siècle, car il existe une édition d'une sixième partie datée de Salamanque, 1510. De nouveaux suppléments s'ajoutèrent successivement à la rédaction primitive qui finit par en compter jusqu'à dix.

Esplandian est le fils d'Amadis de Gaule. Tous deux sont venus au

¹ La première carte où il est inscrit est celle de DIEGO GUTIERREZ, datée de 1542. L'extrémité méridionale de la péninsule porte : *C. California*. Au Sud, se trouve une île appelée *I. de perle*, autant du moins qu'on peut lire sur le fac-similé donné par MISS PUTNAM.

secours de l'empereur de Constantinople menacé par le roi de Perse, Armato, qui a invité tous les princes païens à s'unir à lui contre les Chrétiens. A son appel a répondu la belle Calafia, une négresse reine des Amazones noires qui habitent une île située à droite des Indes, près du Paradis terrestre. Cette île entourée d'écueils est très riche en or et en pierres précieuses. On y trouve aussi des griffons, monstres ailés au corps de lion, qu'on ne connaît nulle part ailleurs. Les Amazones ont amené cinq cents de ces griffons qui vont faire merveille. Ce sont les avions du temps. Lâchés par leurs gardiennes, ils prennent de l'espace et fondent sur les Chrétiens qu'ils emportent dans leurs griffes pour les dévorer. Mais voici qu'on donne l'assaut. Les griffons ne distinguent plus, dans la mêlée, Chrétiens et Infidèles. Ils se jettent indistinctement sur les uns et sur les autres. C'est un vrai désastre. A grand'peine ils se décident à répondre à la voix de leurs gardiennes qui les réintègrent dans leurs cages. Tout finit, comme il convient, par un mariage. La belle Calafia s'éprend d'Espandian qui la fait épouser par un de ses compagnons d'armes. Elle se convertit avec toutes ses négresses. Il n'est plus question de Calafia et de ses Amazones dans la sixième partie, mais elle reparait dans la septième.

La légende des Amazones remonte aux plus lointaines origines. Elle est déjà dans Homère et Hérodote. Au moyen âge, JACQUES DE VITRY, dans son *Historia orientalis*, parle d'une île située au milieu d'un fleuve, près des montagnes caspiennes (*juxta montes Caspios*) et qui est habitée par des femmes très belliqueuses. Leurs maris ne les visitent qu'une fois l'an. Si elles mettent au monde un fils, elles ne l'élèvent qu'à six ans, puis le renvoient au père. Elles ne gardent avec elles que les filles. Même légende dans ADAM DE BRÈME qui place ces Amazones dans les mers septentrionales¹.

Elle va se répandre aussi dans le monde des navigateurs. Marco Polo prétend avoir entendu dire qu'au large de la côte occidentale des Indes, entre le Mekran et Socotora, se trouvent deux îles habitées l'une par des hommes, l'autre par des femmes, qui ne se rencontrent qu'une fois l'an, et toujours avec ce détail que les enfants mâles sont renvoyés aux pères et les filles gardées par leurs mères². On ne s'étonnera pas qu'une telle autorité ait donné à la légende une vitalité nouvelle.

Christophe Colomb lui-même, dans son journal de bord, aux dates des 6, 13 et 16 janvier 1493, raconte qu'au dire des Indiens, à l'Est de Yamaye (la Jamaïque) existe une île riche en or habitée uniquement par des femmes et que cette île est située à dix jours de navigation de la Jamaïque ou d'Haïti. Elle s'appelle Matitino, et à côté se trouve l'île de Carib, habitée par des hommes. Et il réédite à peu près les détails donnés par Jacques de Vitry. Pigafetta, le pilote de Magellan, les reprend à son tour un peu plus tard, mais pour les appliquer à une île d'Acoloro, située quelque part dans l'Océan indien, « au-dessous » de Java la Grande. On sait que le nom de fleuve des Amazones fut donné, en 1541, au grand fleuve de l'Amérique

1. Voir C. RAYMOND BRAZLEY, *The Dawn of modern Geography*, t. II, p. 545

2. MARCO POLO, édit. YULE-CORDIER, chap. XXXI, t. II, p. 404 et suiv.

du Sud par Orellana, compagnon de Pizarre, qui le descendit le premier et prétendit avoir trouvé sur ses bords une peuplade où il n'y avait que des femmes.

Que la légende des Amazones ait aussi trouvé créance auprès des compagnons de Cortez, il n'y a pas de doute. Les deux lettres à Charles-Quint précédemment citées le prouvent. Mais connaissaient-ils l'*Amadis de Gaule* et son complément *Las sergas de Esplandian* ?

Ces romans d'aventures répondaient au besoin de merveilleux que les hommes, suivant les époques, trouvent toujours de nouveaux moyens de satisfaire. Il eurent, à n'en pas douter, un énorme succès dans les pays espagnols. Il serait donc légitime d'admettre qu'on les lisait même en Amérique, ne fût-ce que pour tromper l'ennui de ces longs exils. On a bien trouvé dans les tranchées allemandes des traductions de PAUL DE KOCK. Il paraît même que plus tard on interdit l'entrée, dans les colonies espagnoles, de toute cette littérature, ce qui montre bien qu'elle y avait pénétré. Mais voici, en ce qui concerne l'*Amadis de Gaule*, une preuve décisive. Un ancien compagnon de Cortez, Bernal Diaz del Castillo, qui finit au Guatemala sa longue carrière, employa les années de sa vieillesse, de 1568 à 1572, à écrire l'histoire de la véritable conquête de la Nouvelle Espagne (*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*). Parlant de l'entrée des Espagnols à Mexico, il dit que cette superbe ville fit sur eux autant d'impression que les plus belles descriptions d'*Amadis de Gaule*. Si les compagnons de Cortez ont cru comme tant d'autres à la légende des Amazones, s'ils connaissaient l'île de Californie de l'amusant récit d'Esplandian, on s'explique que l'un d'eux ait pu donner ce nom à une terre située précisément dans les parages où de vagues racontars permettaient de situer une île habitée par des femmes.

Reste à savoir d'où l'auteur d'Esplandian avait tiré ce nom de Californie. On en a donné les étymologies les plus variées, même les plus fantaisistes sans qu'aucune soit satisfaisante. N'est-il pas permis de supposer qu'il a pu être emprunté à une autre œuvre d'imagination dont la renommée fut encore plus étendue, la *Chanson de Roland*, où il est fait mention d'un pays de Califerne. Charlemagne se lamente sur la mort de son neveu ; il énumère les nombreux ennemis qui le menacent :

Mor est mis nies ki tant soleit cunquere
Encuntre mei revelerunt li Saisne [Saxons]
Et Hungre et Bugre et tante gent averse,
Romain, Puillain et tuit cil de Palerne
Et cil d'Affrique et cil de Califerne¹.

Aucun des éditeurs de la *Chanson de Roland* n'a identifié ce nom de Califerne. C'est sans doute un de ces noms inventés qui sont nombreux dans le poème ; il est très possible qu'il n'ait été mis là que pour l'assonance. Mais d'où qu'il vienne, il y a entre California et Califerne une ressemblance telle qu'on peut se demander si elle est fortuite.

L. GALLOIS.

1. Vers 2920-2924.

Sur l'« Abaris » d'Héraclide le Pontique

Pierre Boyancé

Citer ce document / Cite this document :

Boyancé Pierre. Sur l'« Abaris » d'Héraclide le Pontique. In: Revue des Études Anciennes. Tome 36, 1934, n°3. pp. 321-352;

doi : 10.3406/rea.1934.2770

http://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1934_num_36_3_2770

Document généré le 21/04/2017

SUR

L' « ABARIS » D'HÉRACLIDE LE PONTIQUE

Des travaux récents de M. I. Lévy ont attiré l'attention du public savant sur l'œuvre d'Héraclide le Pontique et en particulier sur son *Abaris*¹. Ils ont reconstitué avec une rare ingéniosité ce qu'on peut imaginer de ce dialogue perdu, et de cette reconstitution tiré des conclusions très étendues. L'*Abaris* aurait joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la légende de Pythagore. Il marquerait dans son élaboration l'intervention capitale des disciples de Platon². Mais M. I. Lévy ne s'en tient pas là ; il pense que l'épisode le plus important de l'*Abaris* était une descente de Pythagore aux Enfers, un récit mythique qui devait être appelé à une grande fortune, puisque c'est de lui que procéderaient plus ou moins directement des œuvres aussi célèbres que le sixième chant de l'*Énéide*, que les *Histoires véritables* de Lucien et que divers récits hébraïques de la Descente de Moïse aux Enfers³.

La science et la pénétration de l'éminent historien arrivent ainsi à tirer un parti vraiment prodigieux des fragments que nous avons de l'œuvre d'Héraclide. Cependant, on ne peut s'empêcher d'être un peu effrayé si l'on jette les yeux sur ces textes misérables, et de trouver qu'ils sont pour un édifice aussi imposant une base bien étroite. Un effort qui l'élargirait ne serait-il pas le bienvenu ? C'est ce que nous avons pensé et qui nous conduit à proposer sur l'*Abaris* une hypothèse qui, si on l'admettait, nous rendrait de cette œuvre mieux que des fragments : une analyse relativement précise et assez détaillée.

I

Nous avons de Plutarque quelques lignes, qui nous donnent de l'*Abaris* comme une idée générale : « ἀλλὰ καὶ τὸν Ἀβαριν τὸν Ἡρακ-

1. *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, Paris, 1927 ; *La légende de Pythagore de Grèce en Palestine*, Ibid., même date.

2. *Les sources...*, Conclusion, p. 149 : « L'*Abaris* est le signe de la capture par l'Académie de la tradition, dont Héraclide tire une curieuse fiction philosophique. »

3. *La légende...*, livre II, chap. 1.

λείδου καὶ τὸν Λύκωνα τὸν Ἀρίστωνος διερχόμενοι καὶ τὰ περὶ τῶν ψυχῶν δόγματα μεμιγμένα μυθολογία...¹ ». « Indication bien 'sommaire », dit M. Lévy, « qui donne cependant une idée du livre, conte philosophique qui veut insinuer certains περὶ τῶν ψυχῶν δόγματα »². Il nous semble que les mots « conte » et « insinuer » ajoutent un peu à ces renseignements si vagues. L'un et l'autre nous suggèrent l'idée d'un récit mythique, où la doctrine se cache sous le voile de la narration³. Disons, pour préciser la pensée de M. Lévy, qu'il s'agit d'aboutir à y retrouver le récit de la descente de Pythagore aux Enfers. Mais, si l'on y regarde de près, on remarque que rien n'exclut dans l'*Abaris* la présence de parties proprement dogmatiques. Δόγματα μεμιγμένα μυθολογία, plutôt qu'à un conte, fait songer à une œuvre d'un caractère philosophique mêlée de parties mythiques, à la manière des dialogues de Platon. Pas davantage le texte de Plutarque n'impose l'idée d'une œuvre, qui ne serait pas ce que sont les autres ouvrages d'Héraclide, un dialogue⁴. Rien n'oblige à penser que le dialogue lui-même est réduit, comme parfois chez Plutarque, à servir de simple cadre à une longue narration centrale.

Dans le catalogue des écrits du Pontique, que nous trouvons chez Diogène Laërce, l'*Abaris* n'est pas mentionné⁵. Cette absence sans doute n'est pas surprenante, puisque ce catalogue n'est pas complet. Néanmoins, plus d'un critique a pensé qu'il pouvait se dissimuler sous le nom d'un des ouvrages du catalogue, et l'hypothèse est assez vraisemblable. Plusieurs identifications avaient été proposées. Crusius songe au Περὶ ψυχῆς⁶; Hirzel au Περὶ δικαιοσύνης⁷. M. I. Lévy inclinerait plutôt à adopter l'hypothèse de Voss⁸, qui le retrouve dans le Περὶ τῶν ἐν ᾗδου⁹. Il écarte brièvement, comme sans vraisemblance, les suppositions de Crusius et de Hirzel. C'est cependant celle de ce dernier que nous voudrions défendre pour notre part.

M. I. Lévy a fort bien établi que l'*Abaris* était un ouvrage de dimensions relativement considérables, divisé en au moins deux et sans doute trois λόγοι. Mais, dans le catalogue de Diogène Laërce,

1. Plutarque, *De audiendis poetis*, I, p. 14 E.

2. *Les sources...*, p. 24.

3. Ils sont, à vrai dire, déjà employés par Hirzel, *Der Dialog*, I, p. 328.

4. Voir Hirzel, *Der Dialog*, I, p. 321 et suiv.

5. VIII, 4.

6. Crusius, *Roschers' Lexikon...*, t. I, 2828 (art. *Hyperboreer*).

7. *Der Dialog*, I, p. 329, n. 1.

8. Voss, *De Heraclidis Pontici vita et scriptis*, dissert. Rostock, 1896, p. 56.

9. *Les sources*, p. 25.

les œuvres mentionnées par cet historien, quand elles comprennent plusieurs livres, sont suivies d'un chiffre qui l'indique. Or, ni le *Περὶ ψυχῆς*, ni le *Περὶ τῶν ἐν ᾗδου* ne sont dans ce cas. Ils ne comprenaient donc vraisemblablement qu'un seul livre. Par contre, le *Περὶ διχαίωσης* en comprenait trois¹. C'est là une raison suffisante, non d'admettre l'identification de l'*Abaris* avec ce dernier dialogue, mais de rejeter celle avec les deux autres.

On pourrait se demander sans doute si l'on peut se fier entièrement aux indications de Diogène, si la lettre qui indiquait le chiffre n'a pas pu trop facilement être oubliée par un copiste négligent. Mais au moins pour le *Περὶ τῶν ἐν ᾗδου* une mention qu'en fait l'auteur du *Contre Colotès* vient confirmer qu'il ne comprenait qu'un livre². Cet écrivain parle, en effet, *des livres d'Aristote sur le ciel et de ceux qui traitent de l'âme, des livres de Théophraste contre les Physiciens, des livres de Dicéarque sur l'âme et, par contre, du livre d'Héraclide sur les choses qui sont dans l'Hadès*. Ajoutons que l'Hadès pourrait bien ne pas désigner ici le séjour souterrain des morts³. En effet, dans le catalogue de Diogène, il est classé parmi les dialogues physiques, et le *Contre Colotès* confirme cette indication : on y lit, en effet, que les auteurs des divers traités cités en même temps que l'ouvrage d'Héraclide s'opposent à Platon sur les plus importantes des questions *physiques*. Ainsi se trouve bien établie la nature du *Περὶ τῶν ἐν ᾗδου*. Nous supposerions volontiers qu'il formait un tout avec le *Περὶ οὐρανοῦ*, celui-ci traitant des choses célestes, celui-là de l'autre partie de l'univers qui est située au-dessous de la lune. C'est cette région qu'il faudrait entendre par « Hadès ». La tradition s'est, en effet, introduite, peut-être dès Empédocle⁴, dans la philosophie grecque, de donner à ce nom des interprétations symboliques, différentes de celles du vulgaire. Platon⁵, tout comme Héraclide, faisait ainsi.

Sans doute, un écrit de ce caractère pouvait contenir des considérations sur la nature et le sort des âmes après la mort. Car cette

1. Témoignage confirmé quant à la pluralité des livres par Diogène Laërce, V, 92, et par Athénée, XII, p. 523 f.

2. Pseudo-Plutarque, *Adu. Col.*, p. 1115 A.

3. Nous nous rencontrons, en partie, dans cette hypothèse avec Corssen, *Rheinisches Museum*, 1912, p. 28, qui note que, par ailleurs, l'Hadès semble entendu dans un sens céleste par Héraclide dans le mythe d'Empédocle.

4. Bidez, *La biographie d'Empédocle*, p. 122 ; cf. Pseudo-Pythagore, ap. Diog. Laërce, VIII, 31-32. Sur la date de ce dernier texte, voir Wellmann, *Hermès*, 1919, p. 225 et suiv., et Delatte, *Vie de Pythagore de Diogène Laërce*, édition critique, Bruxelles, 1922, p. 226.

5. *Gorgias*, p. 493 b. Il s'agit du fameux passage, où Platon rapporte la doctrine d'un « homme habile, sans doute quelque Sicilien ou Italien ».

question s'est trouvée liée très tôt à la description de la région sublunaire. Il est même certain que la première d'entre elles, celle qui concerne la nature de l'âme, était traitée dans le *Περὶ τῶν ἐν ἔδου*. Mais il importe de voir dans quel esprit¹. Héraclide, de même qu'Aristote — et c'est pourquoi il est classé ici parmi les Péripatéticiens² — soutenait une thèse qui tendait à limiter — Plutarque dit même à supprimer — l'existence substantielle de l'âme. Cela surprenait tant chez un élève de Platon que certains refusaient de lui reconnaître la paternité de cet ouvrage, et que d'autres voulaient assez bizarrement qu'il ne l'eût composé qu'en vue d'une réfutation³. On ne voit pas bien de quelle immortalité il pouvait être question là ; on ne voit pas du tout comment pouvait figurer dans une œuvre de ce caractère une descente aux Enfers analogue à celle du sixième chant de l'*Énéide*.

Toutes ces raisons nous interdisent absolument d'identifier l'*Abaris* au *Περὶ τῶν ἐν ἔδου*. Les dimensions respectives de ces deux ouvrages ne sont pas les mêmes. Le caractère du second d'entre eux ne permet pas d'y replacer avec vraisemblance les fragments que nous avons du premier. Aurons-nous plus de chance avec le *Περὶ δικαιοσύνης*? Lui seul, nous l'avons vu, il possède les trois livres qu'a dû comprendre l'*Abaris*. Mais c'est là seulement une raison qui rend possible l'identification. Il en faut d'autres pour la rendre vraisemblable ou certaine.

Hirzel avait été amené à la proposer par une considération qui n'est pas négligeable⁴. C'est que c'est la seule des œuvres qui figurent au catalogue de Diogène où nous soyons sûrs qu'il ait été question d'*Abaris*⁵. Héraclide y parlait d'*Abaris* voyageant sur sa

1. Plutarque, *Utrum animae an corporis sit libido et aegritudo*, chap. v (p. 699). Cf. Corssen, *loc. laud.*, p. 26.

2. Les Anciens classaient volontiers Héraclide parmi les Péripatéticiens. Diogène Laërce fait ainsi, puisqu'il en parle au livre V qu'il consacre à Aristote et ses élèves ; il rappelle, d'après Sotion, qu'Héraclide avait suivi les enseignements d'Aristote. Stobée, *Ekl. Phys.*, I, xxviii, 1, place aussi Héraclide parmi les Péripatéticiens. Voss critique la tradition de Sotion et la juge sans valeur pour des raisons de chronologie, qui sont très sérieuses. Mais ce qui résulte avec sûreté du *Contre Colotès*, 1115 A, c'est qu'il divergeait de Platon sur des questions « physiques » très importantes et qu'il est rapproché pour cela d'Aristote, de Théophraste, de Dicéarque. Plutarque, outre le livre sur les choses de l'Hadès, dont l'authenticité pourrait être douteuse, cite le *Zoroastre* et le *Περὶ τῶν φυσικῶς ἀπορουμένων*, 8.

3. Cette vue rappelle curieusement la théorie d'Alexandre d'Aphrodise sur les dialogues d'Aristote (Elias, *in Arist. categ.*, p. 24 b, 33). Dans ses dialogues, Aristote aurait exposé non ses vues propres, mais celles des autres (τὰ ἄλλοις δοκοῦντα τὰ ψευδῆ). Cf. W. Jaeger, *Aristoteles*, Berlin, 1923, p. 32.

4. *Der Dialog*, I, p. 329.

5. Voss prétendait que dans ce passage il n'était question que de la flèche d'Apollon et nullement d'*Abaris* ; mais il ne disposait que d'un texte incomplet du fragment. Cf. Rehm, *Rheinisches Museum*, 1912, p. 418.

flèche miraculeuse, celle d'Apollon Hyperboréen. Se contentait-il d'une simple « allusion »¹? Le débris de l'épitomé des *Catastésismes* d'Ératosthènes, qui se réfère à lui, semble nous attester le contraire. Si, dans le traité de la Justice, Héraclide se contentait d'une simple allusion à Abaris pour nous parler ailleurs plus longuement de lui, pourquoi se serait-on référé pour sa légende à ce traité et non à cet autre ouvrage plus détaillé? La raison indiquée par Hirzel semble à la réflexion des plus solides. Mais ne peut-on aller plus loin? Ne pouvons-nous dans les vies de Pythagore des Néo-Platoniciens découvrir d'autres traces de cet Abaris? N'y trouve-t-on pas, en effet, quelque part la question de la Justice mêlée à celle des rapports de Pythagore et d'Abaris? Il en est ainsi, et la rencontre nous semble frappante dans quelques pages de la *Vie* de Jamblique.

Les critiques qui s'en sont occupés sont en général fort sévères pour elles. « Il n'est sans doute pas dans la littérature biographique sur Pythagore de morceau plus vilipendé que celui-là². » Nauck est choqué par les invraisemblances d'un récit qui fait se rencontrer au mépris de toute chronologie Pythagore, Abaris et Phalaris³. Rohde déclare que, même dans le fatras de la tardive légende pythagoricienne, ce petit conte n'a pas son pareil pour le manque de goût et les inventions mensongères⁴; il en attribue la paternité à Apollonius de Tyane et il souligne les ressemblances de ce récit avec celui de l'entrevue entre Apollonius lui-même et Domitien chez Philostrate. Rehm est du même avis et s'efforce de montrer qu'on ne peut rien en faire remonter à Héraclide⁵. Voss⁶, Dyroff⁷ et Bertermann⁸ sont d'une opinion opposée; mais n'ont pas insisté. Bertermann, par exemple, ainsi que Delatte⁹, pense qu'Apollonius est la source directe et qu'il aurait pour modèle Timée. M. Lévy, par contre, a reconnu que les pensées héraclidiennes sont nombreuses dans ces pages, et nous devons beaucoup aux rapprochements précieux qu'il a faits.

Sommes-nous vraiment en présence de telles incohérences, de

1. *Les sources...*, p. 27.

2. *La légende...*, p. 50.

3. Édition de la *Vie de Pythagore* de Jamblique.

4. *Rheinisches Museum*, 1872, p. 44-45.

5. *Rheinisches Museum*, 1912, p. 422.

6. *De Heraclidis...*, p. 58.

7. *Philologus*, 1900, p. 613, n. 3.

8. *De fontibus*.

9. *Études sur la littérature pythagoricienne*, p. 25, n. 3.

telles absurdités? Le mieux sera d'en faire le lecteur juge lui-même, en le mettant en présence du texte (voir l'appendice) et en lui proposant une traduction :

« ... Mais la plus grande de toutes les marques qu'on peut en donner [du courage de Pythagore] est dans ses discours et dans sa conduite à l'égard de Phalaris, où l'on voit une irrésistible franchise. En effet, comme il était prisonnier de Phalaris, le plus barbare des tyrans, et que s'était joint à lui un sage, Hyperboréen de naissance et qui s'appelait Abaris, et qui était venu précisément pour le rencontrer, ce dernier l'interrogea sur des questions vraiment sacrées, sur les statues et le culte le plus conforme à la piété, sur la providence des Dieux à l'égard de ce qui est dans le ciel et de ce qui se passe sur la terre. (216) Pythagore lui répondit avec toute l'inspiration divine qui était dans sa nature, avec toute la force de la vérité et de la persuasion, au point de charmer ceux qui l'écoutaient. C'est alors que Phalaris fut enflammé de colère contre Abaris, qui donnait des éloges à Pythagore, et s'irrita contre Pythagore lui-même. Il poussait son audace jusqu'à proférer contre les Dieux eux-mêmes des blasphèmes redoutables, bien tels qu'on pouvait en attendre de lui. Abaris, en réponse, confessait sa reconnaissance à Pythagore ; puis il le questionnait sur cette question de l'origine céleste de l'agencement et du gouvernement de toutes choses, dont, entre autres preuves, témoignerait l'efficacité des choses sacrées. Bien loin de juger un charlatan Pythagore qui exposait cette doctrine, il lui donnait toute son admiration comme à un dieu. Là-dessus Phalaris niait la divination, niait aussi sans détours ce qui se passe dans les cérémonies religieuses. (217) Mais Abaris éloignait la conversation de ces faits vers ceux qui se manifestent clairement aux yeux de tous et, prenant argument des bienfaits qui, dans des circonstances difficiles, guerres lourdes à supporter, maladies incurables, destructions de récoltes, épidémies de fléaux et autres malheurs redoutables auxquels on ne peut remédier, sont distribués par des démons ou des dieux, il cherchait à montrer, lui aussi, qu'il y a une Providence divine qui surpasse toute attente et toute force humaines. Mais Phalaris, en présence de ces paroles, gardait une attitude impudente et ne faisait que se confirmer dans son audace. C'est alors que Pythagore, soupçonnant bien que Phalaris tramait sa mort, mais sachant bien qu'il n'était pas vulnérable aux coups de Phalaris, entreprenait de parler avec la plus grande liberté. (218) Se tournant donc vers Abaris, il lui dit

que du ciel le passage se fait naturellement vers les régions de l'air et la surface de la terre ; il exposa longuement sur la conformité de tout au ciel les choses les plus connues de tous ; il fit une démonstration sans réplique sur la faculté de libre arbitre qui réside dans l'âme et, poursuivant son discours, il traita complètement la question de l'activité parfaite du *logos* et du *nous* ; et ensuite avec franchise, parlant de la tyrannie et tous les avantages illégitimes dus à la chance, de l'injustice et de toute la convoitise humaine, il démontra qu'elles n'ont aucune valeur ; puis il fit une exhortation inspirée sur la vie meilleure et il lui opposa avec vivacité la plus mauvaise ; puis, au sujet de l'âme, de ses puissances, de ses passions, il en dévoila la nature dans la plus grande clarté, et, ce qui fut le plus beau de tout, il montra que les Dieux ne sont pas responsables des maux, et que les maladies et les affections du corps sont le germe des fautes, et, au sujet de ce qu'ils ont dit de mal dans les mythes, il confondit les auteurs de discours et les poètes et, reprenant Phalaris, il le blâmait et il montrait par les faits quelle est exactement et combien grande la puissance du ciel ; au sujet du châtement qui se fait selon la loi, il apportait de nombreux témoignages qu'il se fait justement ; il montrait très clairement la différence de l'homme et des autres animaux ; il parlait avec science du discours intérieur et du discours extérieur ; il fit un exposé complet sur le *nous* et la connaissance qui en découle, ainsi que beaucoup d'autres considérations éthiques qui se rattachaient à celles-là ; il fit un enseignement très utile de ce qui est bon dans la vie, et il y ajouta des exhortations qui étaient en harmonie avec lui, d'autres pour détourner de ce qu'il ne faut pas faire, et, ce qui est le plus important, il fit la distinction de ce qui est selon la destinée et selon la raison, et il dit encore beaucoup d'autres choses pleines de science sur les démons et sur l'immortalité de l'âme. »

Il est clair que Jamblique a oublié tout à fait son dessein, qui était de parler du courage de Pythagore. Il connaît une œuvre où l'attitude de Pythagore à l'égard de Phalaris témoigne de cette vertu. Mais, au lieu de n'en retenir que cette notice historique ou pseudo-historique, il se laisse entraîner à nous en donner un large résumé et ainsi nous passons de l'ordre de la narration à un ordre tout différent. Quel est-il ? Nous avons tout de suite l'impression *que nous sommes devant un dialogue* et bien des indices tendent à le confirmer.

Les critiques qui ont étudié ces pages n'ont peut-être pas assez

considéré quelle en est la structure. Ils auraient vu alors qu'on ne saurait avec Rohde les considérer comme venant d'une biographie de Pythagore due à Apollonius de Tyane.

Et, d'abord, comment se replacent-elles dans la *Vie* de Jamblique? Elles ont pour fin de prouver le courage de Pythagore. L'attitude du philosophe devant Phalaris est, en effet, calme et héroïque. Mais est-ce elle qui est mise au premier plan? Évidemment non. Les gestes, les actions disparaissent derrière un fouillis au premier abord confus de discours d'un caractère dogmatique et qui n'ont rien à faire avec le but que s'est proposé Jamblique. D'où cela vient-il? Sans aucun doute, de ce qu'il adapte fort mal à son dessein présent une œuvre qui n'a rien à voir avec lui, où le courage de Pythagore apparaît sans doute, mais qui n'a nullement un caractère biographique ou, si l'on veut, hagiographique.

Il est à peine besoin, en second lieu, de montrer que Jamblique résume cette œuvre. Nous sommes en présence d'un véritable sommaire qui ne nous donne que les titres de chapitre, et bien des absurdités qu'on lui reproche s'expliquent par là. Nous verrons, au contraire, que la doctrine en est suivie et relativement cohérente. Citons seulement quelques phrases qui prouvent que nous sommes en présence d'un résumé : « Abaris éloignait la conversation de ces faits..., il exposa *longuement* sur la conformité de tout au ciel *les choses les plus connues de tous...*, il traita *complètement* la question de l'activité parfaite du *logos* et du *nous...*, au sujet du châtement qui se fait selon la loi, il apporta de *nombreux* témoignages qu'il se fait justement..., il dit encore *beaucoup de choses* pleines de science sur les démons et l'immortalité de l'âme. »

Mais cette œuvre que Jamblique résume, ne voyons-nous pas ce qu'elle est? *Un dialogue*. Il est curieux qu'on ne l'ait pas remarqué. Pythagore est prisonnier de Phalaris ; dans quelles conditions? On ne nous le dit pas. Si nos pages faisaient partie d'un récit suivi, d'une vie de Pythagore, une telle omission serait surprenante. Elle s'explique aisément si, par un dialogue, nous sommes immédiatement transportés dans une situation donnée. L'entretien commence par des questions posées par Abaris ; Pythagore répond. Là-dessus Phalaris, qui est présent à l'entrevue, s'irrite contre Abaris et contre Pythagore : nous avons donc trois interlocuteurs. Puis, nouvelles questions d'Abaris, qui joue le rôle du disciple ; nouvelles réponses de Pythagore, qui joue celui du maître. Nouvelle intervention de Phalaris, qui joue celui du contradicteur. Cette fois il parle,

semble-t-il, sur un autre ton ; il recourt, non plus à de simples blasphèmes, mais à une polémique en règle contre la divination et les cérémonies religieuses. Suit alors un long discours d'Abaris, auquel succèdent des paroles de Phalaris, qui n'est nullement touché par ce qu'il vient d'entendre. C'est enfin, prononcé par le maître, un très long discours, véritable exposé d'un système dont le caractère philosophique et dogmatique est évident.

La manière dont ce résumé finit n'est pas moins curieuse et pas moins significative que celle dont il a commencé. Jamblique a si bien conscience qu'il s'est écarté de son but, qu'il fait suivre le discours de Pythagore d'un paragraphe maladroit, où il rattache tant bien que mal ce qui précède à la question du courage de Pythagore¹. Puis il déclare que la meilleure preuve que celui-ci a donnée de cette vertu, c'est que c'est lui qui a débarrassé la Sicile de la tyrannie de Phalaris². On pourrait penser que nous avons là la suite d'un récit des rapports entre Pythagore et Phalaris. Mais on voit, par ce qui suit immédiatement³, que cet exploit prétendu du Sage est non pas *connu* de Jamblique par sa source, mais *conclu* par lui d'un certain nombre d'indices : oracles d'Apollon, concordance chronologique entre la rencontre de Pythagore, d'Abaris et de Phalaris et le meurtre de ce dernier. Mais c'est là quelque chose de bien surprenant. Nous avons le droit de penser que la source de Jamblique pour le long entretien qui précède ne disait rien des événements postérieurs, puisqu'il est obligé de les imaginer à l'aide de conjectures. Mais ce silence est lui-même bien singulier. Ou plutôt il l'est si nous supposons que dans ce qui précède il résume un récit. Il ne l'est aucunement au contraire, et s'explique le mieux du

1. Ταῦτα μὲν οὖν ἄλλος ἂν εἴη τρόπος λόγων, ἐκεῖνα δὲ καὶ μᾶλλον τοῖς περὶ ἀνδρείας ἐπιτηδεύμασι προσήκει. Εἰ γὰρ ἐν αὐτοῖς μέσοις ἐμβεβηκώς τοῖς δεινοῖς σταθερᾷ τῇ γνώμῃ φιλοσοφῶν ἐφαίνετο καὶ παντάπασι παρατεταγμένως καὶ καρτερούντως ἡμύνετο τὴν τύχην καὶ εἰ πρὸς αὐτὸν τὸν ἐπάγοντα τοὺς κινδύνους ἐξουσίᾳ καὶ παρρησίᾳ χρώμενος ἔνδηλος ᾗν, πάντως πῶς καταφρονητικῶς εἶχε τῶν νομιζομένων εἶναι δεινῶν ὡς οὐδενὸς ἀξίων ὄντων. Καὶ εἰ τοῦ θανάτου προσδοκώμενου, ὅσα γε δὴ τὰ ἀνθρώπινα, ὠλιγώρει τούτου παντάπασι καὶ οὐκ ᾗν πρὸς τῇ παρούσῃ τότε προσδοκίᾳ, δῆλον δῆπουθεν ὡς εἰλικρινῶς ἀδεῆς ᾗν πρὸς θάνατον. (Vita P. 219-220.)

2. Καὶ τούτων δὲ ἔτι γενναιότερον διεπράξατο τὴν κατάλυσιν τῆς τυραννίδος ἀπεργασάμενος καὶ κατσχὼν μὲν τὸν τύραννον μέλλοντα ἀνηκέστους συμφορὰς ἐπάγειν τοῖς ἀνθρώποις, ἐλευθερώσας δὲ τῆς ὁμοιότητος τυραννίδος Σικελίαν. (Vita P. 220.)

3. Ὅτι δὲ αὐτὸς ᾗν ὁ ταῦτα κατορθώσας, τεκμήριον μὲν καὶ ἀπὸ τῶν χρησμῶν τοῦ Ἀπίλλωνος, τότε τὴν κατάλυσιν διασημαινόντων τῷ Φαλάριδι γενήσεσθαι τῆς ἀρχῆς, ὅτε κρείττονες καὶ ὁμονοητικώτεροι γένοιτο καὶ συνιστάμενοι μετ' ἀλλήλων οἱ ἀρχόμενοι, οἵσι καὶ τότε ἐγένοντο Πυθαγόρου παρόντος διὰ τὰς ὑφηγήσεις καὶ παιδεύσεις αὐτοῦ. Τούτου δ' ἔτι μείζον τεκμήριον ᾗν ἀπὸ τοῦ χρόνου· ἐπὶ γὰρ τῆς αὐτῆς ἡμέρας Πυθαγόρᾳ τε καὶ Ἀθάριδι Φάλαρις ἐπῆγε κίνδυνον θανάτου καὶ αὐτὸς ὑπὸ τῶν ἐπιβουλευόντων ἀπεσφάγη.

monde, s'il résumait un dialogue. Ce dernier nous place à un moment donné des rapports de Phalaris et de Pythagore : il est naturel qu'il ne nous dise rien de leur dénouement, ou que celui-ci ne soit évoqué que par des allusions (oracles d'Apollon, concordance chronologique) dont la sourde menace convient admirablement à l'atmosphère particulière, à l'*éthos* d'un drame.

Ainsi, la structure de notre extrait, la manière dont il se raccorde à l'ensemble, dont il évoque les gestes et les attitudes de détail et dont il laisse dans l'ombre des faits essentiels, tout cela montre que Jamblique résume ici un dialogue. Il est bien peu vraisemblable que ce dialogue où Abaris est un des principaux interlocuteurs soit un autre que le dialogue d'Héraclide le Pontique, qui avait joui d'une grande célébrité, comme on le voit par Plutarque, et qui avait dû être pieusement recueilli et utilisé par ceux qui s'intéressaient au pythagorisme¹. Et peut-être trouverons-nous en examinant de plus près le contenu des pages de Jamblique des raisons nouvelles pour nous fortifier dans notre conviction.

Les dialogues philosophiques d'Héraclide le Pontique mettaient volontiers en scène des personnages historiques². Cicéron considère même comme caractéristique de cet auteur cette formule nouvelle du dialogue et il distingue, à côté du genre platonicien et du genre aristotélicien, un genre héraclidien³. On voyait dans les œuvres du Pontique, nous dit Diogène Laërce, des philosophes, des hommes politiques, des stratèges⁴. Dans le *Περὶ τῆς ἄπνου*, c'était Empédocle⁵. Ailleurs, dans le *Protagoras* et le *Critias*, c'était probablement le cercle socratique⁶. Il y en a d'autres dont l'action même se rapproche de l'*Abaris* tel que nous le supposons. On voyait dans l'un d'eux un mage venir à la cour de Gélon et raconter un voyage autour de la Libye⁷, dans un autre Pythagore lui-même venir à la cour d'un autre tyran, Léon de Phlionte⁸. On remarquera l'intérêt tout particulier qu'Héraclide semble avoir montré pour la Sicile et pour lequel⁹ Timée le critiquait âprement, lui reprochant des

1. Plutarque, *De audientis poetis*, I.

2. Hirzel, *Der Dialog*, I, p. 321.

3. Cicéron, *Epist. ad Att.*, XV, iv, 3 ; XV, xiii, 1, etc. (« Ἡρακλείδειον » employé comme un nom commun).

4. V, 89 : ἔστι δ' αὐτῶ καὶ μεσότης τις ὁμιλητικῇ φιλοσόφων καὶ στρατηγικῶν καὶ πολιτικῶν ἀνδρῶν πρὸς ἀλλήλους διαλεγομένων.

5. Diog. L., VIII, 67 et suiv. ; cf. Hirzel, I, p. 323.

6. Diog. L., V, 88 ; V, 87 ; cf. Hirzel, I, p. 322.

7. Strabon, II, p. 98 ; cf. Hirzel, I, p. 321.

8. Cicéron, *Tusculanes*, V, 3, 8 (= Voss, frgt 78 B).

9. Voir sa critique du *Περὶ τῆς ἄπνου*, Diog. L., VIII, 7 (Hirzel, I, p. 324). Cf. également Antig., *Hist. Mirab. C. L.*, II, p. 97 West.

invraisemblances grossières. Nous avons le droit de dire que l'idée de mettre en présence Abaris, Pythagore et Phalaris est conforme à tout ce que nous pouvons savoir de l'imagination dramatique d'Héraclide.

Quant au fond du dialogue, une chose est claire à première vue, c'est qu'il oppose au Sage le Tyran. Il s'agit de prouver que des deux c'est le Sage qui est le plus heureux. Sans doute, les malheurs du premier, l'insolente prospérité du second en font douter. Sans doute, on peut se demander si la Providence divine est bien visible dans un monde où de tels contrastes sont possibles. C'est dans cette situation que commence le dialogue. Abaris arrive ; il est tout surpris de trouver le Sage dans les fers. Aussi l'interroge-t-il sur la Providence. Phalaris blasphème, nie l'intervention des Dieux dans le monde. On peut dire que le thème de la Providence, prouvée d'une manière que nous aurons à étudier, remplit toute la première partie du dialogue, jusqu'au grand discours de Pythagore. Mais il est évident aussi que ce thème a un lien avec la situation du Sage, et c'est l'idée que, puisqu'il y a une Providence, l'injustice ne saurait longtemps triompher.

Le discours de Pythagore commence par l'affirmation de la solidarité et de la sympathie de toutes choses dans l'univers : c'est qu'il s'agit de montrer par des considérations cosmologiques comment est possible l'action divine dans le monde. De là, nous passons à des questions sans lien apparent dans le résumé de Jamblique avec ce qui précède : considérations sur la liberté humaine, sur l'âme ; mais la suite nous montre pourquoi elles sont introduites. Citons à nouveau la phrase qui raccorde ces deux parties du discours de Pythagore : « Il démontra que les Dieux ne sont pas responsables des maux, et que les maladies et les affections du corps sont le germe des fautes. » Dans ces considérations sur l'âme destinées à expliquer l'origine du mal, dont l'existence ne doit pas faire révoquer en doute la Providence des Dieux, figurent des vues très importantes sur la morale : parlant de la tyrannie et de tous les avantages illégitimes dus à la fortune, de l'*injustice* et de toute la convoitise humaine, il démontra qu'elles n'ont aucune valeur. Ceci a un rapport évident avec la situation de Pythagore et de Phalaris et montre que l'auteur ne perd pas de vue son dessein : tous les avantages apparents des méchants n'en sont pas, si l'on a égard à ce qu'ils sont dus à la fortune et sans rapport avec la faculté de libre arbitre qui réside dans l'âme.

Pythagore critique ensuite l'idée que les poètes nous ont donnée

des Dieux, et qui consiste évidemment en ceci qu'ils nous montrent les Dieux responsables des malheurs des hommes. En réponse à Phalaris, qui avait exposé un athéisme, niant sans détours la divination et l'efficacité des cérémonies sacrées, il établit la puissance du ciel. Ici, une phrase obscure, mais qui s'éclairera tout à l'heure : « Au sujet du châtement qui se fait selon la loi, il apportait de nombreuses preuves qu'il se fait justement. » Le discours revient ensuite sur la morale. L'homme n'est pas un animal comme les autres : il n'a pas seulement le discours extérieur, mais aussi le discours intérieur, qui vient de la présence en lui du *nous*. Il en résulte des conséquences pratiques dans cette vie et dans l'autre, et c'est pourquoi le discours finit par des considérations sur les démons et l'immortalité de l'âme. En quoi ces nouveaux développements psychologiques et moraux se rattachent-ils à ce qui précède? A vrai dire, cela n'est pas parfaitement clair. Ils visent, semble-t-il, à réfuter une conception qui rapproche l'homme de l'animal et qui serait impliquée dans l'athéisme de Phalaris.

Dans son ensemble, à négliger les détails, l'idée qui domine le discours de Pythagore est toujours celle de la Providence divine, mais cette fois envisagée d'une manière plus philosophique : dans ses rapports avec le gouvernement de l'univers d'une part, avec le problème du mal de l'autre.

Le titre *Sur la justice* ne convient-il pas à l'ensemble que nous venons d'analyser? Le dialogue résumé par Jamblique vise à établir que le triomphe des méchants ne saurait être que momentané, parce qu'il y a des Dieux qui interviennent dans le monde et qui se chargent de punir les méchants. Si c'était bien là l'œuvre d'Héraclide, nous comprendrions très bien pourquoi elle avait le don plus qu'une autre d'irriter les Épicuriens¹. Elle liait étroitement les questions qu'ils s'ingéniaient à dissocier de la justice et de la Providence divine ; elle les liait d'une manière bien propre à leur déplaire, en insistant sur l'intervention miraculeuse des Dieux par la voie de la religion. Cette hostilité des Épicuriens va peut-être nous permettre de comprendre la phrase : « Au sujet du châtement qui se fait selon la loi, il apportait de nombreuses preuves qu'il se fait justement. » Phalaris avait soutenu sans doute que la justice humaine est purement conventionnelle. Héraclide soutient contre lui l'idée que la loi se fonde sur la justice, à savoir sur une justice

1. Diogène Laërce, V, 92, ἀλλὰ καὶ Αὐτόδωρος (Αὐτόδωρος B. P.) ὁ Ἐπικούρειος ἐπιτιμᾷ αὐτῷ, τοῖς περὶ δικαιοσύνης ἀντιλέγων.

naturelle. Cette thèse, inspirée du *Gorgias*, heurtait de front les Épicuriens.

Pouvons-nous sans invraisemblance attribuer à Héraclide l'idée générale de ces pages? Les emprunts multiples faits par Jamblique au vocabulaire stoïcien et néo-platonicien doivent-ils nous en empêcher? Héraclide est un disciple de Platon, et par certains côtés l'œuvre que nous analysons est vraiment platonicienne d'esprit. L'opposition de Pythagore et de Phalaris fait songer à une autre opposition aussi célèbre que celle de Domitien et d'Apollonius de Tyane : celle d'Archélaüs de Macédoine et de Socrate dans le *Gorgias*. Le tyran dont le triomphe n'est qu'apparent, qui s'obstine en vain à se croire heureux, c'est lui que nous retrouvons ici et là. La *République* revient aussi sur cette opposition du philosophe et du tyran¹ et, elle aussi, elle pourrait, on le sait, mériter le titre de *Sur la justice*.

Platonicienne n'est-elle pas aussi la manière dont est traité le problème du mal? La condamnation des poètes est très évidemment inspirée, elle aussi, de la *République*. Ici et là, on les accuse de nous présenter une idée fausse et offensante de l'action divine. Les Dieux sont innocents du mal. D'où vient le mal? Non pas même de l'homme dans ce qu'il a de raisonnable ; mais, si nous avons bien interprété la manière dont les vues sur l'âme se mêlent inextricablement dans notre résumé aux vues sur la justice et sur la Providence, de l'homme en tant qu'il est composé d'une âme et d'un corps. « Les maladies et toutes les affections du corps sont le germe des fautes », nous dit le Pseudo-Pythagore. N'est-ce point ce que disait Platon dans le *Timée* : « Nul n'est méchant volontairement ; mais c'est une mauvaise manière d'être du corps et une croissance sans éducation qui rendent le méchant, méchant²? »

Mais un Platonicien peut-il avoir prouvé la justice divine et la Providence par des faits miraculeux et par la religion établie? N'y a-t-il pas dans les pages que nous étudions une sorte d'atmosphère dévote et même superstitieuse qui ferait songer aux Néo-Platoniciens et même aux plus crédules d'entre eux? Il est, croyons-nous, très important et pour l'histoire religieuse et pour celle de la philosophie de constater qu'Héraclide a adopté en la matière une attitude aussi affirmative que pourra l'être celle du Néo-Platonicien le plus fervent. Ce n'est point pour surprendre de la part d'un per-

1. *République*, p. 576 b-588 a.

2. *Timée*, 86 E.

sonnage qu'une anecdote significative, même si elle est fausse, montre cherchant à faire croire à sa propre divinité¹. Nous voyons, dans les pages qui nous occupent, Phalaris combattre la croyance à la divination. Nous en pouvons conclure qu'elle est défendue contre lui par Abaris et par Pythagore. Or, nous savons quel grand intérêt Héraclide a porté à la divination². Il avait composé un traité sur les oracles. Cicéron, Plutarque³ citent, d'après lui, des exemples de songes prophétiques. On sait aussi qu'il s'est occupé des Sibylles⁴. Retenons de ces indications non seulement l'idée, mais la méthode, le goût pour une pseudo-documentation historique, pour les collections de faits miraculeux. Un fragment que Voss rattache au *Περὶ εὐσεβείας* est à cet égard particulièrement significatif⁵. Il concerne une catastrophe qui avait vivement frappé les Grecs : une sorte de raz de marée qui avait anéanti la ville d'Hélikè. Alors que les « Physiciens », comme le dit Diodore, ici en l'espèce Aristote, cherchaient à expliquer le cataclysme par des causes naturelles⁶, Héraclide, lui, n'hésitait pas à l'attribuer à la colère de Poseidon, qu'avait irrité l'attitude des habitants et des Achéens. Or, ici, notre sommaire laisse voir à plusieurs reprises que l'œuvre résumée par Jamblique devait contenir des énumérations de faits de ce genre. Abaris cite « les bienfaits qui, dans des circonstances difficiles à supporter, maladies incurables, guerres lourdes à supporter, destructions de récoltes, épidémies... sont distribués par les démons et les dieux. Pythagore montre *par les faits* quelle est exactement et combien grande la puissance du ciel ». On n'a qu'à songer aux dialogues de Platon, où ne se trouve pas une documentation pseudo-historique de ce genre, pour voir qu'il y a là un élément très caractéristique des méthodes d'Héraclide.

Ces raisons d'ordre général, tirées de la forme et du fond des pages de Jamblique, rendent vraisemblable, à notre sentiment, qu'il y faut voir une sorte de résumé, assez libre, du *Περὶ δικαιοσύνης*, lui-même identique à l'*Abaris*. La vraisemblance s'accroîtrait encore et serait tout près de devenir une certitude, si nous pouvions

1. Diogène Laërce, V, 6 (d'après Démétrios le Magnète, dans ses *Homonyma*).

2. Cicéron, *De divinatione*, I, 23, 46 ; Tertullien, *De anima*, chap. XLVI.

3. Plutarque, *Alex.*, 26. Sur le *Περὶ χρηστηρίων*, voir Müller, *Fragm. hist. graec.*, II, p. 197.

4. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 323 C-D ; Lactance, I, 6, 12.

5. Strabon, VIII, 7, p. 384 (= Voss, frgt 12). La catastrophe est mentionnée par Aristote (*Météorol.*, II, 8, p. 366) ; Éphore (Sénèque, *Quaest. Nat.*, VII, 16), Callisthènes (*Ibid.*, VI, 23) ; Pseudo-Arist., *De mundo*, p. 396 a, 21).

6. Diodore, XV, 48. Héraclide est évidemment parmi les οἱ ... εὐσεβῶς διαχείμενοι πρὸς τὸ θεῖον.

montrer que, dans le cadre ainsi dessiné, les fragments qui nous sont transmis soit sous le titre du Περὶ δικαιοσύνης, soit sous celui de l'*Abaris*, viennent prendre comme d'eux-mêmes la place qui leur convient.

II

Des fragments de l'*Abaris*, le premier, comme l'a montré M. I. Lévy, se rapporte à un épisode d'une descente de Pythagore aux Enfers, épisode qui est mieux connu par un extrait d'Hiéronymos de Rhodes¹. C'est celui du châtimement d'Homère et d'Hésiode, punis, nous dit Hiéronymos, pour ce qu'ils ont dit sur les Dieux. Hiéronymos cite, en outre, comme se rattachant à cette Catabase le châtimement des époux adultères. M. I. Lévy estime que Hiéronymos a l'*Abaris* comme source, que par conséquent celui-ci mentionnait aussi le supplice des adultères et même contenait tout au long le récit de la Descente aux Enfers. Ceci n'est nullement démontré, quoi qu'il en ait pensé après Corssen². Rien ne prouve de manière décisive qu'il n'ait pas existé, comme le croyait Rohde, une Catabase pythagoricienne à laquelle Héraclide et Hiéronymos auraient puisé, chacun de leur côté³. Sophocle paraît déjà connaître une Descente de Pythagore aux Enfers⁴.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce qui semble appartenir à l'*Abaris*, un rappel de l'épisode relatif au châtimement des poètes, peut être situé avec précision dans l'œuvre résumée par Jamblique. M. I. Lévy a fait lui-même le rapprochement : « Pythagore, au sujet de ce qu'ils ont dit de mal dans le mythe, confondit les auteurs de dis-

1. Bekker, *Anecd.*, p. 178 = Voss, frgt. 39 : 'Ηρακλείδου Ποντικοῦ ἐκ τοῦ δευτέρου λόγου τῶν εἰς "Αθαρὶν ἀναφερομένων· ἐκ δὲ τῶν ἐγγύς φωλεῶν ἐξείρπυσαν ὅφεις ἐπὶ τὸ σῶμα σφοδρῶς ὀρούοντες, ἐκωλύοντο μέντοι ὑπὸ τῶν κυνῶν ὑλακτούντων αὐτούς. Cf. Hieronymos, ap. Diog. L., VIII, 21 : φησὶ δ' Ἱερώνυμος κατελθόντα αὐτὸν (scil. Πυθαγόραν) εἰς ἄδου τὴν μὲν Ἡσιόδου ψυχὴν ἰδεῖν πρὸς κίονι χαλκῷ δεδεμένην καὶ τρίβουσιν, τὴν δὲ Ὀμήρου κρεμαμένην ἀπὸ δένδρου καὶ ὅφεις περὶ αὐτὴν ἀνθ' ὧν εἶπον περὶ θεῶν, κολαζομένους δὲ καὶ τοὺς μὴ θέλοντας συνεῖναι ταῖς αὐτῶν γυναῖξιν.

A vrai dire, cependant, il faut confesser que le rapprochement établi entre ces deux passages repose tout entier sur le détail des serpents (et aussi sur l'identification de l'*Abaris* au Περὶ τῶν ἐν ἄδου). Celle-ci, nous l'avons montré plus haut, doit être formellement rejetée. Il ne reste donc que le détail des serpents : a-t-il une valeur bien décisive? Le mot de σῶμα dans le fragment d'Héraclide est assez singulier, s'il s'applique à l'âme!

2. Corssen, *op. laud.*, p. 22 ; I. Lévy, *Les sources...*, p. 25.

3. *Psyché*, trad. Raymond, Paris, 1928, p. 619.

4. Sophocle, *Électre*, vers 62-64 : ἤδη γὰρ εἶδον πολλάκις καὶ τοὺς σοφούς
λόγῳ μάτην θνήσκοντας εἶθ' ὅταν δόμους
ἐλθῶσιν αὖθις, ἐκτετίμηνται πλέον.

Les scolastes y voient une allusion à Pythagore. Cf. Diog. L., VIII, 21 : καὶ δὲ καὶ διὰ τοῦτο τιμηθῆναι ὑπὸ τῶν ἐν Κρότωνι (cf. Dieterich, *Nekyia*, p. 133).

cours et les poètes. » Ce qu'ils ont dit de mal, c'est, comme le montre le contexte, au sujet de l'action de Dieu dans le monde. On reconnaît là le reproche d'un Platonicien. Le fragment de l'*Abaris* ajoute seulement — comme il convient à un fragment — le détail concret sur la manière dont Pythagore s'y prit ; il raconta à Phalaris pour l'effrayer un épisode de sa Descente aux Enfers.

Cet épisode serait ainsi probablement le seul qui ait trouvé place dans l'*Abaris*¹. Remarquons toutefois qu'un récit plus étendu de la Catabase a pu figurer, par exemple, parmi « les choses pleines de science sur les démons et l'immortalité de l'âme ». Rien ne nous empêche de le croire. Rien ne nous y autorise non plus. L'hypothèse que l'*Abaris* a contenu tout un récit de la Descente de Pythagore aux Enfers n'est pas à proprement parler exclue si l'on admet nos démonstrations, mais elle demeure invérifiable.

Le second des fragments de l'*Abaris* est encore plus obscur, s'il est possible². Si l'on adopte les corrections retenues ou proposées par M. I. Lévy, on y voit quelqu'un déclarer qu'un démon, devenu jeune homme, montra à un troisième personnage un arbre, et qu'il accompagna ce geste d'une invitation à croire à l'existence et à la Providence des Dieux. Cela se rattacherait pour M. Lévy à l'épisode du supplice des poètes³. L'arbre serait celui auquel, selon Hiéronymos, est suspendue l'âme d'Homère. Le narrateur serait *Abaris*. Le démon devenu jeune homme serait Pythagore, qui manifesterait par là sa nature apollinienne⁴. Quant au « visiteur » auquel il s'adresse, il reste pour nous un « anonyme ». M. Puech a fait à cette interprétation une objection qui nous semble décisive⁵. Notre fragment invite à conclure qu'il y a des Dieux et qu'ils s'occupent des affaires humaines. Mais Homère et Hésiode ne sont nullement punis pour l'avoir nié. Ils ne sont ni l'un ni l'autre des athées. Leur faute à l'égard des Dieux n'est pas de nier ni leur existence, ni même leur providence, mais de les compromettre dans des récits où on les voit faire le mal. Notre fragment ne se rapporte donc pas à leur supplice. Remarquons pour notre compte

1. Voir les réserves faites dans la note 1 de la page précédente.

2. Texte donné par Bekker (p. 145) : 'Ηρακλείδου Ποντικοῦ τῶν εἰς "Αβάριν ἀναφερομένων· ἔφη δὲ τὸ δένδρον αὐτῷ τὸν δαίμονα, νεανίαν γενόμενον, ἐπιθεῖναι, προστάξαι δὲ πιστεύειν περὶ θεῶν ὅτι ὡς οἶον τε καὶ τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιστρέφονται πραγμάτων. M. I. Lévy corrige, avec Corssen (*Rh. Mus.*, 1912, p. 28), ἐπιθεῖναι en ἐπιδείξει, et, de plus, lit ὡς εἰσὶν au lieu de ὡς οἶον τε.

3. Voir surtout *La légende...*, p. 80.

4. *La légende...*, p. 84.

5. *Journal des Savants*, 1928, p. 9-10.

ce qu'a de bizarre l'expression de démon devenu jeune homme dans l'hypothèse de M. Lévy. Il n'est guère vraisemblable que Pythagore ait choisi pour son épiphanie divine ce moment où il est aux Enfers dans le lieu des supplices. Songeons que Virgile refuse même de laisser pénétrer Énée dans le Tartare parce qu'il est « pur »¹. Que si l'expression se rapporte à un moment antérieur à l'épisode du supplice des poètes, elle n'est guère moins étrange ; car pourquoi rappeler sans raison un trait qui n'a rien à voir avec la situation présente ?

Pour ce fragment, M. I. Lévy nous a mis lui-même sur la voie d'une solution que nous ne présenterons du reste que comme une hypothèse très fragile. Il a remarqué que la phrase « qu'il y a des Dieux et qu'ils s'occupent des affaires humaines » se retrouvait dans notre page de Jamblique. Et il ajoute ceci qui pour nous revêt un prix singulier² : « La concordance verbale ἐπιστρεφομένων-ἐπιστρέφονται est d'autant plus frappante qu'elle est isolée et que les autres imitations du célèbre passage paraphrasent ἐπιστρέφονται. » Or, dans Jamblique, cette phrase se place tout à fait au début, au moment de la rencontre de Pythagore et d'Abaris. Or, à ce moment, se place une histoire célèbre que notre résumé ne reprend pas ici, parce que Jamblique en a déjà parlé plus haut, mais dont on croit savoir qu'Héraclide l'a contée : le miracle de la cuisse d'or³. Pythagore, pour démontrer à Abaris sa nature apollinienne, lui fait voir sa cuisse, qui est d'or. N'est-ce point de cela qu'il serait question dans le fragment de l'*Abaris* ? N'y aurait-il pas lieu d'y introduire une dernière correction, pour le rendre tout à fait intelligible, et d'y lire ΤΟΝ ΜΗΡΟΝ au lieu de ΤΟ ΔΕΝΔΡΟΝ, ce qui paléographiquement ne paraît pas présenter de grandes difficultés ? On comprendrait fort bien alors l'expression de « démon devenu jeune homme », qui serait, comme le suppose M. Lévy, un rappel, cette fois fort opportun, de l'incarnation de Pythagore ; on comprendrait aussi que ce miracle, démentant les apparences fâcheuses qui résultent des malheurs et de la captivité de Pythagore, servît à rassurer Abaris sur l'existence et la providence des Dieux. Quoi qu'il en soit — et nous nous en voudrions de présenter là autre chose qu'une hypothèse très incertaine — le fait le mieux établi et le plus utile à notre démonstration

1. *Énéide*, chant VI, vers 563 : *Nulli fas casto sceleratum insistere limen.*

2. *La légende...*, p. 60, n. 1.

3. § 140. Cf. Porphyre, *Vit. Pythag.*, c. 28. L'attribution à Héraclide est rendue très vraisemblable par les arguments de Corssen, *op. laud.*, p. 38-39.

subsiste : il y a un accord significatif entre une phrase du résumé et la seule phrase claire du fragment : celle qui vise l'existence et la providence des Dieux.

Un troisième fragment, beaucoup plus explicite et plus intéressant, du point de vue philosophique, a été parfois rattaché à l'*Abaris*. Il nous est conservé par Proclus, qui l'attribue au « discours de Pythagore à Abaris¹ ». On a hésité à rattacher ce texte à l'œuvre d'Héraclide, parce qu'on croyait pouvoir déduire de la formule qui introduit les fragments précédents que dans ce livre Abaris — et non Pythagore — était l'orateur. Si nous nous reportons au résumé de Jamblique, nous voyons qu'il nous permet de lever cette difficulté. On y trouve aussi bien des discours d'Abaris que des discours de Pythagore — et même un discours qui peut être dit tel par excellence : le grand exposé dogmatique de la seconde partie. Or, ce discours est précédé de la formule : *Se tournant donc vers Abaris...* Il est donc spécialement adressé à ce personnage ; il mérite de tous points l'appellation que lui donne Proclus.

Il se peut qu'il faille déduire de la formule qui introduit les deux premiers fragments qu'Abaris est celui qui, d'un bout à l'autre, est le narrateur : mais il ne fait alors que rapporter un dialogue qui a eu lieu entre Pythagore, Phalaris et lui-même. Il y a là un procédé bien connu par les œuvres de Platon. Un dialogue est encadré dans un récit, ou même dans un autre dialogue, comme dans le *Phédon*, où le personnage de ce nom raconte à Échécrate le dialogue dont il a été le témoin entre Socrate, qui allait mourir, et ses disciples, dont lui-même était. Notons en passant qu'il y a une analogie de donnée dramatique entre le *Phédon* et notre *Abaris* : ici et là, un Sage est en prison. On pourrait aussi pour cette technique particulière songer à la *République*, dont nous avons déjà eu occasion de signaler l'influence possible ; Socrate y raconte, on le sait, un dialogue qui s'est déroulé au Pirée à l'occasion des Bendidies. Les dimensions considérables de l'ouvrage n'ont pas plus empêché Platon de recourir à cette fiction que les trois livres de l'*Abaris* n'ont gêné Héraclide.

Mais, par sa doctrine, ce troisième fragment peut-il être rapporté à Héraclide d'une part, et à notre résumé de l'autre ? Il établit des analogies entre l'œil et le feu. L'un est le plus haut placé des or-

1. In Plat. Tim., 141 D : ὅτι τὸν ὀφθαλμὸν ἀνάλογον εἶναι τῷ πυρὶ δείκνυσιν ὁ Πυθαγόρας ἐν τῷ πρὸς "Αβάρην λόγῳ· καὶ γὰρ ἀνωτάτω τῶν αἰσθητηρίων ἐστὶν, ὡς τὸ πῦρ τῶν στοιχείων, καὶ ὁξείαις ἐνεργείαις χρῆται ὡς ἐκεῖνο, τό τε κωνοειδὲς ὁμοιότητα ἔχει πρὸς τὸ πυραμοειδὲς οὐκ ὀλίγην.

ganes de la sensation, de même que le feu est, des éléments, celui qui est le plus élevé dans l'univers. L'un et l'autre ont des *ὀξείαι ἐνεργείαι*. Enfin — et ceci est à la fois le plus obscur au premier abord et le plus intéressant — « le conique a une grande analogie avec le pyramidal ». De quoi s'agit-il dans cette dernière phrase? Le rapprochement avec d'autres textes permet d'établir qu'il s'agit des *στοιχεῖα*¹. Ces spéculations sur la forme des *στοιχεῖα* nous sont données par ces autres textes également comme pythagoriciennes. Mais nous savons par ailleurs qu'Héraclide a professé la doctrine qui est à leur base², et c'est pourquoi Diels, bon juge en la matière³, et Voss n'hésitent pas à lui rapporter notre fragment.

Il repose, on peut le voir, sur l'analogie entre le microcosme et le macrocosme : le feu est dans l'univers, dans une certaine mesure, ce que l'œil est dans le corps. Comme on a longtemps daté la fortune de cette doctrine du Moyen Portique et en particulier de Posidonius, il ne sera pas inutile d'insister sur son antiquité et de montrer qu'elle a très bien pu être professée par Héraclide⁴. La tradition attribue à Démocrite l'expression de *μικρὸς κόσμος* appliqué à l'homme⁵. Elle l'attribue aussi à Pythagore⁶. Chez l'un et chez l'autre, elle montre dans l'homme un *κόσμος* en réduction. Mais un passage précieux de la *Physique* d'Aristote nous prouve que des philosophes avaient déjà utilisé la comparaison en sens inverse et vu dans le *κόσμος* un *ζῷον*⁷. Ce passage paraît viser d'autres pen-

1. Voss, *op. laud.*, p. 63.

2. Cette espèce d'atomisme rappelle beaucoup celui du pythagoricien Ekphantos, qui ne serait, d'après Voss (p. 64), qui pourrait bien avoir raison, qu'un personnage plus ou moins fictif mis en scène dans un dialogue d'Héraclide.

3. Cf. son ouvrage capital, *Elementum*.

4. Sur les origines orientales, on se reportera surtout à Reitzenstein-Scheder, *Studien zum antiken Synkretismus. Aus Iran und Griechenland*, Leipzig, 1926, I, p. 3. Les auteurs ont suivi depuis l'Inde jusqu'à l'orphisme la représentation du monde comme un homme ou comme un Dieu. Il semble qu'il y ait une tradition continue jusqu'au manichéisme, où elle est étudiée notamment par Cumont, *Recherches sur le manichéisme*, p. 26. Cf. encore Boll-Bezold, *Sternglaube und Sterndeutung*, 4^e édition, revue par Gundel, p. 167, où on trouvera des indications bibliographiques complétant celles de Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 76 et suiv.

5. David, *Prol.*, 38, 14 (Basse) = Démocrite, frgt B, 34, Diels. Galène l'attribue plus vaguement à des *ἄνδρες παλαιοὶ περὶ φύσιν ἱκανοί* (*De usu partium*, III, 10 (III, 241 k ; I, 117, 10 Halm).

6. Photius, bibl. cod. 249 (*Vit. Pyth.*), p. 440 a, 33 Bekker. Ce fragment est rapporté par Zeller et Jaeger, *Nemesios von Emesa*, p. 135, au « plus ancien néo-pythagorisme ».

7. Aristote, *Physique*, p. 252 B, 24 et suiv. ... *Εἰ δ' ἐν ζῳῳ τοῦτο δυνατόν γενεσθαι, τί κωλύει τὸ αὐτὸ συμβῆναι καὶ κατὰ τὸ πᾶν*; *Εἰ γὰρ ἐν μικρῷ κόσμῳ γίνεται, καὶ ἐν μεγάλῳ*; Jaeger remarque lui-même (*op. laud.*, p. 136) qu'Aristote ne paraît pas viser ici Démocrite : « Aristoteles sucht nicht im ζῷον den κόσμος sondern im κόσμος den ζῷον wieder » L'argument est mis par Aristote au compte d'une objection à l'éternité du monde. Cette objection a dû réellement être faite à Aristote : serait-ce par des Platoniciens défendant l'idée de la création du monde?

seurs que Démocrite, à qui on a parfois songé. Dans quelle école faut-il chercher l'origine de cette comparaison? Épiphrane attribue expressément à Pythagore aussi cette forme du rapprochement¹. Chose notable, nous y voyons assimiler aux yeux de l'animal les astres et τὰ κατ' οὐρανὸν στοιχεῖα. Diels inclinerait à attribuer en fait à Héraclide le Pontique cette doctrine mentionnée par Épiphrane : celui-ci donne, en effet, comme son auteur Pythagore et les Péripatéticiens, c'est-à-dire assez vraisemblablement Pythagore chez les Péripatéticiens, ici Héraclide qui passait très généralement pour tel². Par ailleurs, une comparaison célèbre, celle du soleil avec le cœur, a été faite aussi d'après la tradition antique par « certains Pythagoriciens »³. Nous montrerons dans un autre travail que cette tradition est digne de foi et que l'interprétation des modernes qui ont attribué à Posidonius la paternité de l'image est peu fondée⁴. Mais, sur les origines de cette comparaison du microcosme et du macrocosme, le document le plus curieux et le plus digne de foi est assurément le Περὶ ἐβδόμαδων, attribué à Hippocrate⁵. L'influence pythagoricienne est manifeste dans ce traité, où un chapitre développe les analogies entre les plantes et les animaux d'une part, l'univers de l'autre⁶ : les os sont comparés aux rochers, la chair à la terre, les « humeurs » diverses à l'humidité et à la chaleur de la terre, à l'eau des fleuves (marais et mer). La lune est mise en rapport avec le siège de l'intelligence, etc. Il se peut que le « Moyen Portique » ait repris ces comparaisons et soit un intermédiaire dans leur transmission au néo-platonisme, encore que son rôle ne soit ni aussi important, ni aussi clair qu'on le dit généralement. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne fait alors que reprendre les vues de ces Pythagoriciens et particulièrement de ces écoles médicales, dont M. Bréhier, après Wellmann, a montré l'influence sur les origines mêmes du Stoïcisme⁷. Avant eux, les Platoniciens n'étaient pas sans l'avoir ressentie, comme le prouve le *Timée*. Hé-

1. Épiphrane, *Adve haer.*, I, 7 (*Doxog. graec.*, I, 589) σῶμα δὲ λέγει εἶναι τὸν θεὸν τοῦτ' ἐστὶν οὐρανὸν, ὀφθαλμοὺς δὲ αὐτοῦ καὶ τὰ ἄλλα ὥσπερ ἐν ἀνθρώπῳ ἥλιον καὶ σελήνην καὶ τὰ ἄλλα ἄστρα καὶ τὰ κατ' οὐρανὸν στοιχεῖα.

2. Diels, *Doxog. graec.*, *Proleg.*, p. 152.

3. Théon de Smyrne, III, c. 15.

4. L'attribution à Posidonius a été soutenue surtout par Cumont, *La théologie solaire dans le paganisme romain* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XII, 2 (1909), p. 458), et par K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, Munich, 1926, p. 333. Elle a été contestée avec d'excellents arguments par R. M. Jones, *Classical philology*, XXVII (1932), p. 113-135.

5. Cet écrit a fait l'objet de nombreux et importants travaux de Roscher. Cf. aussi Pfeiffer, *Studien zum antiken Sternnglauben*, Leipzig, 1916, p. 36 et suiv.

6. Ch. 7.

7. *Histoire de la philosophie*, t. I, 2, Paris, 1931, p. 294-296.

raclide a donc très bien pu, comme le voulaient Diels et Voss, comparer l'œil au feu et mettre ces considérations dans la bouche de Pythagore.

Ce fragment se replace-t-il aisément dans les pages de Jamblique et plus spécialement dans le discours de Pythagore? S'il n'est pas question directement de la question du macrocosme et du microcosme, nous voyons que cette partie de l'œuvre débutait par des considérations cosmologiques. Il y était question — et longuement — de la « conformité de tout au ciel », de « l'influence qui s'exerce du ciel de la terre ». On y exposait, en somme, une doctrine dont les rapports avec la question du macrocosme et du microcosme sont bien connus, celle de la solidarité et de la sympathie universelles. Or, l'analogie entre l'œil et le feu atteste la liaison entre les choses célestes et les choses célestes ; peut-être faisait-elle partie de « ces choses les plus connues de tous », que Pythagore invoque pour appuyer l'exposé de ces idées.

Les fragments attestés de l'*Abaris* nous semblent pouvoir être ainsi replacés sans trop de difficultés dans les pages de Jamblique. En sera-t-il de même des fragments du *Sur la justice* que nous lui avons identifiés? Ils sont beaucoup plus étendus. Ce sont deux récits édifiants qui nous ont, l'un et l'autre, été conservés par Athénée.

« Les Sybarites, quand ils eurent renversé la tyrannie de Télès, firent disparaître et mirent à mort ceux qui avaient participé aux affaires. Ils se présentèrent aux autels. Alors, à cause de ces meurtres, la statue d'Héra se détourna ; le plafond laissa couler une source de sang, au point qu'ils fermèrent tout le lieu voisin avec des portes d'airain, ayant le désir d'arrêter le jaillissement du sang. C'est pourquoi ils furent ruinés de fond en comble et périrent tous, eux qui avaient aussi voulu supprimer la lutte des célèbres Jeux olympiques. Ayant, en effet, négligé le moment où elle a lieu, ils cherchèrent à attirer chez eux les athlètes par la supériorité des récompenses¹. »

« Héraclide le Pontique, dans le second livre sur la justice, ra-

1. Athénée, XII, p. 521 e : 'Ηρακλείδης δ' ὁ Ποντικός ἐν τῷ περὶ δικαιοσύνης φησί· Συβαρίται τὴν Τήλους τυραννίδα κατὰλύσαντες τοὺς μετασχόντας τῶν πραγμάτων ἀναιροῦντες καὶ φονεύοντες ἐπὶ τῶν βωμῶν ἀπήντησαν. Καὶ ἐπὶ τοῖς φόνοις τούτοις ἀπεστράφη μὲν τὸ τῆς Ἥρας ἄγαλμα, τὸ δ' ἔδαφος ἄνηκε πηγὴν αἵματος ὥστε τὸν σύνεγγυς ἅπαντα τόπον κατεχάλκωσαν θυρίσι, βουλόμενοι στήσαι τὴν τοῦ αἵματος ἀναφορὰν διόπερ ἀνάστατοι ἐγένοντο καὶ διεφθάρησαν ἅπαντες οἱ καὶ τὸν τῶν Ὀλυμπίων τῶν πάντων ἀγῶνα ἀμαυρῶσαι ἐβελήσαντες. Καθ' ὃν γὰρ ἄγεται καίρον ἐπιτηρήσαντες ἄθλων ὑπερβολῇ ὥς αὐτοὺς καλεῖν ἐπεχείρουν τοὺς ἀθλητάς.

conte : la cité des Milésiens tomba dans des malheurs à cause de la mollesse de sa vie et des haines politiques ; sans égard à ce qui est bien, ils détruisirent de fond en comble leurs ennemis. En effet, comme les riches et le populaire (cette classe qu'ils appellent Gergithes) luttèrent les uns contre les autres, d'abord le peuple l'emporta, chassa les riches et réunit les enfants des bannis dans des aires à battre le grain ; on amena des bœufs qui les écrasèrent tous et les firent périr de la mort la plus criminelle. C'est pourquoi, quand, par un retour des choses, les riches eurent pris le pouvoir, ils enduisirent de poix tous ceux dont ils s'emparèrent, ainsi que leurs enfants. Tandis qu'ils brûlaient, entre autres prodiges, on dit qu'un olivier prit feu de lui-même. C'est pourquoi le Dieu les écarta longtemps de son oracle et, comme ils demandaient pour quelle raison ils étaient écartés, leur répondit :

« J'ai à cœur le meurtre des Gergithes pacifiques, l'infortune de ceux qui furent enduits de poix, et l'arbre toujours florissant¹. »

Comment ces deux récits peuvent-ils faire partie d'un traité sur la justice? Évidemment, en ce que dans l'un et l'autre on voit intervenir la justice divine et, par son intervention, des criminels punis. C'est une justice liée à la Providence divine, mais non pas à une providence philosophique et épurée, mais bien à celle qui peut se manifester par les miracles de la religion. Or, est-il nécessaire de le rappeler? Ce sont précisément les raisons qui nous permirent de voir un *Περὶ δικαιοσύνης* dans les pages de Jamblique. Nous retrouvons ici et là une conception fort originale, mêlée de dévotion et de philosophie, celle de l'homme qui, en opposition avec Aristote, expliquait par la colère de Poseidon la catastrophe d'Hélikè. Une telle rencontre, après celle que nous venons de mettre en lumière, n'a-t-elle pas quelque chose de saisissant?

A quel moment du dialogue convient-il de placer nos fragments? Au paragraphe 117, nous voyons Abaris énumérer une série de faits

1. Athénée, XII, p. 523 f. 'Ηρακλείδης δ' ὁ Ποντικὸς ἐν δευτέρῳ περὶ δικαιοσύνης φησιν· ἡ Μιλησίων πόλις περιπέπτωκεν ἀτυχίαις διὰ τρυφὴν βίου καὶ πολιτικὰς ἐχθρας· οἱ τὸ ἐπιεικὲς οὐκ ἀγαπῶντες ἐκ ριζῶν ἀνεΐλον τοὺς ἐχθροὺς. Στασιαζόντων γὰρ τῶν τὰς οὐσίας ἐχόντων καὶ τῶν δημοτῶν, οὓς ἐκεῖνοι γέργιθας ἐκάλουν, πρῶτον μὲν κρατήσας ὁ δῆμος καὶ τοὺς πλουσίους ἐκβάλων καὶ συναγαγὼν τὰ τέκνα τῶν φυγόντων εἰς ἀλωνίας, βοὺς συναγαγόντες συνηλοιήσαν καὶ παρανομιωτάτῳ θανάτῳ διέφθειραν· τοιγάρτοι πάντες οἱ πλούσιοι κρατήσαντες ἅπαντας ὧν κύριοι κατέστησαν μετὰ τῶν τεχνῶν κατεπίττωσαν. Ὡν καιομένων φασὶν ἄλλα τε πολλὰ γενέσθαι τέρατα καὶ ἐλαίαν ἱερὰν αὐτομάτην ἀναφῆναι. Διόπερ ὁ θεὸς ἐπὶ πολὺν χρόνον ἀπήλαυνεν αὐτοὺς τοῦ μαντείου καὶ ἐπερωτῶντων διὰ τίνα αἰτίαν ἀπελάνονται, εἶπε,

Καί μοι γεργίθων τε φόνος μέλει ἀπτολεμίστων
Πισσῆρων τε μόρος, καὶ δένδρεον αἰὲν ἀθαλλές.

miraculeux qui prouvent l'intervention des dieux et des démons. Mais ce sont des bienfaits, et nos fragments nous montrent des châtiments. Peut-être faut-il penser plutôt au passage où Pythagore « *montre par les faits* quelle est exactement et combien grande est la puissance du ciel ». Nous voyons qu'il est question aussitôt après des châtiments humains : il a pu être question des châtiments divins.

Le premier des fragments de l'*Abaris* nous est donné comme provenant du second livre. De même, le second des fragments du *Περὶ δικαιοσύνης* appartient à ce second livre. Le grand discours de Pythagore appartiendrait donc au second livre et sans doute déborderait sur le troisième. Remarquons à la fin du paragraphe 217 un adverbe qui, en lui-même, ne laisse pas d'être obscur : « C'est alors que *de nouveau* Pythagore, soupçonnant bien que Phalaris tramait sa mort, mais sachant qu'il n'était pas vulnérable à ses coups, entreprenait de parler avec la plus grande liberté. » N'aurions-nous pas ici le début du second livre?

III

Nos fragments du *Περὶ δικαιοσύνης* vont nous permettre, en outre, de mieux comprendre certaines expressions bizarres et de répondre à une objection qu'on ne pourrait manquer de faire une fois qu'on les a comprises. Abaris, est-il dit, interroge Pythagore « sur les statues ». Plus loin, il lui demande de parler « de cette question de l'origine céleste de l'agencement du gouvernement de toutes choses, dont, entre preuves, témoignerait l'efficacité des choses sacrées. » Qu'est-ce à dire? Pour le premier point, Abaris posant sa question sur « les statues et le culte le plus conforme à la piété », on pourrait croire qu'il s'agit de ces théories sur la piété intérieure opposée aux cultes religieux, que la tradition attribue parfois à Pythagore, mais qui seront plutôt celles d'un Théophraste dans son *Περὶ εὐσεβείας* ou plus tard des Stoïciens. Mais, si l'on rapproche la première citation de la seconde, tout s'éclaire. « L'efficacité » des choses sacrées est une expression qui s'explique si l'on songe, par exemple, au *Περὶ θεῶν ἐνεργείων* de Claude Élien, où il était question de « statues », miraculeuses. Le mot *ἐνέργεια* désigne cette puissance d'origine divine qui résidait dans certaines statues et leur conférait la faculté d'accomplir des miracles¹.

1. Weinreich, *Antike Heilungswunder. Untersuchungen zum Wunderglauben der Griechen*

Or, un de nos fragments nous met précisément en présence d'un miracle accompli par une statue d'Héra. C'est lui qui manifeste l'intervention divine dans le monde. Nous y voyons liés, d'une manière que le sec exposé de Jamblique ne nous permettait pas de comprendre, ces deux objets sur lesquels Pythagore répond à Abarris : statues et culte conforme à la piété d'une part, providence de l'autre. Les deux problèmes sont liés comme ils pouvaient l'être dans un autre ouvrage, où Claude Élien parlait aussi des statues miraculeuses et qui s'intitulait *De la providence*. Ajoutons que des statues divines figurent dans deux autres histoires édifiantes contées par Héraclide. C'est d'abord dans celle de la catastrophe d'Hélikè. La colère de Poseidon vient de ce que les habitants de cette ville ont répondu négativement à une demande relative à une statue¹. C'est ensuite dans le récit d'un songe de la mère de Phalaris² ; elle voit des statues de dieux, qu'elle-même elle avait consacrées dans sa demeure ; parmi elles, celle de Mercure, qui lui paraît verser du sang d'une patère, qu'il tient dans sa main droite. Le sang ayant touché le sol bouillonne et paraît inonder la maison tout entière. Ce songe est interprété comme ayant annoncé la cruauté monstrueuse de son fils. Ce dernier récit paraît combiner la croyance à l'ἐνέργεια des statues consacrées (ce n'est point sans intention, selon toute vraisemblance, qu'Héraclide rappelle ce dernier caractère) avec la foi dans la divination par les songes ; il se rattache d'une telle manière à la cruauté de Phalaris, qui est mise en lumière dans notre *Abaris*, qu'on peut se demander s'il ne faudrait pas le lui rapporter plutôt qu'au Περὶ χρηστηρίων, auquel a songé Voss. Tous ces récits établissent irréfutablement qu'Héraclide, bien des siècles avant les Néo-Pythagoriciens, a cru à une valeur particulière des statues consacrées. Le terme d'ἐνέργεια, qui figure dans les pages de Jamblique, peut n'être pas de lui ; l'idée lui appartient.

Notre fragment du Περὶ δικαιοσύνης nous permet ainsi de répondre à la grave objection d'ordre chronologique qu'on pourrait tirer de la question des statues. C'est à une époque tardive que nous reportent d'ordinaire les textes où elle est posée. « Jamblique »,

und Römer (*Relig. gesch. Vers. und. Vorarb.*), Giessen, 1909, p. 133. Cf. Ch. Clerc, *Les théories relatives au culte des images*, Paris, 1924, p. 33, 37 et suiv.

1. Héraclide, ap. Strabon, *loc. laud.* : « ... τοὺς γὰρ ἐκ τῆς Ἑλικῆς ἐκπεσόντας Ἴωνας αἰτεῖν πέμψαντας παρὰ τῶν Ἑλικέων μάλιστα μὲν τὸ βρέτας τοῦ Ποσειδῶνος, εἰ δὲ μή, τοῦ γε ἱεροῦ τὴν ἀφίδρυσιν... »

2. Cicéron, *De divinatione*, I, 23, 46.

écrit par exemple M. Clerc¹, « accorde aux statues une origine miraculeuse : les Dieux sont présents en elles ou du moins leur communiquent des vertus surnaturelles ». Julien, Proclus professent des opinions analogues. Dans leur vie même, ces philosophes voient se manifester ces prodiges. Domninos, un ami de Proclus, entend parler la statue d'Asklépios².

Pour donner à l'objection toute sa force, il faut même ajouter qu'on retrouve dans le texte de Jamblique un rapport d'idées qui fait songer à Plotin. Une phrase obscure du texte va, du reste, s'en trouver éclairée. C'est cette idée qu'il y a un passage (διάβασις) du ciel sur la terre. Qu'est-ce que c'est que ce passage? C'est que cette doctrine rend raison par la physique de l'intervention de la puissance divine dans le monde. Or, on peut voir dans Plotin comment une telle doctrine peut servir à expliquer plus particulièrement cette intervention de la puissance divine, en quoi consiste l'action des statues miraculeuses. Pour ce philosophe, les premiers sages qui ont institué les sanctuaires et les statues ont porté les yeux de leur esprit sur la nature du tout et ils ont connu « que la nature de l'âme est facile à conduire partout, mais qu'il serait particulièrement facile de la recueillir si l'on façonnait quelque chose de sympathique (προσπαθές τι) capable d'en recueillir quelque part³ ». On voit ce que signifie cette formule de Jamblique, affirmant qu'il y a un passage du ciel sur la terre. C'est une manière de se représenter presque matériellement la solidarité et la sympathie qui régissent l'univers et de rendre raison par elles de « l'efficacité des choses sacrées ».

Le fragment conservé par Athénée suffit à prouver quelle erreur ce serait, pour une raison chronologique d'apparence considérable, que de refuser à Héraclide la possibilité d'avoir pu professer ces idées. Mais comme leur importance est grande, comme il s'agit d'une question qui intéresse à la fois l'histoire des religions et celle des idées, on nous permettra d'y insister.

Nous voyons par le *De divinatione* que cette idée d'un « passage »

1. *Op. laud.*, p. 252, note 2.

2. Voir aussi Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 240, note 71.

3. Plotin, *Ennéades*, IV, 3 ; II, p. 380 EF : ... ὡς πανταχοῦ μὲν εὐαγωγὸν ψυχῆς φύσις, δέξασθαί γε μὴν ῥᾶστον ἂν εἴη ἀπάντων, εἴ τις προσπαθές τι τεκτῆναιτο ὑποδέξασθαι δυνάμενον μοῖραν τινα αὐτῆς. M. Cumont rattache à la religion égyptienne les idées de Plotin sur les statues divines : *Le culte égyptien et le mysticisme de Plotin* (*Monuments Piot*, XXIV, 1921, p. 79). Nous croyons pour notre part que Plotin s'inspire non de mystères déterminés, mais d'une idée générale du « mystère hellénistique », sorte de κοινή où entrent toutes sortes d'éléments.

a servi à rendre raison de la divination¹. Aussi bien en est-il ainsi dans notre *Abaris*, où la divination figure parmi les choses sacrées, dont on discute la valeur. Jusqu'où peut-on faire remonter l'origine de cette explication par la solidarité universelle? S'il fallait en croire Reinhardt, c'est à Posidonius qu'est due l'explication par la sympathie entre les choses célestes et les choses terrestres². Il n'est pas impossible que Posidonius soit, en effet, le premier à avoir analysé ce concept de « sympathie », à lui avoir donné allure de notion scientifique³. Peu importe pour nous. Car la doctrine qu'on lui attribue montre une élaboration que notre *Abaris* ne connaît pas. La théorie visée par Reinhardt cherche à établir, comme il le souligne lui-même, qu'il peut y avoir sympathie entre le ciel et la terre, *malgré la distance presque infinie qui les sépare*⁴. Notre *Abaris* ne connaît pas cette difficulté et représente un état antérieur du problème. Antérieur à qui? Essentiellement à la critique de Panétius. Selon Reinhardt, c'est pour résoudre les difficultés soulevées par ce philosophe que Posidonius a élaboré sa théorie : et ces difficultés, nous le voyons par le *De divinatione*, venaient justement de l'idée d'une *contagio*.

Quels sont les penseurs visés par Panétius? Il s'agit essentiellement, dans la page controversée, de défenseurs de l'astrologie. Il résulte de cette page que, parmi les Stoïciens, Diogène de Babylone avait *accepté* dans une certaine mesure les doctrines chaldéennes et que Panétius polémique contre lui⁵. Mais rien ne nous autorise à croire que Diogène soit l'auteur de ces doctrines⁶. Pour qui lit sans prévention la page du *De divinatione*, il semble bien que Diogène est donné comme ne retenant qu'une partie de la thèse de ceux qui défendent les Chaldéens, et par ceux-ci il faut évidemment entendre des philosophes⁷. La mention d'Eudoxe qui combat les Chaldéens nous prouve à quelle haute antiquité remontent les

1. Panétius se demande (II, 43, 92) : « Quae potest igitur contagio ex infinito paene intervallo pertinere ad lunam uel potius ad terram? »

2. *Kosmos und Sympathie*, p. 245.

3. Dans son important compte-rendu des *Göttingische gelehrten Anzeige*, Pohlenz, tout en rappelant des textes formels de Chrysippe sur le rôle de la « sympathie », admet pour l'essentiel la thèse de Reinhardt (1926, p. 276-277).

4. *Op. laud.*, p. 52-53.

5. « Quibus etiam Diogenes Stoicus concedit aliquid... negat... » (II, 43, 90).

6. *Quibus* de la note précédente renvoie à « isti, qui haec Chaldaeorum natalicia praedicta defendunt. » Il faut une bonne dose d'arbitraire pour attribuer à Diogène la paternité des idées philosophiques défendues par ces *isti* !

7. Et d'abord l'ensemble des Stoïciens : cf. § 88 : « Panaetius, qui unus e Stoicis astrologorum praedicta reiecit. »

polémiques à leur sujet, et l'on ne voit pas pourquoi il faudrait réduire la valeur de cette indication¹.

En fait, de telles thèses, si on les envisage sous la forme assez imprécise d'une *contagio*, devaient presque fatalement être celles de qui défendait la croyance à l'astrologie. Pour pouvoir les attribuer à Héraclide, comme notre démonstration nous invite à le faire, nous n'avons guère qu'à nous demander si ce philosophe s'est posé des problèmes de ce genre et dans quel esprit il les a résolus. Or, bien des indices tendent à montrer qu'il le faisait dans le sens que nous indiquons.

Nous apprenons par le *De natura deorum* qu'Héraclide divinisait tour à tour le κόσμος (*mundus*); le νοῦς (*mens*), les planètes, la terre et le ciel². Qu'entendait-il par κόσμος? La sphère des fixes? ou l'univers? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en divinisant à la fois les corps célestes et le nous, il se rapproche des Stoïciens. D'autre part, parmi les astres, il choisissait surtout les planètes, et en cela il paraît montrer des tendances astrologiques. Nous savons par ailleurs qu'il a subi, plus qu'aucun autre parmi les Platoniciens (peut-être en raison de ses origines), l'influence de l'Orient. Un de ses traités, probablement celui sur les choses célestes, portait le titre significatif de *Zoroastre*³. On sait aussi qu'il voyait dans l'âme un principe lumineux⁴. Cette thèse est bizarre; mais on se l'explique si elle est d'origine iranienne, comme le veut Reitzenstein⁵. Enfin, on n'ignore pas que c'est lui qui a placé dans la voie lactée l'origine des âmes⁶.

Nous n'avons pas de témoignage direct qu'il ait cru à l'astrologie, mais nous en avons qu'il a cru à ce que Pfeiffer appelle l'astrométéorologie, c'est-à-dire à l'influence des astres sur le temps. C'est ce qu'atteste un passage du *De divinatione*⁷. Mais si nous prenons garde à la manière dont ce texte est utilisé par Cicéron, il nous apprend probablement plus encore. Chez Cicéron, et chez Posidonius

1. *Ibid.*, § 87.

2. Cicéron, *De natura deorum*, I, 13, 34.

3. Hirzel, *Der Dialog*, I, p. 328; cf. aussi l'anecdote du Mage mentionné *supra*, p. 330.

4. Macrobe, *Comment. in Somm. Scip.*, I, 14, 19; Aetius, *Placita*, IV, 3, 5.

5. *Die hellenistische Mysterienreligionen*, 3^e édition, Leipzig, 1927, p. 279-281.

6. Jamblique, ap. Stobée, *Eklog*, I, XLIX, 39.

7. *De divinatione*, I, 57, 130 (= frgt 93 Voss) : « Etenim Ceos accipimus ortum Caniculae diligenter quotannis solere seruare coniecturasque capere, ut scribit Ponticus Heraclides salubrisne an pestilens annus futurus sit. Nam si obscurior (et) quasi caliginosa stella exstiterit, pingue et concretum esse caelum, ut eius adspiratio grauis et pestilens futura sit, sin illustris et perlucida stella apparuerit, significari caelum esse tenue purumque et propterea salubre. »

à qui il l'emprunte, il fait partie d'une discussion sur la divination ; il veut établir que les choses célestes influent sur les choses terrestres et il est, en cela, un argument par analogie en faveur de l'astrologie. Jouait-il un autre rôle chez Héraclide lui-même, chez cet Héraclide que tant d'indices nous montrent comme si préoccupé de la mantique ? Comment croire qu'à l'égard de l'astrologie un esprit aussi porté à la superstition que le sien ait été plus sévère que celui d'un Théophraste ? Celui-ci, dans un texte dont on admet maintenant l'authenticité, n'exprimait-il pas son admiration pour les Chaldéens ¹ ? Et ne faisait-il pas jouer, lui aussi, à l'influence des astres et à la sympathie universelle un grand rôle dans sa météorologie ² ?

On peut donc conclure, semble-t-il, avec quelque sécurité, qu'étant données les admirations orientales d'Héraclide et son inclination reconnue pour la croyance aux faits religieux, s'il s'est posé le problème de la divination astrologique, il l'a résolu dans un sens favorable. Or, il semble par le fragment conservé par le *De divinatione* qu'il l'a fait et qu'il l'a résolu par l'idée, qui se fait jour aussi chez Théophraste, de l'influence générale des choses célestes sur les choses terrestres, influence dont témoigne surtout l'« astro-météorologie ». S'il s'est posé le problème des statues divines, il a dû le résoudre d'une manière analogue. Or, des fragments nous attestent qu'il a cru aux statues divines. Il faut donc bien admettre qu'il a précédé les Néo-Platoniciens dans leur explication ; on peut lui appliquer sans réserves, sinon toujours le vocabulaire du résumé de Jamblique, du moins l'essentiel de ses idées.

Il faut, du reste, se garder d'attacher trop d'importance à ces arguments tirés du vocabulaire, étant donné que nous avons si peu conservé de l'œuvre d'Héraclide. La phrase, par exemple, où il est dit que « Pythagore parlait avec science du discours intérieur et du discours extérieur », peut sembler une allusion manifeste à la doctrine généralement considérée comme stoïcienne du λόγος ἐνδιάθετος et du λόγος προφορικός ³. Cette distinction, qu'on trouve chez Plutarque, chez Sextus Empiricus, chez Héraclite, l'auteur des *Allégories homériques*, n'est-elle point par Porphyre explicitement rapportée aux Stoïciens ⁴ ? Mais Zeller convient lui-même que

1. Proclus, in *Timaeum*, III, 150, 28 D ; cf. Pfeiffer, *op. laud.*, p. 48-50.

2. Pfeiffer, *Ibid.* Aristote lui donnait déjà l'exemple dans une certaine mesure (*Meteorolog.*, I, 2, p. 339 a, 19 et suiv.) ; cf. Pfeiffer, p. 47.

3. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, III, 3^e édition, p. 67.

4. Plutarque, p. 777 ; Héraclite, c. 72, p. 442 ; Scxt. Emp., VIII, 275 ; cf. aussi de nombreux passages de Philon.

l'idée, sinon les termes techniques de προφορικός et ἐνδιάθετος, se trouve déjà chez Platon et chez Aristote¹. Mais il y a mieux : le texte de Théon de Smyrne, cité à tort par Zeller parmi ceux qui attribuent cette doctrine aux Stoïciens. Théon de Smyrne oppose sur cette question les Péripatéticiens aux νεώτεροι. Mais c'est seulement pour le mot προφορικός qu'il attribue à ces derniers. Quant au mot ἐνδιάθετος, il l'attribue formellement aux « Péripatéticiens² ». Or, par une rencontre qui ne peut être due au hasard, puisque à l'époque de Jamblique le terme de προφορικός était d'un usage courant, cependant le mot d'ἐνδιάθετος figure seul dans notre texte, et pour rendre l'idée du discours « extérieur » notre résumé se sert d'une périphrase qui est à peu près celle dont use Aristote dans le texte cité par Zeller. Le vocabulaire, ici, loin de fournir un argument défavorable, pourrait donc être invoqué à l'appui de notre thèse.

Des objections d'un autre ordre pourraient être faites à notre thèse : elles viseraient la chronologie des divers événements qui seraient mis en rapport dans l'*Abaris*. Héraclide a-t-il pu imaginer de faire se rencontrer Pythagore, Abaris et Phalaris à une date qui est fixée par la mort de ce dernier³? Il faut pour cela adopter pour la vie de Pythagore des dates relativement anciennes. Quant à Abaris, la plus grande liberté semble avoir régné pour la date de son existence et ses voyages⁴. Notre réponse nous sera fournie par M. I. Lévy⁵. Héraclide s'est fort intéressé à l'histoire de Sicile. Il a très bien pu avec d'autres mettre Pythagore en rapport avec ce pays. Et M. Lévy a, par ailleurs, montré qu'il faut faire remonter jusqu'à l'époque hellénistique la rencontre, au premier abord un peu surprenante, de Pythagore, Phalaris et Abaris⁶. Ajoutons que

1. Aristote, *Anal. post.*, I, 10, 766-24 : οὐ πρὸς τὸν ἔξω λόγον, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ.

2. C. 18 (p. 72-73 Hiller). Les Péripatéticiens se servent du mot λόγος dans un grand nombre de sens, à la différence des Platoniciens, qui n'en usent que dans quatre acceptions. Et il cite ὁ τε μετὰ φωνῆς προφορικός ὑπὸ τῶν νεωτέρων λεγόμενος καὶ ὁ ἐνδιάθετος καὶ κ. τ. λ. Le terme seul de προφορικός (et non pas même l'idée) est rapporté aux νεώτεροι. Les « Péripatéticiens » en question sont antérieurs aux νεώτεροι, qui ont introduit le mot de προφορικός. Ceci nous oblige à remonter plus haut qu'Héraclite, le premier à l'employer, c'est-à-dire plus haut que le II^e siècle av. J.-C. (et que Philon). Ces Péripatéticiens ne sont donc pas les contemporains de Théon, comme le veut Boll, *Stud. über. Claud. Ptolem.*, p. 85.

3. Vers 554 selon Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 423.

4. D'après Pindare (frgt 270), c'est un contemporain de Crésus. Pour Harpocraton d'Hippostrates, il appartient à la 3^e Olympiade (768) ; pour d'autres à la 28^e (696)... Dans la *Chronol.* d'Eusèbe, il est contemporain de Crésus, Olymp. 53 (568) et Olym. 82 (449). Cf. Bethe, art. *Abaris*, in PW.

5. *Légende...*, p. 59.

6. *Ibid.*, p. 60 : « ... la mention d'Abaris par Hippostratos, historien de la Sicile, qui fixe la date de l'Hyperboréen à la 53^e Olympiade, époque de l'avènement de Phalaris, paraît

tout ce que nous savons d'Héraclide ne montre pas en lui un homme que des questions de chronologie dussent préoccuper. On voit assez bien comment il a conçu l'idée dramatique de l'*Abaris*. Pythagore le Sage est entré en opposition avec Phalaris le Tyran, dans son imagination, avant qu'il se soit préoccupé, si même il s'en est préoccupé, de fonder sur l'histoire de Sicile et sur la chronologie son dialogue.

On pourra nous faire encore remarquer que la date des deux événements mentionnés dans les fragments du *Sur la justice* ne permet guère de supposer que Pythagore puisse les raconter dans un discours tenu en 554. A ceci nous pourrions répondre que Pythagore est trop visiblement le porte-parole de l'auteur, pour que celui-ci se soit beaucoup inquiété de lui faire tenir des propos anachroniques ou non. Mais nous ferons remarquer d'abord que de ces événements l'un se rapporte à Sybaris et l'autre à Milet et qu'une vraisemblance au moins est sauvegardée : celle des lieux, puisque Pythagore emprunte ses exemples aux deux pays qu'il connaît le mieux, la Grande-Grèce et l'Ionie. Et nous remarquerons qu'il n'y a pas anachronisme à supposer chacun de ces événements connu de Pythagore, mais seulement à les supposer tous deux ensemble connus de lui. Expliquons-nous. La prise de Sybaris, consécutive à la chute du tyran Télès, est de 510¹. Toute cette histoire est, par ailleurs, mise expressément en rapport avec Pythagore². Mais c'est évidemment dans les systèmes chronologiques qui font vivre Pythagore dans la seconde moitié du vi^e siècle. Par contre, les événements concernant Milet se rapportent à une période que Busolt étend de 580 à 540 et sont, eux, en harmonie chronologique avec la thèse qui fait vivre Pythagore assez tôt pour qu'il puisse rencontrer Phalaris³. Si l'on admet que ce qui a inspiré sa thèse à Héraclide, c'est non l'histoire, mais les nécessités de son œuvre, on comprend fort bien qu'il n'ait pu s'empêcher par ailleurs de l'oublier et de prêter à son Pythagore de 550 environ la connaissance de faits que le Pythagore — plus généralement connu — pouvait avoir. Ayant ainsi réduit et expliqué l'anachronisme, nous n'avons peut-être plus à nous en émouvoir.

Ainsi, ces objections ne nous semblent pas prévaloir sur les argu-

indiquer que l'histoire de Pythagore, Abaris et Phalaris remonte à l'époque hellénistique. » Cf. *Recherches...*, p. 119, n. 4.

1. Busolt, II, 2^e édition, p. 770.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 432.

ments que nous avons proposés plus haut et qui nous ont induit à voir dans Jamblique, *Vie de Pythagore*, 215-218, le résumé du dialogue de l'*Abaris* lui-même identifié au *Sur la justice*. Chemin faisant, nous avons été amené à étudier la doctrine que contiendrait cette œuvre du Pontique. En rapprochant de ces pages les fragments attestés d'Héraclide, nous avons vu surgir devant nos yeux une philosophie bien singulière, si l'on peut encore lui donner ce nom. Ce n'est pas assez de voir avec Erich Frank dans cet écrivain « un aimable vulgarisateur ». Presque tout ce qui caractérise le mysticisme néo-platonicien par son côté le plus populaire se trouve déjà chez lui plus que préfiguré : pythagorisme, influences orientales, croyance à la mantique, goût des prodiges. Voilà de quoi déconcerter chez un élève de l'Académie. Mais un tel étonnement est salutaire. Il nous montre combien, chez ceux mêmes qui avaient reçu ces enseignements uniques, leur part la plus haute restait incomprise. Un Speusippe, un Xénocrate sont de meilleurs élèves ; mais même chez eux on retrouverait plus d'un des traits qui nous frappent chez Héraclide. C'est au lendemain même de la mort de Platon que commence le Néo-Platonisme. La nouvelle Académie interrompra un moment le cours ; mais quand la génération de Posidonius (nous évitons à dessein de dire Posidonius) reviendra à ce « mysticisme », elle ne pourra guère être plus infidèle à l'esprit véritable de Platon qu'Héraclide l'avait été trois siècles auparavant¹.

PIERRE BOYANCÉ.

APPENDICE

JAMBLIQUE, *Vie de Pythagore* :

(215) ... (Πολλὰ μὲν οὖν τούτων ἔχοι τις ἂν λέγειν τεκμήρια καὶ πολλάκις αὐτῷ κατορθωθέντα), μέγιστα δὲ πάντων ἐστὶ τὰ πρὸς Φάλαριν αὐτῷ μετὰ πρρησίας ἀνυποστάτου ῥηθέντα τε καὶ πραχθέντα. Ὅτε γὰρ ὑπὸ Φαλάριδος τοῦ ὁμοτάτου τῶν τυράννων κατείχετο, καὶ συνέμιξεν αὐτῷ σοφὸς ἀνὴρ Ὑπερβόρεος τὸ γένος, Ἀβάρης τοῦνομα, αὐτοῦ τούτου ἕνεκα ἀφικόμενος τοῦ συμβαλεῖν αὐτῷ, λόγους τε ἠρώτησε καὶ μάλιστα ἱεροῦς, περὶ ἀγαλμάτων καὶ τῆς ὁσιωτάτης θεραπείας καὶ τῆς τῶν θεῶν προνοίας, τῶν τε κατ' οὐρανὸν ὄντων καὶ τῶν περὶ τὴν γῆν περιστρεφομένων, ἄλλα τε πολλὰ τοιαῦτα ἐπύθετο. (216) Ὁ δὲ Πυθαγόρας, οἷός ἦν, ἐνθέως σφόδρα καὶ μετ' ἀληθείας πάσης ἀπεκρίνατο καὶ πειθοῦς, ὥστε προσαγαγέσθαι τοὺς ἀκούοντας. Τότε ἔ Φάλαρις ἀνεφλέχθη μὲν ὑπὸ ὀργῆς

1. Qu'il nous soit permis de remercier notre éminent collègue M. Daudin, dont la vigilante censure nous a préservé de quelques erreurs. Les critiques qu'il a bien voulu nous faire nous ont été très précieuses, et notre plus vif désir serait d'en avoir mieux su profiter.

πρὸς τὸν ἐπαινοῦντα Πυθαγόραν ᾿Αθαριν, ἡγρίαινε δὲ καὶ πρὸς αὐτὸν τὸν Πυθαγόραν, ἐτόλμα δὲ πρὸς τοὺς θεοὺς αὐτοὺς βλασφημίας δεινὰς προφέρειν καὶ τοιαύτας, οἷας ἄν ἐκεῖνος εἶπεν. Ὁ δ' ᾿Αθαρὶς πρὸς ταῦτα ὠμολόγει μὲν χάριν Πυθαγόρα, μετὰ δὲ τοῦτο ἐμάνθανε παρ' αὐτοῦ περὶ τοῦ οὐρανόθεν ἡρτῆσθαι καὶ εἰκονομεῖσθαι πάντα ἀπ' ἄλλων τε πλειόνων καὶ ἀπὸ τῆς ἐνεργείας τῶν ἱερῶν, πολλοῦ τε ἔδει γόητα νομίζειν Πυθαγόραν τὸν ταῦτα παιδεύοντα, ὥστε καὶ αὐτὸν ἐθάρμαζεν ὡς ἂν θεὸν ὑπερφυῶς. Πρὸς ταῦτα Φάλαρις ἀνῆρει μὲν τὴν μαντείαν, ἀνῆρει δὲ καὶ τὰ ἐν τοῖς ἱεροῖς δρῶμενα περιφανῶς. (217) Ὁ δὲ ᾿Αθαρὶς μετῆγε τὸν λόγον ἀπὸ τούτων ἐπὶ τὰ πᾶσι φαινόμενα ἐναργῶς, καὶ ἀπὸ τῶν ἐν ἀμηγάνοις, ἥτοι πολέμοις ἀτλήτοις ἢ νόσοις ἀνιάτοις ἢ καρπῶν φοραῖς ἢ λοιμῶν φοραῖς ἢ ἄλλοις τισὶ τοιούτοις παγχαλέποις καὶ ἀνηκέστοις, παραγινομένων δαιμονίων τινῶν καὶ θείων εὐεργετημάτων ἐπειρᾶτο συμπεῖθαι ὡς ἔστι θεία πρόνοια, πᾶσαν ἐλπίδα ἀνθρωπίνην καὶ δύναμιν ὑπεραίρουσα. Ὁ δὲ Φάλαρις ἠνυσχύνει πρὸς ταῦτα καὶ ἀπεθρασύνετο. Αὐθις οὖν ὁ Πυθαγόρας, ὑποπτεύων μὲν, ὅτι Φάλαρις αὐτῷ ῥάπτοι θάνατον, ὅμως δὲ εἰδῶς, ὡς οὐκ εἶη Φαλαρίδι μόρσιμος, ἐξουσιαστικῶς ἐπεχείρει λέγειν. (218) Ἀπιδὼν γὰρ πρὸς τὸν ᾿Αθαρὶν ἔφη, ὅτι οὐρανόθεν ἡ διάβασις εἰς τε τὰ ἀέρια καὶ ἐπίγεια φέρεσθαι πέφυκε, καὶ ἔτι περὶ τῆς πρὸς τὸν οὐρανὸν ἀκολουθίας πάντων διεξῆλθε γνωριμώτατα τοῖς πᾶσι, περὶ τε τῆς ἐν τῇ ψυχῇ αὐτεξουσίου δυνάμεως ἀναμφισβητήτως ἀπέδειξε, καὶ προϊὼν περὶ τῆς τοῦ λόγου καὶ τοῦ νοῦ τελείας ἐνεργείας ἐπεξῆλθεν ἱκανῶς, καὶ ἔπειτα μετὰ παρρησίας περὶ τυραννίδος τε καὶ τῶν κατὰ τύχην πλεονεκτημάτων πάντων, ἀδικίας τε καὶ τῆς ἀνθρωπίνης πλεονεξίας ὅλης στερεῶς ἀνεδίδαξεν, ὅτι οὐδενός ἐστι ταῦτα ἄξια, μετὰ δὲ ταῦτα θεῖαν παραίνεσιν ἐποίησατο περὶ τοῦ ἀρίστου βίου καὶ τὴν πρὸς τὸν κάκιστον ἀντιπαραβολὴν αὐτοῦ προθύμως ἀντιπαρέτεινε, περὶ ψυχῆς τε καὶ τῶν δυνάμεων αὐτῆς καὶ τῶν παθῶν ὅπως ἔχει ταῦτα σαφέστατα ἀπεκάλυψε, καὶ τὸ κάλλιστον πάντων ἐπέδειξεν, ὅτι οἱ θεοὶ τῶν κακῶν εἰσιν ἀναίτιοι καὶ ὅτι νόσοι καὶ ὅσα πάθη σώματος ἀκολασίας ἐστὶ σπέρματα, περὶ τε τῶν κακῶς λεγομένων ἐν τοῖς μύθοις διήλεγξε τοὺς λογοποιούς τε καὶ ποιητάς, τὸν τε Φάλαριν μετελέγχων ἐνουθέτει, καὶ τὴν τοῦ οὐρανοῦ δύναμιν ὁποῖα τίς ἐστι καὶ ὅση δι' ἔργων ἐπεδείκνυε, περὶ τε τῆς κατὰ νόμου κολάσεως ὡς εἰκότως γίνεται τεκμήρια πολλὰ παρέθετο, περὶ τε τῆς διαφορᾶς ἀνθρώπων πρὸς τὰ ἄλλα ζῶα παρέδειξε περιφανῶς, περὶ τε τοῦ ἐνδιαθέτου λόγου καὶ τοῦ ἔξω προϊόντος ἐπιστημονικῶς διεξῆλθε, περὶ τε νοῦ καὶ τῆς ἀπ' αὐτοῦ κατιούσης γνώσεως ἀπέδειξε τελείως, ἠθικά τε ἄλλα πολλὰ ἐχόμενα τούτων δόγματα. (219) Περὶ δὲ τῶν ἐν τῷ βίῳ χρηστῶν ὠφελιμώτατα ἐπαίδευσε, παραινέσεις τε συμφώνους τούτοις συνήρμοσεν ἐπεικέστατα, ἀπαγορεύσεις τε ὧν οὐ χρὴ ποιεῖν παρέθετο, καὶ τὸ μέγιστον, τῶν καθ' εἰμαρμένην καὶ κατὰ νοῦν δρωμένων τὴν διάκρισιν ἐποίησατο [καὶ τῶν κατὰ πεπωμένην καὶ καθ' εἰμαρμένην], περὶ δαιμόνων τε πολλὰ καὶ σοφὰ διελέχθη καὶ περὶ ψυχῆς ἀθανασίας.

Sommaire

Apollonios Dyscole, *Histoires merveilleuses*, 6
 Scholies à Aristophane, *Cavaliers*, 725
 Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I.21e
 Diodore, II.47
 Grégoire de Naziance, *Eloge funèbre de Basile*, 21.4
Scholia on Gregory of Nazianzus, *Cat. Bibl. Bodl.* p.51
 Harpocraton (Phot. Berol.) s.v. Ἀβάρης
 Hérodote IV.36
 Himerius, *Discours*, 25
 Jamblique, *Vie de Pythagore*, 19
 Jamblique, *Vie de Pythagore*, 28
 Jamblique, *Vie de Pythagore*, 32
 Jamblique, *Vie de Pythagore*, 36
 Julien, *Lettre au Sénat et au peuple d'Athènes*, 1
 Lycurgue, *Contre Ménésachmos*, F5a
 Nicomache de Gérasa
 Nonnos, *Dionysiaques*, XI
 Nonnos, *Narrations*, 7
 Origène, *Contre Celse*, III
 Pausanias III.13.2
 Philodemos, *On Piety* (Περὶ εὐσεβείας) 4688-4707 Obbink
 Philostrate, *Vie d'Apollonios de Thyane*, VII.10
 Pindare, F270 Maehler
 Platon, *Charmide*, 158b
 Plutarque, *Sur la manière de lire les poètes*, 14^e
 Porphyre, *Vie de Pythagore*, 28-29
 Souda, s.v. Abaris (Ἀβάρης), α 18 Adler¹
 Souda, s.v. Pythagoras
 Strabon VII.3.8
 Tzetzes, *Chiliades* I.640-642
 Anonyme, *Peri suntaxeôs* ap. Bekk. *Anecd. Gr.* I p.145
 Anonyme, *Peri suntaxeôs* ap. Bekk. *Anecd. Gr.* I p.178
 P. Oxy. 1611, F11.245-248

Testimonia

Biographia

T1. Suda, s.v. Abaris (Ἀβάρης), α 18 Adler²

10th AD

Σκύθης, Σεύθου υἱός. συνεγράψατο δὲ χρησμούς τοὺς καλουμένους Σκυθικούς· καὶ Γάμον Ἐβρου τοῦ ποταμοῦ· καὶ Καθαρούς· καὶ Θεογονίαν καταλογάδην· καὶ Ἀπόλλωνος ἄφιξιν εἰς Ὑπερβορέους ἐμμέτρως. ἦκε δὲ ἐκ Σκυθῶν εἰς Ἑλλάδα. τούτου ὁ μυθολογούμενος οἶστος, τοῦ πετομένου³ ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος μέχρι τῶν Ὑπερβορέων Σκυθῶν, ἐδόθη δὲ αὐτῷ παρὰ τοῦ

¹ = BNJ 34 T1 = Kinkel, p.242

² = BNJ 34 T1 = Kinkel, p.242

³ τοῦ πετομένου *corruptum* (ἐφ' οὗ πετόμενος ἀφίκετο *vel sim.*?); Σκυθῶν *om.* S, *fortasse recte*, *sed cf.* 35F1a; ὄν GT, ἔν S, ὄ AMB, ὄ *propter haplographiam vel errorem* (cf. FGrH 35 F1) *omissum*.

Ἀπόλλωνος. ... καὶ Ἀβαριν ἐξ Ὑπερβορέων πρεσβευτὴν ἀφικέσθαι λέγουσι κατὰ τὴν νῦν Ὀλυμπιάδα.

A Scythian, son of Seuthes. Wrote the 'Scythian' Oracles, the *Marriage of the (River) Hebrus*, the *Purifications*, the prose *Theogony*, and the verse *Arrival of Apollo amongst the Hyperboreans*. His was the legendary arrow on which he flew from Greece as far as the Hyperborean Scythians; it was given to him by Apollo. ... and Abaris they say arrived from the Hyperboreans as an old man in the 53rd Olympiad (568-565 BC).

The *Suda* entry, in the part not printed by Jacoby in *FGrH*, tells the story of the plague, oracle and embassies as in T2. It is either confused or corrupt: it is not clear how τοῦ πετομένου fits into the grammar, and the direction of travel, from Greece to Scythia, appears to be wrong. The *Suda* appears to think that 'Hyperborean' is an adjective to apply to nations (apparently, 'far-northern') both here, of Scythians, and in 35 T1, of Arimaspians. If Abaris, who is fictional, arrived in Greece in the time of Croisos (T2) or even as specifically as in the 53rd Olympiad (a clear emendation, already applied by some manuscripts), then his story, and any of his texts that really existed, must have been created a good generation or two after that. The end of the sixth century BC, in the wake of the collection and transcription of texts, notably at Athens (e.g., in the so-called 'Pisistratean recension' of Homer), seems a useful initial context; cf. also the forgeries of Onomacritus reported by Herodotos (7.6), and the emergence of other pseudonymous authors (Musaeus, Orpheus, etc.).

Jacoby thought the prose theogony a fabrication by Lobon of Argos. Lobon wrote an *On the Poets* (maybe second century BC) which is cited in the context of Thales and Epimenides by Diogenes Laertios (1.34, 112), and in the anonymous *Life of Sophocles* – after emendation, see O. Vox, 'Lobone de Argo ed Eraclide Pontico', *Giornale Italiano di Filologia* 23 (1981), 83-90, at 83. The modern critical story begins with E. Hiller, 'Beiträge zur griechischen Literaturgeschichte', *RhM* 33 (1878), 518-29, who saw Lobon as desperate to reconstruct the literary activity of the Sages (e.g., Thales) and perhaps even concerned to parody Callimachos' methods (Vox, 'Lobone', 83), complete with line-counts and samples. Then W. Crönert, 'de Lobone Argivo', *Χάριτες F. Leo* (Berlin 1911), 123-45, refined the thesis of Hiller, noting the key features of Lobon's activity, for instance the ascription to these ancient poets of works in prose (Vox, 'Lobone', 83-4).

Holy men in the archaic age who performed miracles (like the cleansing of Sparta by Abaris, Iamblichos, *Pythagorean Life*, 92), according to M.L. West, *Hesiod: Theogony* (Oxford 1966), 15, were almost expected to have written a theogony. However, it appears to be more specific than that: the work of Lobon systematically invented these titles for legendary authors and characteristically added a prose work to the list (Vox, 'Lobone', 84). On the other hand, as in the case of Ptolemy Chennos (see commentary on *BNJ* 56 F1b), we should not see Lobon as entirely a free agent acting without authority. A significant part of his inventions may go back to Heracleides Ponticos (Vox, 'Lobone', 85-87). Jacoby also gradually retreated from the view that Abaris, or at least his *Theogony*, might be viewed as invented by Lobon (cf. his Addenda to *FGrH* authors 34 and 35).

T2. Harpocraton (Phot. Berol.) s.v. Ἀβαρις = *BNJ* 34 T2

2nd AD

Ἀβαρις ὄνομα κύριον⁴ <Λυκούργος ἐν τῷ Κατὰ Μενεσαίχμου>. λοιμοῦ γὰρ φασὶ κατὰ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην γεγονότος, ἀνεῖλεν ὁ Ἀπόλλων μαντευομένοις Ἕλλησι καὶ βαρβάροις τὸν Ἀθηναίων δῆμον ὑπὲρ πάντων εὐχὰς ποιήσασθαι πρεσβευομένων δὲ πολλῶν ἐθνῶν πρὸς αὐτούς, καὶ Ἀβαριν ἐξ Ὑπερβορέων πρεσβευτὴν ἀφικέσθαι λέγουσιν. ὁ δὲ χρόνος ἐν ᾧ παραγέγονε, διαφωνεῖται. Ἰππόστρατος μὲν γὰρ κατὰ τὴν <ν>γ αὐτὸν Ὀλυμπιάδα λέγει παραγενέσθαι, ὁ δὲ Πίνδαρος κατὰ Κροῖσον τὸν Λυδῶν βασιλέα, ἄλλοι δὲ κατὰ τὴν καὶ Ὀλυμπιάδα.

Abaris. A proper name. <Lycourgos in his speech *Against Menesaichmos* [F14.5b Conomis] (is a source)> They say that when plague occurred throughout the entire inhabited world, Apollo gave a response to the Greeks and barbarians who consulted his oracle that the Athenian *demos* should pray on behalf of all. Many peoples sent ambassadors to them, and they say that Abaris an ambassador arrived from the Hyperboreans. But there is disagreement about when this happened. For Hippostratos [*FGrH* 568 F4] says that it took place during the 53rd Olympiad (568/5 BC). But Pindar [F270 Snell] says it was when Croisos was King of the Lydians (c. 560-546 BC), but other authors say in the 21st Olympiad (696/3 BC).

I have added this *testimonium* as it includes what is probably the earliest mention of Abaris, by Pindar (H. Maehler, *Pindari carmina cum fragmentis*⁸ 2 (Leipzig 1989) F270), and an indication of the supposed date of his arrival in Greece (time of Croisos). This clearly supports the emendation of the numeral for the Olympiad in the text of the *Suda* (T1). On the date, see further Jacoby on Hippostratos, *FGrH* 568 F4.

⁴ Theodoridis (Photios) Conomis (Lykurgos) Keaney Dindorf; omitted Jacoby

Chronologie

Pindare, F270 Maehler = F283 Bowra = F390 Turyn = Harpocraton, s.v. Abaris = 6A4 Colli
5th BC

... Abaris survint au temps de Crésus, roi des Lydiens.

La figure d'Abaris, à propos de laquelle le témoignage de Pindare est le plus ancien, est également établie historiquement, mais elle est ponctuée d'ajouts mythiques.

La détermination chronologique de Pindare renvoie à la moitié du VI^e siècle av. J.C. (la prise de Sardes date de 556 av. J.C.), mais Rohde II.91.1 voudrait avancer un peu la vie d'Abaris (cf. Souda, s.v. *Abaris*). Elle s'écoulerait ainsi entre la fin du VII^e et la moitié du VI^e siècle. L'arrivée d'Abaris, qu'évoque le fragment, survient chez les Hyperboréens : cf. Hérodote, IV.36 ; Platon, *Charmide*, 158b ; Lycurgue, F5a ; Souda, s.v. *Abaris*.

Tzetzes, *Chiliades* I.640-642

Stesichorus was a lyric poet and his daughters as well. His homeland was Himera, a city of Sicily. He was contemporaneous with Abaris and Pythagoras.

Mode de vie

Voyage en Grèce

Hérodote IV.36 = 6A6 Colli

5th BC

Car je ne relate pas les propos concernant Abaris, dont on dit qu'il serait Hyperboréen, selon lequel il promena par toute la terre la flèche, sans prendre aucune nourriture.

Il est inutile de rappeler que la flèche est un des symboles dominants d'Apollon. Le témoignage d'Hérodote qui précise qu'Abaris « promena » la flèche trouve une confirmation passablement ancienne dans un fragment de Lycurgue (F5a). Je suis d'accord avec Rohde pour considérer cette tradition non seulement comme plus ancienne, mais également plus digne de foi que celle selon laquelle Abaris volait « chevauchant » une flèche (bien qu'aujourd'hui certains la préfèrent, cf. par ex. Dodds *Irr.* 161,33 : cette dernière version a été vraisemblablement inventée par Héraclide du Pont (qui créa un Abaris entièrement fabuleux).

Lycurgue, *Contre Ménésaichmos*, F5a = Harpocraton, s.v. Abaris = 6A8 Colli

4th BC

Abaris, après qu'il eut été possédé du dieu, il parcourut la Grèce avec une flèche, et prononça des oracles et discours divinatoires. L'orateur Lycurgue rapporte, dans le discours *Contre Ménésaichmos*, qu'Abaris, lors d'une famine chez les Hyperboréens, partit et devin le mercenaire d'Apollon. Après qu'il eut appris de lui les réponses oraculaires, il parcourut la Grèce, tenant la flèche, symbole d'Apollon, et rendit des oracles.

Ce témoignage du IV^e av. J.C. concernant Abaris précise qu'il quitta les Hyperboréens à cause d'une famine (cf. également Souda, s.v. *Abaris*) et il ajoute explicitement – chose plus importante – que l'activité d'Abaris à travers la Grèce avait été celle d'un devin.

Nonnos, *Narrations*, 7

Abaris était Hyperboréen ; cette nation vit à l'extrémité de la Scythie, la plus rapprochée du pôle. Abaris, devenu un être surnaturel, fit tout le tour de la Grèce sur une flèche ; et, en cette qualité, il y fit entendre des oracles et des prophéties. Le rhéteur Lycurgue en parle, et dit que pendant la peste qui régna chez les Hyperboréens, Abaris vint en Grèce, se mit à la solde d'Apollon, apprit de lui l'art de la divination, et garda ensuite la flèche, qui est le symbole de ce dieu.

Souda, s.v. *Abaris* = 6B5 Colli

10th AD

On rapport qu'au moment où une épidémie ravageait l'ensemble de la terre habitée, Apollon, aux Grecs et aux barbares venus consulter l'oracle, répondit que le peuple athénien devait faire un vœu au nom de tous. Et comme de nombreux peuples envoyaient des ambassadeurs auprès des

Athéniens, on dit qu'Abaris fut l'envoyé des Hyperboréens, au cours de la cinquante-troisième olympiade [568-565].

Le témoignage de la Souda intègre l'information de Lycurgue (F5a), mais l'exactitude du récit ne saurait être vérifié.

Diodore, II.47

On prétend même que plusieurs Grecs sont venus visiter les Hyperboréens, qu'ils y ont laissé de riches offrandes chargées d'inscriptions grecques, et que réciproquement, Abaris, l'Hyperboréen, avait jadis voyagé en Grèce pour renouveler avec les Déliens l'amitié qui existait entre les deux peuples.

Pausanias III.13.2

(A Sparte) En face de l'Aphrodite Olympienne, est le temple de Coré Soteira, fille de Déméter, temple érigé, dit-on, par Orphée de Thrace, ou, suivant d'autres, par Abaris, venu du pays des Hyperboréens.

Origène, Contre Celse, III

Cela étant n'y a-t-il pas toute sorte de raisons de conclure que Jésus, qui a réussi dans une telle entreprise, était accompagné d'une puissance vraiment divine, mais qu'il n'y a rien eu de divin, ni dans Aristée, quelque commandement qu'Apollon ait fait de le mettre au rang des dieux, ni dans ces autres dont Celse nous parle ? Il dit que « personne ne prend pour Dieu l'Hyperboréen Abaris, quoi qu'il eût le privilège de fendre les airs avec la même vitesse que sa flèche. » Mais il ne faut pas s'en étonner; car à quel dessein la Divinité aurait-elle donné à cet Abaris un pareil privilège? Quel usage en pouvait-il faire pour le bien des autres hommes ou pour le sien propre, quand j'accorderais que ce n'est point là une fable, mais que c'est l'effet de quelque cause surnaturelle ?

Grégoire de Naziance, Eloge funèbre de Basile, 21.4

Car à quoi bon citer la flèche d'Abaris l'Hyperboréen ou Pégase l'Argien, pour qui il fut moins grand d'être transportés à travers les airs, que pour nous de nous élever à Dieu l'un par l'autre, et l'un avec l'autre.

Résumé par la Souda, s.v. Abaris.

Scholia on Gregory of Nazianzus, Cat. Bibl. Bodl. p.51

Ἀβαρις ἔνθους γενόμενος κύκλῳ περιήκει μετὰ βέλους τὴν Ἑλλάδα, καὶ χρησμούς τινας ἔλεγε καὶ μαντείας. ὁ δὲ ῥήτωρ Λυκοῦργος ἐν τῷ Κατὰ Μενεσαίχμου φησὶν, ὅτι λιμοῦ γενομένου ἐν τοῖς Ὑπερβορείοις ἐλθὼν ὁ Ἀβαρις ἐμισθώτευσεν τῷ Ἀπόλλωνι, καὶ μαθὼν χρησμούς παρ' αὐτοῦ, σύμβολον ἔχων τὸ βέλος τοῦ Ἀπόλλωνος περιήκει ἐν τῇ Ἑλλάδι μαντευόμενος.

Abaris, inspired by the god, made the rounds of Greece while holding an arrow and recited some oracles and prophesies. The orator Lycourgos in his *Against Menesaichmos* says that when famine befell the Hyperboreans, Abaris came and hired out to Apollo, and once he had learned oracles from him, with the arrow of Apollo as a token, proceeded to tour Greece giving oracles (F14.5a Conomis).

An essential element of Delian cult, the story of the Hyperboreans provided a mythical precedent for the official *theoria* (or pilgrimage) to the island. Herodotos (4.32-5) gives us the itinerary followed by the bearers of the Hyperborean gifts as they made their way to Delos: first to Dodona, then across the Malian gulf to Euboea, Carystos, Tenos (not Andros, as Herodotos states), and finally Delos. So important was this rite for Delos's cult and myth that the Athenians invented an alternative route whereby the gifts arrived at Prasiai (a deme on the eastern coast of Attica) before completing the final leg of the journey to Delos (Pausanias 1.31.2). In classical times, an Athenian *theoria* may actually have originated at Prasiai, possibly in an attempt to emulate the Hyperborean route to the island. For the Athenian *theoria* to Delos, see F6 with commentary.

The stop at Athens prior to arrival at Delos was obviously part of the Athenian re-working of the myths related to the sacred island, which only intensified during the period of Athenian control. Bruneau Ph., *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris, 1970, 42-4, argued that the alteration of the route in order to introduce an Athenian locality dates to the second Athenian purification of Delos in 426/5. The Attidographer Phanodemos (BNJ 325 F2, with Jacoby's commentary) may have also discussed the route in an attempt to mark Athens as a key stage of the itinerary.

Therefore Lycourgos's interest in the Hyperboreans in the context of a 'Delian' oration is readily intelligible (and thus I cannot follow Conomis N., 'Notes on the Fragments of Lycurgus', *Klio* 39, 1961, 146: 'it is highly improbable that Lycurgus touched upon the whole story of the Hyperboreans in general').

But what about Abaris? Abaris was a legendary sage from the north, who traveled in Greece, giving oracles and/or curing people (*BNJ* 34). The principal ancient source is Herodotos, who, though declining to give full details, states that Abaris was a Hyperborean traveling the world while fasting and carrying an arrow (4.36; see also Harpocration, s.v. Ἀβαρίς; *Suda*, s.v. Ἀβαρίς (α 18 Adler); and Σ Aristophanes, *Knights* 729). Widely divergent dates for Abaris, however, are recorded by Harpocration: the 3rd Olympiad (768-65, Hippostratos, *BNJ* 568 F4); the 21st Olympiad (696-93, see commentary on *BNJ* 34 T1); and the reign of Croesus (560-46, Pindar, F270 Snell-Maehler). Be that as it may, Lycourgos motivates Abaris's arrival to Greece by famine (*limos*) among the Hyperboreans. Since a famine (*aphoria*) also provides Lycourgos's explanation for the use at Athens of the 'suppliant-branch' called the *eiresione* (F1a and F1b), Abaris himself could be linked with Athens and specifically with the aetiology for the festival Pyanopsia, which, according to Lycourgos, was celebrated in order to escape a famine (see commentary on F 1a). Abaris could be linked with this first festival and dedication of the *eiresione* to Apollo. But Harpocration (and *Suda*) provide a somewhat different story: when plague befell both Greeks and barbarians alike, Apollo's oracle declared that the Athenians should make prayers on behalf of all. 'Thus many peoples sent ambassadors to them, and Abaris, they say, came as ambassador of the Hyperboreans'.

Since Lycourgos is re-working Athenian myths, another possibility is that he tailored the story of Abaris in such a way that the Athenians could be represented as praying on behalf of all Greeks and even barbarians and thus be cast as saviours of the entire world – a world, moreover, with Athens at its centre. Such an Atheno-centric portrayal would be in line with other strands of Athenian tradition, such as the myth of the hero Triptolemos, in which Athens is made to appear as the place where grain (and therefore civilization) originated. At the same time, Lycourgos may have also attempted to downplay the importance of the Hyperboreans. According to our fragment, Abaris is not a 'sage from the north', but a visitor who learns the art of prophecy from Apollo in Greece (see Humphreys S., 'Lycurgus of Boutadai: an Athenian aristocrat', in *The Strangeness of Gods: Historical Perspectives on the Interpretation of Athenian Religion*, Oxford, 2004, 102).

On the Hyperboreans and their gifts to Delos, see also Callimachos, *Hymn to Delos* 267-94. Secondary literature includes Tréheux J., 'La réalité historique des offrandes hyperboréennes', in Mylonas G.E. & Raymond D. (eds.), *Studies Presented to David Moore Robinson* 2, St. Louis, 1953, 758-74; Parke H.W., *The Oracles of Zeus, Dodona, Olympia, Ammon*, Oxford, 1967, Appendix 3, 279-86; Bruneau Ph., *Recherches*, 38-48, with a collection of the testimonia; Bridgman T., *Hyperboreans: Myth and History in Celtic-Hellenic Contacts*, London, 2005; and Chankowski V., *Athènes et Délos à l'époque classique: recherches sur l'administration du sanctuaire d'Apollon délien*, Athènes, 2008, 106-8. Accounts of the 370s at Delos mention the gifts of the Hyperboreans, implying that these gifts were considered real in historical times (τὰ ἐξ Ὑπερβορέων ἱερὰ: *ID* 100.49; see also *ID* 104[3].A8). For Abaris, see Lesky A., *A History of Greek Literature*, London, 1966, 158-9; and Gottschalk H.B., *Heraclides of Pontus*, Oxford, 1980, 123-6.

Nonnos, Narrations, 7

« Abaris était Hyperboréen ; cette nation vit à l'extrémité de la Scythie, la plus rapprochée du pôle. Abaris, devenu un être surnaturel, fit tout le tour de la Grèce sur une flèche ; et, en cette qualité, il y fit entendre des oracles et des prophéties. Le rhéteur Lycurgue en parle, et dit que pendant la peste qui régna chez les Hyperboréens, Abaris vint en Grèce, se mit à la solde d'Apollon, apprit de lui l'art de la divination, et garda ensuite la flèche, qui est le symbole de ce dieu. »

Nonnos, Dionysiaques, XI

On t'a parlé de cet Abaris que ce même Phoibos lança dans la carrière des airs sur une flèche ailée et voyageuse.

Philostrate, Vie d'Apollonios de Thyane, VII.10

Comme il faisait ces réflexions et s'apprêtait à écrire au proconsul d'Asie pour donner l'ordre de se saisir d'Apollonios et de le mener à Rome, celui-ci prévint tout, selon sa coutume, et grâce à ses facultés surnaturelles. Il dit à ses amis qu'il avait à faire un voyage secret. Cela fit penser au vieil Abaris, et l'on crut qu'Apollonios allait entreprendre quelque voyage de ce genre⁵.

Himerius, Discours, 25

They relate, that Abaris the Sage was by nation a Hyperborean, become a Grecian in speech, and resembling a Scythian in his habit and appearance. Whenever he moved his tongue, you would imagine him to be someone out of the midst of the Academy or very Lyceum. (...) Abaris came to

⁵ Ce personnage mythique des régions hyperboréennes est représenté comme un prêtre d'Apollon, qui avait reçu de son dieu le don singulier de traverser les airs sur une flèche, et qui fit ainsi de nombreux voyages.

Athens, holding a bow, having a quiver hanging from his shoulders, his body wrapt up in a plad, girt about his loins with a gilded belt, and wearing trowsers reaching from the soles of his feet to his waste. (. . .) He was affable and pleasant in conversation, in dispatching great affairs secret and industrious, quicksighted in present exigences, in preventing future dangers circumspect, a searcher after wisdom, desirous of friendship, trusting indeed little to fortune, and having everything trusted to him for his prudence.

Scholies à Aristophane, *Cavaliers*, 725 = Kinkel, p.242

Abaris phasi ton Huperboreion elthonta theōron eis tēn Hellada, Apollōni thēteusai, kai houtō suggrapsai tous chrēsmous tous nun prosagoreuomenous Abaridos.

Abaris, Hyperboréens, Grèce, Apollon
Cf. Apollonios, *Hist. Mirab.* 4.

Incantations

Platon, *Charmide*, 158b = 6A7 Colli

4th BC

Si tu es déjà en possession de ta propre maîtrise, comme l'affirme Critias ici présent, et si tu as à suffisance ce contrôle, alors tu n'as nul besoin des incantations de Zalmoxis ni de celles d'Abaris l'Hyperboréen, et je puis te donner tout de suite sans incantation le remède contre le mal de tête ; mais si tu crois encore avoir besoin de ces incantations, il faut les faire avant de te donner le remède.

Le témoignage de Platon ajoute l'attribution de la magie à Abaris.

Faiseur de miracles

Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I.21e

Le grand Pythagore se livra toujours à l'étude de la divination, et eut foi dans les oracles de cet art. Il en fut de même d'Abaris l'Hyperboréen, d'Aristée de Proconnèse, du Crétois Épiménide qui vint à Sparte, et du Mède Zoroastre, et d'Empédocle d'Agrigente, et de Phormion de Lacédémone, et de Polyaratos de Thasos, et d'Empédotimos de Syracuse, et enfin, et surtout, de l'Athénien Socrate.

Apollonios Dyscole, *Histoires merveilleuses*, 6

À Épiménide, Aristéas, Hermotime, Abaris et Phérécyde a succédé Pythagore (...) qui ne voulut jamais renoncer à l'art de faiseur de miracles.

Nicomaque de Gérasa

Marchant sur les traces de Pythagore, Empédocle d'Agrigente, Épiménide le Crétois et Abaris l'Hyperboréen accomplirent souvent des miracles semblables.

Disciple de Pythagore

Souda, *s.v. Pythagoras*

10th AD

Then [Pythagoras was taught by] Abaris the Hyperborean and Zares the mage.

Jamblique, *Vie de Pythagore*, 19

Generally, however, it should be known, that Pythagoras discovered many paths of erudition, but that he communicated to each only that part of wisdom which was appropriate to the recipient's nature and power, of which the following is an appropriate striking illustration. When Abaris the Scythian came from the Hyperboreans, he was already of an advanced age, and unskilled and uninitiated in the Greek learning. Pythagoras did not compel him to wade through introductory theorems, the period of silence, and long auscultation, not to mention other trials, but considered him to be fit for an immediate listener to his doctrines, and instructed him in the shortest way, in his

treatise *On Nature*, and one *On the God*. This Hyperborean Abaris was elderly, and most wise in sacred concerns, being a priest of the Apollo there worshipped. At that time he was returning from Greece to his country, in order to consecrate the gold which he had collected to the God in his temple among the Hyperboreans. As therefore he was passing through Italy, he saw Pythagoras, and identified him as the God of whom he was the priest.

Believing that Pythagoras resembled to no man, but was none other than the God himself, Apollo, both from the venerable associations he saw around him, and from those the priest already knew, he paid him homage by giving him a sacred dart. This dart he had taken with him when he had left his temple, as an implement that would stand him in good stead in the difficulties that might befall him in so long a journey. For in passing through inaccessible places, such as rivers, lakes, marshes, mountains and the like, it carried him, and by it he was said to have performed lustrations and expelled winds and pestilences from the cities that requested him to liberate from such evils. For instance, it was said that Lacedemon, after having been by him purified, was no longer infected with pestilence, which formerly had been endemic, through the miasmatic nature of the ground, in the suffocating heat produced by the overhanging mountain Taygetus, just as happens with Cnossus in Crete. Many other similar circumstances were reported of Abaris.

Pythagoras, however, accepted the dart, without expressing any amazement at the novelty of the thing, nor asking why the dart was presented to him, as if he really was a god. Then he took Abaris aside, and showed him his golden thigh, as an indication that he was not wholly mistaken (in his estimate of his real nature). Then Pythagoras described to him several details of his distant Hyperborean temple, as proof of deserving being considered divine. Pythagoras also added that he came (into the regions of mortality) to remedy and improve the condition of the human race, having assumed human form lest men disturbed by the novelty of his transcendence should avoid the discipline he advised. He advised Abaris to stay with him, to aid him in correcting (the manners and morals) of those they might meet, and to share the common resources of himself and associates, whose reason led them to practice the precept that the possessions of friends are common. So Abaris stayed with him, and was compendiously taught physiology and theology; and instead of living by the entrails of beasts, he revealed to him the art of prognosticating by numbers conceiving this to be a method purer, more divine and more kindred to the celestial numbers of the Gods. Also he taught Abaris other studies for which he was fit.

Jamblique, *Vie de Pythagore*, 28 (135-136)

It is also a matter of common report that showed his golden thigh to the Hyperborean Abaris, who said that he resembled the Apollo worshipped among the Hyperboreans, and of whom Abaris was the priest; and that he had done this so that he was not deceived therein. (. . .) The power of effecting miracles of this kind was achieved by Empedocles of Agrigentum, Epimenides the Cretan, and Abaris the Hyperborean, and these persons performed them in many places. Their deeds were so manifest that Empedocles was surnamed a wind-stiller, Epimenides an expiator, and Abaris an air-walker, because, carried on the dart given him by the Hyperborean Apollo, he passed over rivers, and seas and inaccessible places like one carried on air. (. . .) When Abaris performed sacred rites according to his customs, he procured a foreknowledge of events, which is studiously cultivated by all the Barbarians, by sacrificing animals, especially birds; for they think that the entrails of such animals are particularly adapted to this purpose.

Jamblique, *Vie de Pythagore*, 32

A Hyperborean sage named Abaris visited him, to converse with him on many topics, especially sacred ones, respecting statues and worship, the divine providence, natures terrestrial and celestial, and the like. Pythagoras, under divine inspiration, answered him boldly, sincerely and persuasively, so that he converted all listeners. This roused Phalaris's anger against Abaris, for praising Pythagoras and increased the tyrant's resentment against Pythagoras. Phalaris swore proudly as was his wont, and uttered blasphemies against the Gods themselves. Abaris however was grateful

to him, and learned from him that all things are suspended from, and governed by the heavens; which he proved from many considerations, but especially from the potency of sacred rites. For teaching him these things, so far was Abaris from thinking Pythagoras an enchanter, that his reverence for him increased till he considered him a God. Phalaris tried to counteract this by discrediting divination, and publicly denying there was any efficacy of the sacraments performed in sacred rites. Abaris, however, guided the controversy towards such things as are granted by all men, seeking to persuade him of the existence of a divine providence, from circumstances that lie above human influence, such as immense wars, incurable diseases, the decay of fruits, incursions of pestilence, or the like, which are hard to endure, and are deplorable, arising from the beneficent (purifying) energy of the powers celestial and divine. Shamelessly and boldly Phalaris opposed all this. Then Pythagoras, suspecting that Phalaris intended to put him to death, but knowing he was not destined to die through Phalaris, retorted with great freedom of speech. Looking at Abaris, he said that from the heavens to aerial and terrestrial beings there was a certain descending communication. Then from instances generally known he showed that all things follow the heavens. Then he demonstrated the existence of an indisputable power of freedom of will, in the soul; proceeding further amply to discuss the perfect energy of reason and intellect. With his (usual) freedom of will he even (dared to) discuss tyranny, and all the prerogatives of fortune, concerning injustice and human avarice, solidly teaching that all these are of no value. Further, he gave Phalaris a divine admonition concerning the most excellent life, earnestly comparing it with the most depraved. He likewise clearly unfolded the manner of subsistence of the soul, its powers and passions; and, what was the most beautiful of all, demonstrated to him that the Gods are not the authors of evils, and that diseases and bodily calamities are the results of intemperance, at the same time finding fault with the poets and mythologists for the unadvisedness of many of their fables. Then he directly confuted Phalaris, and admonished him, experimentally demonstrating to him the power and magnitude of heaven, and by many arguments demonstrated to him that reason dictates that punishments should be legal. He demonstrated to him the difference between men and other animals, scientifically demonstrating the difference between internal and external speech. Then he expounded the nature of intellect, and the knowledge that is derived therefrom; with its ethical corollaries. Then he discoursed about the most beneficial of useful things adding the mildest possible implied admonitions, adding prohibitions of what ought not to be done. Most important of all, he unfolded to him the distinction between the productions of fate and intellect, and the difference between the results of destiny and fate. Then he reasoned about the divinities, and the immortality of the soul. All this, really, belongs to some other chapter, the present one's topic being the development of fortitude. For if, when situated in the midst of the most dreadful circumstances, Pythagoras philosophised with firmness of decision, if on all sides he resisted fortune, and repelled it, enduring its attacks strenuously, if he employed the greatest boldness of speech towards him who threatened his life, it must be evident that he entirely despised those things generally considered dreadful, rating them as unworthy of attention. If also he despised execution, when this appeared imminent, and was not moved by its imminence, it is evident that he was perfectly free from the fear of death, (and all possible torments).

But he did something still more generous, effecting the dissolution of the tyranny, restraining the tyrant when he was about to bring the most deplorable calamities on mankind, and liberating Sicily from the most cruel and imperious power. That it was Pythagoras who accomplished this, is evident from the oracles of Apollo, which had predicted that the dominion of Phalaris would come to an end when his subjects would become better men, and cooperate; which also happened through the presence of Pythagoras, and his imparting to them instruction and good principles. The best proof of this may be found in the time when it happened. For on the very day that Phalaris condemned Pythagoras and Abaris to death, he himself by stratagem slain.

Jamblique, *Vie de Pythagore*, 36

It is probable that the majority of the Pythagoreans were anonymous, and remain unknown. But the following names are known and celebrated: . . . Of the Hyperboreans, Abaris.

Porphyre, *Vie de Pythagore*, 28-29

28. It is well known that he showed his golden thigh to Abaris the Hyperborean, to confirm him in the opinion that he was the Hyperborean Apollo, whose priest Abaris was. A ship was coming into the harbor, and his friends expressed the wish to own the goods it contained. "Then," said Pythagoras, "you would own a corpse!" On the ship's arrival, this was found to be the true state of affairs. Of Pythagoras many other more wonderful and divine things are persistently and unanimously related, so that we have no hesitation in saying never was more attributed to any man, nor was any more eminent.

29. Verified predictions of earthquakes are handed down, also that he immediately chased a pestilence, suppressed violent winds and hail, calmed storms both on rivers and on seas, for the comfort and safe passage of his friends. As their poems attest, the like was often performed by Empedocles, Epimenides and Abaris, who had learned the art of doing these things from him. Empedocles, indeed, was surnamed Alexanemos, as the chaser of winds; Epimenides, Cathartes, the lustrator. Abaris was called Aethrobates, the walker in air; for he was carried in the air on an arrow of the Hyperborean Apollo, over rivers, seas and inaccessible places. It is believed that this was the method employed by Pythagoras when on the same day he discoursed with his friends at Metapontum and Tauromenium.

Jugement

Strabon VII.3.8 = Kinkel, I.242

La même simplicité règne et dans les *Lettres des anciens Perses* et dans ce qui nous reste d'*Apophtegmes* des Egyptiens, des Babyloniens et des Indiens ; et, si Anacharsis, Abaris et tel autre Scythe ont acquis tant de célébrité parmi les Grecs, c'est qu'ils possédaient au plus haut degré ce que l'on peut appeler les vertus caractéristiques de leur nation, la douceur, la simplicité et la justice.

Julien, *Lettre au Sénat et au peuple d'Athènes*, 1

Car il est facile de se donner le bruit mensonger d'être un homme juste, et il peut arriver, sans que cela soit extraordinaire, qu'il se trouve un homme de bien dans un grand nombre de méchants. N'est-ce point ainsi que l'on vante chez les Mèdes un Déjocès, un Abaris chez les Hyperboréens, un Anacharsis chez les Scythes⁶ ?

Julien, *Lettre au Sénat et au peuple d'Athènes*, 2

Il est donc tout naturel que vous ne considériez pas seulement dans un homme la grandeur de ses exploits, fût-il capable de parcourir la terre avec une incroyable vitesse et une vigueur infatigable, comme s'il volait dans les airs⁷; mais que vous examiniez s'il agit conformément à la justice.

L'Abaris d'Héraclide du Pont

Plutarque, *Sur la manière de lire les poètes*, 14^e = Kinkel I.242

Ils (*les jeunes gens*) lisent avec une sorte d'enthousiasme, non seulement les fables d'Ésope et les ouvrages remplis de fictions poétiques, tels que l'*Abaris* d'Héraclide et le *Lycon* d'Ariston, mais encore les écrits des philosophes sur la nature et les attributs de l'âme, lorsqu'ils sont égayés par les ornements de la fable.

⁶ Déjocès, fondateur de l'empire des Mèdes, secoua le joug des Assyriens et bâtit la ville d'Ecbatane. Il était juge d'un canton de la Médie, quand son équité le fit appeler au trône. - Abaris, grand prêtre d'Apollon chez les Hyperboréens, vint en Grèce et rendit des oracles qui le firent regarder comme un demi-dieu. - Anacharsis, célèbre philosophe scythe. Voyez sa vie dans Diogène de Laërte, liv. I, chap. VIII, t. 1, p. 49, trad. Zévort.

⁷ Allusion au devin Abaris, qui, dit-on, parcourut toute la terre porté sur une flèche mystérieuse.

Anonyme, *Peri suntaxeôs* ap. Bekk. *Anecd. Gr.* I p.145 = Kinkel I.243

epistrephomai : anti tou epimeleian poioumai kai phrontizô, meta genikês. Hêrakleidou Pontikou tôn eis *Abaris anapheromenôn* : “ephê de to dendron autô ton daimona, neanian genomenon, epitheinai, prostaxai de pisteuein peri theôn, hoti hôs hoion te kai tôn anthrôpinôn epistrephontai pragmatôn.”

Anonyme, *Peri suntaxeôs* ap. Bekk. *Anecd. Gr.* I p.178 = Kinkel I.243

hulaktô: aitiatikê. Hêrakleidou Pontikou ek tou deuteroû logou tôn eis tôn *Abaris anapheromenôn*: “ek de tôn eggês phôleôn exeirpusan opheis epi to sôma sphodrôs orouontes. ekôluonto mentoi hupo tôn kunôn, hulaktountôn autous”.

Fragmenta

Theogony

BNJ 34 F1. Philodemos, *On Piety* (Περὶ εὐσεβείας) 4688-4707 Obbink

1st BC

..... ἐν δὲ τοῖς [εἰς Ἐπι]μενίδην [ἐξ Ἀέρος] καὶ Νυκτὸς [τᾶλλα σ]υστῆναι, [ἀλλὰ δὴ] Ὅμηρος [ἀποφαί]νεται Ὁκεανὸν ἐκ Τη[θ]ύ[[οε]]ος [τοὺς νέ]ους γεννᾶν [θεοῦς· «Ὁ]κεανὸν τε [θεῶν γέ]νεσιν καὶ [μητέρα] Τηθύ[ν]» εἰπών. Ἀβα]ρις δὲ Κρό[νον] τε καὶ [Ῥ]έαν, οἱ δὲ [Δία καὶ] Ἥραν πατέ[ρα καὶ] μητέρα θε[ῶν] νομίζουσιν. Πίν[δαρος] δ' [ἐκ] Κυβέ[λης] μητρὸς ἐν τῷ [«δέσπ]οιν[αν] Κυβέ[λαν] ματ[τέρα»] ...

But in the verses ascribed to Epimenides (457 F4b, F6b Fowler) the universe is formed from Air and Night. But Homer (*Iliad* 14.201, 302) declared that Oceanos begot the new gods from Tethys: ‘Oceanos birth of the gods and their mother Tethys’. But Abaris thinks Cronos and Rhea, others that Zeus and Hera are father and mother of the gods. But Pindar (F80 Maehler) thinks they come from Cybele mother in the [poem beginning] ‘mistress Cybele mother’

This fragment first appeared in Jacoby’s addenda. I supply here the text of D. Obbink, *Philodemos on Piety* Part 2 (Oxford, forthcoming), which he kindly provided for me (for full detail of the papyrological markings, see his edition). Jacoby’s text was referenced as ‘47a 2ff. p. 19 Gomperz’. The text includes Epimenides, H. Diels and W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*⁵ (Berlin 1934) 3B5 i.e. R.L. Fowler, *Early Greek Mythography* (Oxford 2000) F6b (= Acousilaos F6d Fowler). ‘Abaris’ is probably correctly restored in the papyrus – Bücheler (quoted by Jacoby, *FGH I A, Addenda*, p. *13 n. 4) suggested ἐν ἄλλοις δὲ, ‘amongst others’, but it is grammatically difficult (for other variants, see Obbink, *Philodemos on Piety*).

Which were the primal gods or elements in the universe? According to Abaris, apparently in a *Theogony* though it does not confirm or refute that the *Theogony* was in prose (T1), it was Cronos and Rhea, who emerge only at a later stage in the *Theogony* of Hesiod (453). Thus, beside the complex abstractions and elaborations of Hesiod, this would be a relatively simple text, dealing apparently in personal gods. More generally: on different ways of beginning the world, see L. Preller and C. Robert, *Griechische Mythologie*⁴ 1.1 (Berlin 1887), 31-43 ; on theogonic poetry, see M.L. West, *Hesiod: Theogony* (Oxford 1966), 12-16, and, on Greek theogonies altogether, see T. Gantz, *Early Greek Myth: a Guide to Literary and Artistic sources* (Baltimore, MD 1993), Chap. 1, K. Ziegler, ‘Theogonien’, W.H. Roscher (ed.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* (Leipzig 1915), 1469-1554, J.N. Bremmer, ‘Canonical and Alternative Creation Myths in Ancient Greece’, G.H. van Kooten (ed.), *The Creation of Heaven and Earth: Re-interpretation of Genesis I in the Context of Judaism, Ancient Philosophy, Christianity and Modern Physics* (Leiden 2005), 73-96, G. Betegh, *The Derveni Papyrus: Cosmology, Theology and Interpretation* (Cambridge 2004), and H. Schwabl, ‘Weltschöpfung’, *RE Suppl.* 9 (1962), cols. 1434-582.

One cannot rule out, however, that a *grammatikos* (literary expert) took the view, in accumulating opinions on which were the primal gods, that someone ought to have said ‘Cronos and Rhea’ and then declared, or thought he remembered, that it had been Abaris. Lists of mythological variants are prone to supplementation, as we can see from Ptolemy Chennos (see commentary on BNJ 56 F1b). If that is the case, then the text may never have existed. The Lobon theory (see above) holds that a prose work for a sage of this era indicates invention by Lobon.

Arrival of Apollo amongst the Hyperboreans

BNJ 34 F2. P. Oxy. 1611, F11.245-248

3rd AD

245 Ἀβ]αρις ἔσχατον[...] τοὺς Ἰσσηδόνα[ς]ηδόνας· «ὁ δὲ Ἀσση[δών 248 ...]ν [σ]τρατεύοι περ[... column ends

[continuing from Palaiphatos 44 F3bis :] Abaris remotest <...> the Issedones <.....>done: 'But the Asse<donian ..> may campaign around <...

This text appears in Jacoby's addenda. *P. Oxy* 1611 is a discussion of literature, just possibly by Didymus: see *The Oxyrhynchus Papyri* Part XIII (London 1919), 132. The papyrus dates from AD c. 200-250. The papyrus was rehandled in an important contribution by E. Lobel, *Bodleian Quarterly Record* 4 no. 38 (Oxford 1923), 48, reassembling column ii by combining fragments 8, 10, 11, 18, 19. I have also examined the papyrus myself.

It is not easy to understand the drift of the text, but a suggestion can be made. The word ἔθνος appears high in the column and ἔσχατον here (though the σχ is badly damaged), and clearly named peoples are under discussion. It would make sense if the author is gathering opinions on *which is the remotest people*, whether in the south (Arabia, Red Sea) or in the north.

The scenario clearly belongs broadly in Aristeas' *Arimaspeia* (BNJ 35), but the variant name *Assedones*, if it is such, may help us to believe that this is not mere confusion with Aristeas. We can guess that this refers to the *Arrival of Apollo amongst the Hyperboreans*. The concept of 'extremity' (cf. ἔσχατον) in any case belongs with these northern parts where Scythians live; cf. Aeschylus, *Prometheus Bound* 1-2, 418 and (*penitissimos*) 35 T4.

Lobel, *Bodleian Quarterly Record* 4 no. 38, stated that the variant 'Assedon' may also have been what Alcman wrote (Steph. Byz., s.v. Ἰσσηδόνες, where the readings are Ἰσσηδόνας R, Ἀσσηδόνας V), and that it (in the form ἄσσιδών) is present in the manuscripts of Herodian, *περὶ μονήρους λέξεως* 9.179 = A. Lentz, *Grammatici Graeci* 3.2 (Leipzig 1870), p. 914.20. Herodian and Pseudo-Herodian, however, consistently use the form beginning with *I-*, and though they cite Alcman as using the form with *E-*, regard the sole variant of interest as being a short *-ε-* for the second vowel (*περὶ ὀρθογραφίας*, Lentz, *Grammatici Graeci* 3.2, p. 527.5). If Abaris used *Assedon* that is his unique decision or a bad copy in front of the author of the papyrus text.

If as seems likely 'Abaris' is the correct completion of line 245, he is reported as having claimed that the remotest nation were the Issedones, or rather Assedones because that is what he called them (Ἀσσηδόνας in 247?). The author then, I think, quotes Abaris, 'but the Assedonian might campaign around'. στρατεύοι does not command much confidence: it seems the wrong word for a nomadic tribe, and it is baffling why it should be in the optative, even if we can fit, e.g., a κέ]ν in before it. In addition, it appears only five times in the entire TLG corpus, and only once before the second century AD, in a fragment of the philosopher Oinomaos of Gadara, quoted by Eusebius, *Praeparatio Evangelica* 5.21.2.

With Issedonians under discussion here (cf. Aristeas, BNJ 35), it is tempting to reconstruct the .ρημ. two lines earlier (γὰρ τὴν . ρημ.[...]/ν.ανειπεν.[.] εἰ [...]/ = Palaiphatos, 44 F3bis, *ad fin.*) as 'Arimaspians' (Lobel was so tempted according to Jacoby, *FGrH* Text I.A, *17 n. 4) or 'Arimphaioi' who were the remotest nation according to Pliny, *HN* 6.34 (from Dionysios of Miletos in the view of L. Herrmann, 'Issedoi', *RE* 9 (1916), cols. 2235, 2238, and cf. E. Kiessling, 'Ῥίπαια ὄρη', *RE* 1A.2 (1980), cols. 846-916, at 822). However, the traces in the papyrus (before and after .ρημ.) seem inconsistent with both suggestions. The letter following could just be π, in which case some part of χρίπτω ('draw near, bring near') might be at issue.

Biographical Essay

Abaris is a Scythian, or rather Hyperborean, who played a role in the new, sixth century and in this instance Pythagorean, mythology at a time when colonisation and tribal movements had accentuated interest in the far North. As a figure he is rather like Zalmoxis, a work of Greek fiction. The rationale for his original inclusion by Jacoby is that some of 'his' writings will have constituted 'Genealogie und Mythographie'.

The evidence for the story of Abaris is scattered from Pindar (H. Maehler, *Pindari carmina cum fragmentis*⁸ 2 (Leipzig 1989), F270) and Herodotos (4.36) to Iamblichos (*Pythagorean Life* 90-2), with an important place being occupied by the interest of Heracleides Pontikos in the soul (the *Abaris*, F. Wehrli, *Herakleides Pontikos* (Basel 1953) F73-5). Important elements of the story were however present early. The arrow is present in Herodotos, though in already rationalised form; cf. W. Burkert, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, trans. E.L. Minar Jr. (Cambridge, MA 1972), 143, but contrast, e.g., J. Bremmer, *The Rise and Fall of the Afterlife* (London 2002), 33. And the story that he 'was present/arrived' (παράγενέσθαι), presumably following on from the story of the plague in Greece and request to all nations for assistance, is already in Pindar (T2). The arrow, which by the time of Heracleides Pontikos had realistically become 'very large' (ὕπερμεγέθης. Wehrli, *Herakleides Pontikos* F51a), was designed (at least according to the story that reached Iamblichos) to help Abaris fly across impassable land, notably waters, which gives some limited credence to the apparently absurd thought in Hesychios (s.v. *Abaris*, α 74: K. Latte, *Hesychii Alexandrini Lexicon* 1 (Copenhagen 1953) that his name denotes one 'without a *baris*', namely a mainlander who has no boat (ὁ ἡπειρώτης καὶ μὴ ἔχων βᾶριν)!

More interesting is the connection that has been made with Hebrew and reconstructable Phoenician forms to explain the Hesychios entry ἄβαρται πτηναί. Κύπριοι – ‘*abartai* (means) winged creatures/birds. Cypriots (use this word)’ (α 81 Latte, *Hesychii Alexandrini Lexicon*, and cf. Latte’s footnote accepting the Semitic etymology). On this, see K. Dowden, ‘Apollon et l’esprit dans la machine: origines’, *REG* 92 (1979), 308, M. Astour, *Hellenosemitica* (Leiden 1967), 275-6, and H. Lewy, *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen* (Berlin 1895), 8. Abaris then, like griffins, would on this view be a near-eastern import. The feel of the name would however be ‘Scythian’: as A. Boeckh argued long ago (A. Boeckh, *Corpus Inscriptionum Graecarum* 2 (Berlin 1843), 112col. B), -αρῖς names are Scythian (Σάγαρις, Τόξαρις) whereas -αρις names are Persian (Κυαξάρις, Μαχάρις). Both Scythians (Sakai) and Persians belong to the Iranian linguistic group.

Baudy G., ‘Abaris’ Brill’s New Pauly 1 (Leiden 2002), 4-5

Ἄβαρις. Mythical figure derived from the cult of Apollo, formed on the model of shamanistic miracle-working priests [1; 2; 3; 4]. Dated by Pindar in the time of Croesus (F270 Maehler), also dated earlier by other authors [5. 16]. According to Hdt. 4.36 A., coming from the imaginary northern land of the Hyperborei, carried the spear of Apollo around Greece, without partaking of any food. He prophesied in a state of divine possession (Lycurg. F86 = *Orat. Att.* p. 271 Baiterus/Sauppis), carried out exorcist healings (Pl. *Chrm.* 158b) and defended the towns from epidemics and violent weather (Iambl. *VP* 91; Apollo. *mirab.* 4). He collected money as payment for his services, as an itinerant alms gatherer (Iambl. *VP* 91). A collection of Scythian oracles and various religious poems were attributed to A. (Suda, s. v. Ἄβαρις).

The lower Italian Pythagoras legend cast A. as a pupil of Pythagoras [1]: A. recognized in him an incarnation of Apollo and handed over to him the spear of the god, with which, according to this version, Apollo flew through the air to Greece (Porph. *vita Pythagorae* 28 f.; Iambl. *VP* 90-93). Usually ascribed to Heracleides Ponticus, who had written a book about A. (F73-75 Wehrli [6.38 ff.]). Herodotus’ version is often called a secondary rationalization of the supposedly older legend of the miraculous spear. Yet presumably Hdt. 4.36 reproduces only the visible external side of the custom to which the flight on the spear belongs, accompanied by ritual, as a shamanistic fantasy [4.126 f.]. The spear of A. is identical with that spear of Apollo which had earlier flown with a sheaf of grain from the Hyperboroi to Greece (Ps.-Eratosth. *Cat.* 29; Hyg. *Poet. astr.* 2.15 [2.91, n.2; 6.40]) -- a disguised agrarian myth about the origins of civilization, against the background of which A. was regarded as the renewer of the Delian Hyperboroi theory (Diod. Sic. 2.47.5) and as founder of a Spartan Kore sanctuary (Paus. 3.13.2).

Bibliography

Editions

G+GB: Dowden K., “Abaris”, *BNJ* 34 (2T+2F)

G+F: Colli G., *La Sagesse grecques*, T1, 1990 (1977), p.324-337

http://books.google.fr/books?id=JA8r_XUEcyAC

G: Kinkel G., *Epicorum Graecorum Fragmenta*, T1, Teubner 1877, p.242-243 (3T+4F)

<http://www.archive.org/details/epicorumgraecoru00kinkuoft>

Rohde E., *Psyche* II, (1898²), 1991, 90 ff.

Meuli K., *Scythica* (1935), in *Id., Ges. Schriften*, 1975, 817-97; 859 f.

Dodds E.R., *Die Griechen und das Irrationale*, (1951) 1970, 77

Burkert W., *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, trans. Minar Jr. E.L. (Cambridge, MA 1972), 143, 149-50

Bethe E., ‘Abaris’, *RE* 1 (1894), cols. 16-17

Corssen P., « Der A. des Heraclides Ponticus », in *RhM* NF 87, 1912, 20-47.
Baudy G., 'Abaris' *Brill's New Pauly* 1 (Leiden 2002), 4-5
Bolton J.D.P., *Aristeas of Proconnesus* (Oxford 1962), especially 158-9
Bremmer J., *The Rise and Fall of the Afterlife* (London 2002), 33-8
Vox O., 'Lobone de Argo ed Eraclide Pontico', *Giornale Italiano di Filologia* 23 (1981), 83-90

Eudocia, Violettes

http://www.transpolair.com/routes_polaires/mythe.htm

LE MYTHE DU PÔLE NORD : LES HYPERBORÉENS, APOLLON LA LICORNE DE MER ET L'ÉTOILE POLAIRE

Jean MALAURIE

Centre d'Études Arctiques (CNRS-EHESS), Paris, Edité dans Pôle Nord 1983
Xe Colloque International du Centre d'Etudes Arctiques

Dans la tradition gréco-latine, en Eurasie, en Inde, en Chine, et jusque dans certaines régions africaines, une géographie sacrée* des points cardinaux s'est universellement établie. Le septentrion est fréquemment sous le signe du mâle, de la création, de la force, de la lumière, de l'innocence virginale et de la justice*, le midi étant " femelle " et " matriciel ".

Apollon*, le dieu* grec le plus singulier, est le dieu du Nord, le dieu des Hyperboréens. Au Moyen Age et à la Renaissance, la tradition géographico-mystique de Guillaume Postel situe le paradis* au pôle Nord. Au XVIIe siècle, le pôle Nord était souvent apprécié comme un gouffre d'eau et comme un lieu de renaissance et de mort. Au XIXe, la géographie savante le considérait comme une mer " libre de glace ".

L'Étoile polaire, enfin, référence de tous les navigateurs, est souvent considérée comme le centre absolu autour duquel tourne le ciel, le " nombril " du ciel pour les Yakoutes, le " pilier " pour les Lapons.

© John Foley/ Opale, 1999.
Nietzsche(1)

*« Au-delà du Nord, de la glace, de l'aujourd'hui
-delà de la mort à l'écart
Notre vie, notre bonheur
Ni par terre, ni par mer
Tu ne pourras trouver le chasseur qui mène
Jusqu'à nous, Hyperboréens*.
C'est de nous, qu'aussi
Une sage bouche a prophétisé. »*

--- LE MYTHE DE L'HYPERBORÉE ---

Le mythe*, archétype de la pensée, est la mémoire des Temps anciens. Il est l'expression allégorique d'une expérience, une tentative fabulatoire d'explication.

Pour l'Esquimau, l'Inuit, c'est l'union incestueuse entre une soeur et un frère qui présida à la création du Soleil (la soeur) et de la Lune (le frère). Les Inuit nord-groenlandais auraient pour père tutélaire un chien qui, sous forme de crotte, dans un cocon de boyaux, engrossa une fille inuit qui ne voulait pas de mari. Ainsi sont nés les phoques, les loups, les Tornit, les Inuit et les Blancs. Quant au monde, c'est une faute originelle qui, sous le signe de l'eau et d'une femme, est attachée au destin des Inuit reliés depuis toujours à la mer. La faute originelle aurait pu faire perdre à l'homme un espace vital pour son existence: la mer, poche liquide foetale, source de vie...

Les Tchoukt considèrent que l'Étoile polaire est un trou permettant aux chamans de passer à travers la voûte céleste où le chasseur peut connaître un éternel paradis, s'il a respecté les grands tabous durant son existence terrestre. Paradis* qui rappelle celui où il y a longtemps, très longtemps, les peuples arctiques vivaient sur terre, en symbiose avec le vent, les eaux, les plantes et les animaux, en parfaite harmonie avec la nature et les forces surnaturelles. De nos jours, les Hyperboréens vivent la nostalgie de cette unité perdue et ils conçoivent verticalement leur univers, des profondeurs au ciel, la terre étant un pont.

UNE GÉOGRAPHIE SACRÉE

La pensée est une histoire et il convient de s'interroger pourquoi, dans la vie mythique, les points cardinaux ont une valeur symbolique précise. Le Septentrion est sous le signe du haut, c'est-à-dire du pays des âmes, mais aussi de la force, de la lumière, de l'innocence virginale, le Midi étant femelle, chaud et sec. En vieux norois, la lune est masculin, le soleil est féminin, comme en langue inuit. Il apparaît qu'en Chine, aux Indes, comme en Germanie et dans les pays méditerranéens, le Nord est la Nuit, un point de départ, un espace de gestation; le Sud, c'est le Jour, le terme d'une trajectoire; c'est en allant du nord au sud que l'on donne un sens à un destin*, à la vie.

En Chine (dont l'influence sur la géographie sacrée des sociétés arctiques a été jusqu'alors méconnue et où la géographie cardinale a été de tous temps essentielle et le reste) le yin, féminin, est l'Ouest et le Nord, c'est l'ombre, l'humidité. Le yang, masculin, est l'Orient et le Sud; c'est le chaud et le sec. Le corps taoïste est, au reste, un espace intérieur, l'homme dans sa dimension physique étant assimilé à un pays avec sa géographie cardinale.

Dans les textes brahmaniques les plus anciens, le monde terrestre est représenté par les quatre points cardinaux; Boudha a quatre têtes; il y a quatre classes. L'humanité vulgaire vit dans la plaine, au sud. L'initié vit en altitude, au nord, dans la montagne, là où, dans l'ascèse, il peut connaître la plus haute spiritualité.

Les Veddas évoquent ce temps primordial où, sous un ciel tournant sur les têtes comme un chapeau et où la nuit dure six mois, vivait dans le Grand Nord, une humanité d'initiés*. La référence au Nord s'explique parce que, dans la pensée indienne, les Dieux* vivaient dans les montagnes, dans les nuées. Les premiers hommes demi-dieux vivaient dans ces montagnes; c'est après avoir perdu leur " divinité " qu'ils sont descendus dans les plaines du Sud.

Dans toute mythologie* épique indienne, c'est en allant au Nord que l'on va vers les Dieux*. Le Nord est la Terre des Brahmanes. Tout Brahmane cherche à avoir dans sa généalogie des parentés le situant au Nord. Dans un village, les Brahmanes sont dans le quartier nord. Le Grand Nord, c'est au-delà de l'Himalaya, le pays de la délivrance; l'ayant atteint, on n'est plus condamné à renaître pour faire fructifier ses fruits. Terre de Délivrance Nordique, ou Terre Ultime où l'on vit dans le Paradis de Shiva.

L'HYPERBORÉEN*

Descendant des peuples géants* mi-divins des temps antédiluviens, l'Hyperboréen vit dans le Grand Nord, espace légendaire de félicité ; la croyance en est diffuse dans toute la pensée grecque ; elle est à la base même des cultes et rites apolliniens. On oublie trop que les peuplements méditerranéens, par vagues successives, sont venus de pays périglaciaires où la vie des chasseurs arctiques, les Grands Ancêtres, a été, par relais géographiques – Borée : le Caucase, la Scythie, la Mongolie, l'Hyperborée – magnifiée. Sur un temps long, les pays méditerranéens sont dans la mouvance des peuples nomades de l'Asie Centrale et du Nord Sibérien dont les mythes, par synchrèse, s'ordonnent et s'homogénéisent au sud.

Nord, montagne, humanité primordiale, peuple heureux et immortel : ces idées se retrouvent comme en gigogne dans plusieurs civilisations anciennes. Des fragments de ces idées mythiques se retrouvent dispersés dans toutes les civilisations jusque dans l'Arctique. Les Esquimaux, bien que tard venus dans l'Arctique – 10.000 ans au plus tôt – gardent de la Sibérie au Groenland la mémoire d'un peuple pré-Esquimau, plus fort et plus conquérant, les Tornit ou Tunit, peuple anti-ethnique. Il est remarquable, en effet, que le Sud groenlandais ait, encore au XIXe siècle, une conscience aiguë de l'existence au nord, très au nord, d'un peuple de géants* plus grands, plus forts et cannibales. On m'a montré, dans la région de la péninsule de Boothia (NE Canadien), les énormes pierres avec lesquelles ces " Tunit " construisaient de grands iglous.

À Thulé, on a même gardé quelques mots du vocabulaire de ce peuple perdu dans la brume des siècles obscurs. " Ce sont nos pères ", me disaient les Inuit de Thulé. Les Esquimaux Polaires ont évoqué confusément à Peary ce peuple fort les ayant précédés.

Les Aztèques - Azlan, c'est le Nord, le pays des morts, le lieu de la Blancher - ont gardé avec eux, jusqu'en Amérique Centrale, comme en une Arche Sainte, le souvenir du temps où ils cheminaient le long du détroit de Bekring, dans la toundra arctique (2). En Chine, l'Empereur, à l'aplomb du Pôle céleste, est le pôle Nord; partout où est l'Empereur se situe le Pôle. Il est " l'Ohrava " (le Germe, le fixe), autour duquel tout tourne; comme aimait à le dire Paul Muss, sur son char, la boussole indique toujours le Sud. " Car le roi est conçu, en Asie orientale, comme le prêtre d'une religion céleste qui sert d'intermédiaire entre les hommes et le Dieu qui, lui, habite au Pôle Nord, le Pôle céleste " (3).

Poursuivons cette exploration: selon la tradition biblique, le Mal est au Nord - c'est le froid, la glaciation, la stérilité, les ennemis (Syrie). Le Sud, nous dit Jérémie, c'est la chaleur, l'affection, l'intelligence. Le Nord (*Sapun*) désigne en hébreu le caché, le sombre. Lui aussi, le peuple hébreu, vit donc, et depuis Noé, dans la nostalgie d'un temps heureux, principalement de vie nomade, où il vivait dans l'unité avec Dieu. Depuis Noé, l'homme marche vers le futur en arrière, c'est-à-dire en avançant à reculons vers l'avenir, la face étant tournée vers le passé. La tradition chrétienne, elle, est orientée en sens inverse: le Jourdain coule nord-sud; Jésus vient de Galilée et va au sud vers Jérusalem, où il s'affirmera Dieu* ; la croix dans sa symbolique représente les points cardinaux, la tête du Christ étant au nord.

Dans les cathédrales cruciformes, il est toujours, sur le transept nord (le Nord représentant la Nuit d'avant le commencement), une petite porte que l'on franchit la tête baissée tant elle est basse: c'est la porte de lumière conduisant au sanctuaire. Selon la tradition judéo maçonnique*, le temple*, d'orientation ouest-est (la porte étant à l'ouest), reçoit l'initié* au nord-est. Telle est la place où, par sa présence, il constitue la pierre d'angle du Temple, cependant que, devenu Compagnon, il ira par rotation des places, vers le sud.

LES PERVERSIONS DU MYTHE

Jusqu'au siècle des Lumières, la tradition d'un peuple de géants* nordiques, le peuple proche des Dieux*, est constante, sous une forme ou une autre, dans la pensée occidentale. Elle s'est perpétuée jusqu'au XIXe siècle : la réalité d'un peuple nordique primordial est une donnée permanente de la pensée teutonique pan-germaniste, d'esprit millénariste. Elle a conduit à la Gesellschaft Thulé, ou Société de Thulé, fondée avant 1914 pour des recherches ethnographiques et ésotériques : Adolf Hitler en fut, *en 1919*, un "Gast" ou frère visiteur. Mais, elles ont abouti des aberrations funestes. Les adeptes des Aryens nordiques "porteurs de lumière", descendants de ce peuple primordial boréal, sont à la base de la pensée nazie par le biais de la Société Thulé. Mais tout est parti de là. « L'enseignement secret que nous avons pu y puiser nous a davantage servi à gagner pouvoir que les divisions SA ou SS. » (A. Rosenberg).

RETOUR AU MYTHE

Si, dans notre hémisphère, l'hyperborée élyséen est posé être au Nord, au-dessus de nos têtes, c'est parce qu'il est placé à la limite de l'horizon, là où la Terre ronde et Ciel se rapprochent, à la limite du Ciel et de la Terre. Le Pôle est censé être le Paradis. « Ces régions extrêmes semblent posséder seules tout ce qu'il y a de plus beau et : plus rare à nos yeux » nous dit Hérodote. Cette Terre mystérieuse existe : « Un jour, une Terre immense sera redécouverte » prophétise Sénèque « et Thulé ne sera plus dernière des terres. »

Avicenne, le célèbre philosophe iranien, "prince des philosophes", déclare au XIe siècle dans un récit visionnaire : « Tu auras entendu parler des ténèbres qui règnent en permanence aux abords du Pôle. Celui qui affronte ces ténèbres parviendra à un vaste espace illimité et rempli de misère. La première vision qui se présente à lui est une source vive dont l'eau se répand comme un fleuve... quiconque se baigne en cette source devient léger au point de marcher sur les eaux... »

Au Moyen Age, le mythe persiste ; Gérard Mercator a, dans une carte de 1596, situé au Pôle un rocher noir et élevé – "*Rupes nigra et altissima*" – à partir duquel convergent les quatre fleuves de la Genèse. Même inspiration mythique chez Guillaume Postel qui situe, en 1569 – la première carte du monde en projection polaire – le paradis au Pôle, océan glacial où les autochtones communiquent de la Sibérie à l'Amérique par un pont de glace.

Dans nombre de textes, il est une nostalgie d'un espace régional, uniformément blanc, couleur devenue symbole de pureté et de paix ; il est une nostalgie d'un âge d'or perdu au Pôle où l'Hyperboréen poursuivait fraternellement un festin communautaire avec les Dieux* sans guerroyer avec les peuples voisins ; une société arctique

d'hommes forts et puissants. Selon Plutarque, ces hommes étaient immortels, les vieillards se jetant dans l'eau ressuscitaient. Certains, en se plongeant neuf fois dans le lac Triton, naissaient oiseaux. C'est une civilisation boréale où les initiés* tels les chamans, disposaient du pouvoir divinatoire leur permettant d'atteindre la vérité* originelle, une connaissance des correspondances et des équilibres entre la terre, la mer, la faune, la flore et l'homme. « Ni les maladies, ni la vieillesse n'atteignent, selon Pindare, cette race sainte des Hyperboréens, ignorant des labeurs et des combats. Ils vivent à l'abri des Nemesis vengeresses. »

C'est au nord que les âmes s'élèvent (Platon). Borée est, selon Homère, le vent de la génération ; il conduit, amène les âmes. Si fort est le pouvoir mythique que, malgré les évidences géographiques rapportées par les voyageurs – froid, glace, nuit polaire – l'espace boréal pour les Grecs est lieu de bonheur ; il connaît un climat si doux que la terre donne deux moissons par an. Les hommes y vivent bienheureux par "magie*" ; ils sont éternels. Des rois hyperboréens, descendant de Borée, et appelés Boréades, guident ces peuples.

Apollon*, l'hyperboréen* : le dieu* le plus mystérieux de la Grèce, le plus beau des dieux, Apollon s'y régénère chaque année ; il peut ainsi rester Dieu de la lumière et éternellement jeune. En souvenir du voyage accompli en son enfance (emporté par les cygnes, oiseaux du Nord qui ne chantent que pour mourir) dans l'Hyperborée. Selon Callimaque, Apollon est né « là où enfantent les phoques, les monstres marins, sur des rocs perdus. »

Apollon, Dieu de la chasse et du loup, Dieu archer, retourne chaque automne dans le Grand Nord, "au-delà du vent du Nord", afin d'être au printemps en mesure d'exercer, tel un chaman, avec des qualités de médium, ses grands pouvoirs oraculaires prophétiques à Delphes.

Il est surtout, tels les chamans, thaumaturge, le Dieu qui écarte du Mal, médecin, devin. Éternellement jeune, les cheveux jamais coupés, Apollon est le Dieu de l'Esprit qui inspire et ordonne la matière ; c'est le maître de l'harmonie du monde. Solaire, Apollon s'oppose aux forces nocturnes et chthoniennes. Par ailleurs, il est le Dieu qui apaise les tensions sociales ; il rassemble, communalise. Ce sont ces voyages annuels et hivernaux dans le Grand Nord qui expliquent que certains cultes apolliniens soient d'inspiration hyperboréenne. Lors d'épreuves initiatiques, les prêtres d'Apollon attachaient à l'initié des plumes° d'oiseau, de corbeau – comme lors des danses* dans le détroit de Behring – afin de lui rappeler son origine céleste, l'oiseau étant, comme le corbeau chez les Koriaks, tutélaire. Le corbeau, noir comme la nuit polaire, de longue vie et de grande mémoire est, selon la tradition sibérienne, un animal humain.

Apollon, l'hyperboréen, dieu de la lumière, est le dieu de la sagesse. Selon Platon, c'est le dieu qui énonce les lois fondamentales de la République, de la vie civile, "les premières des lois", les lois qui allient les hommes aux dieux et qui fondent "l'Alliance première". « Ce dieu, dit Platon, interprète traditionnel de la Religion, s'est établi au Centre et au nombril de la Terre pour guider le genre humain ». La dimension arctique de la pensée grecque, le rôle des Pélasges est essentiel – se remarque également dans la structure de la société de Sparte qui garde dans ses rigueurs et sa déontologie, des traces boréales. Aristéa, initié au culte apollinien au point qu'il fut appelé le possédé d'Apollon, assimila Apollon au corbeau noir, oiseau tutélaire des peuples arctiques nord-sibériens. Un des plus illustres personnages grecs, Pythagore, n'avait-il pas

pour maître un sage ou chaman, venu de l'est ou du Grand Nord, d'un espace où, dit l'histoire, « le jour ininterrompu dure la moitié de l'année » ?

La connaissance de cet espace n'est pas géopolitique. Elle est vécue visuellement. Hérodote rappelle que « le pays des Hyperboréens est plus distant de la Grèce que ne le sont l'Égypte ou Chypre ». Diodore de Sicile les situe au-delà, au nord des pays celtes* et la lune paraît y être à petite distance de la Terre. Les anciens géographes grecs s'imaginaient qu'il existait, au nord de l'Europe*, une chaîne de montagnes, les monts hyperboréens, séparant le peuple primordial des autres hommes. On dit aussi qu'il s'agit d'un peuple littoral, arctique, dans un pays de glace éclairé par une lune particulièrement visible, et pour certains ayant six mois de nuit.

Méla est précis : « Ils ne voient pas, comme nous, le soleil se lever et se coucher tous les jours, mais ils jouissent de sa présence à l'horizon depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Ils ont pour cette raison un jour qui dure six mois et une nuit d'une égale durée. Terre sacrée*, leur contrée est exposée au soleil et douée d'une grande fertilité. » Les coutumes d'euthanasie sociale, l'esprit pacifique de ce peuple sont décrits. On les dit végétariens. Abaris, chaman fabuleux de la Grèce et célèbre guérisseur, ne se "ressourçait-il pas" dans le Grand Nord avant d'opérer dans le Sud ? il s'y déplaçait sur une flèche de chasseur hyperboréen.

Les mythes* et les croyances étaient si vivaces qu'à la fin de l'Empire romain, il était de tradition à Alexandrie, Athènes ou Rome, de se rendre dans le Nord, en Grande-Bretagne, Germanie, afin d'y consulter les Sages hyperboréens.

THULÉ, PÔLE DES LUMIÈRES

Cet espace nordique a un nom : Thulé. Thulé-Tele : “loin” ; Thu-al : “Nord” en celte ; Tholos ou Tolos : “brouillard” (grec) ; Tula : “balance” en sanscrit ; Tolor est dans la tradition ésotérique mexicaine, la “Terre lointaine, l'Ile blanche, le Pôle des lumières, le Sanctuaire du Monde”. Thulé, baie de l'Étoile Polaire, est à l'aplomb du Pôle céleste. Telle Jérusalem, pôle judéo-chrétien ou La Mecque, avec la Kaaba, pôle de l'Islam, Thulé est le pôle des hyperboréens.

Dans le livre d'Enoch, apocryphe selon la tradition juive – Enoch est ce “Juste” des temps antédiluviens qui, au terme d'une vie de sagesse, fut ravi à Dieu* (Eccl. 44-16) – la terre septentrionale est un royaume entre le Septentrion et l'Occident où les anges avaient reçu des cordes pour mesurer le lieu réservé aux “Justes et aux Élus”. Thulé est dans le livre d'Enoch nommément désigné : c'est le pays où « les fils de Dieu* enseignèrent à leurs descendants d'Hyperborée, aux fils des intelligences du dehors, les sortilèges, les enchantements, l'art d'observer les étoiles, les signes, l'astronomie, les mouvements de la Lune et du Soleil. »

Temps légendaire, à mieux dire biblique, puisque la Genèse se réfère nettement à cette vie des hommes avant le déluge où dieu et hommes auraient vécu en familiarité. « Or, il y avait des géants* sur la Terre en ce temps-là, car après que les fils de Dieu se furent unis aux filles des hommes, il naquit des enfants qui devinrent puissants et des hommes illustres dans les temps anciens. » (Genèse VI, 4). Des Néphélines (4), des anges déchus selon la tradition orthodoxe, des “tombés du ciel”, des antiques géants pré-

humains. « Il n'a point été pardonné aux antiques géants qui s'étaient révoltés à cause de leur force » (Écclésiaste XVI, 7). les Fils d'Anaq en seraient issus.

Dans Les Nombres, les Hébreux venus d'Égypte, hésitent à poursuivre vers la Judée. Les derniers descendants des peuples de géants anté-diluviens n'occupent-ils pas la terre de Chanaan ? Des éclaireurs envoyés par Moïse déclarent : " Nous y avons remarqué des monstres, des fils d'Enoch, et ils ont des descendants de la race des géants auprès desquels nous paraissions comme des sauterelles " (Nombres XIII, 34). Ces géants évoqués par les Grecs, les Hébreux, que sont-ils devenus ? Ont-ils été massacrés ou ont-ils disparu ailleurs... vers le Nord au moins dans l'imaginaire de certains ?

Les invasions se succèdent en Occident. Le mythe demeure : Atlantide* de Platon ou Hyperborée, selon les vieux mythes suédois, le jardin des Hespérides, le berceau de la première race des hommes, nouveau Saint Graal, Thulé exprima la tradition celto-germanique la plus ténébreuse, où auraient vécu avant le déluge* un peuple d'hommes proches des Dieux*, les Atlantes, qui n'auraient survécu à l'engloutissement qu'en fuyant vers l'hypothétique Agartha. Le Pôle du monde, la capitale, l'île, la montagne des " Maîtres de la Nuit ", des " Douze Sages ". Cette île ou montagne initiatique*, où se situerait elle ?

« Le centre dont il s'agit est le point fixe, nous dit René Guénon, que toutes les traditions s'accordent à désigner symboliquement comme le Pôle, puisque c'est autour de lui que s'effectue la rotation du monde, représentée généralement par la Roue chez les Celtes, aussi bien que chez les Chaldéens et les Hindous. »

« Les Nephilines parurent sur la Terre à cette époque et même ensuite, lorsque les hommes-dieux* se mêlaient aux filles de l'homme et qu'elles leur donnaient des enfants. Ceux-là firent des hommes forts, depuis toujours hommes de renom » (traduction du Rabbinate français).

Selon les commentaires de Rechi, au XIIe siècle, les "Néphilins" : du verbe tomber. Ils sont tombés et ont fait tomber l'humanité. En hébreu, le mot signifie des géants... Des hommes forts, en rébellion contre Dieu... Autre explication: ce nom a le même sens que ruine. Ils ont causé la ruine de l'humanité... [Nrt2]

LE MYTHE DU PÔLE AU XVIIIe et XIXe SIÈCLE

En 1714, un anonyme décrit un voyage le conduisant du Pôle Nord au Pôle Sud par l'intérieur de la Terre : « Aux abords du Pôle, on observe beaucoup d'oiseaux à bec rouge. Au Pôle, un gouffre d'eau, un " grand tournant d'eau. Nous approchant toujours du centre, nous reconnaissons que cette île prétendue n'était qu'une haute écume sur les eaux se précipitant et s'engouffrant dans cet abîme, formée sur la superficie. »

Au XVIIIe siècle, le Pôle Nord était souvent apprécié comme un gouffre d'eau où viennent confluer et disparaître à l'intérieur de la terre les eaux de la mer [Nrt 3] ; mais aussi comme un lieu de renaissance et de mort. Au XIXe siècle, la géographie savante, notamment le célèbre géographe allemand Augustus Petermann, considérait que le Pôle Nord était - scientifiquement - une mer "libre de glace", route de la Chine. Un des grands explorateurs américains de l'époque - L.L. Hayes - a même écrit, au retour de son exploration du Nord du Groenland, en 1862, un ouvrage intitulé : *"La mer libre du Pôle"* (5).

Au XIXe siècle, les Romantiques (Bernardin de Saint Pierre) évoquent l'*axis mundi* comme une véritable Arcadie, Jules Verne, un volcan d'où sort l'aurore boréale, Edgar Poe, une eau de naissance et de mort, Lovecraft, l'Atlantide, un pont jeté entre terre et ciel.

Second pôle : le Pôle magnétique qui a hanté les navigateurs.

Troisième pôle, le plus essentiel : le Pôle céleste. L'Étoile polaire - référence de tous les navigateurs - est considérée comme le centre absolu autour duquel tourne le ciel : c'est le pôle de l'univers. Pour les Lapons, il est le " pilier ", le " moyeu " du monde. Pour les Yakoutes, le nombril du ciel. Dans de nombreuses populations altaïques, l'autel est tourné vers l'Étoile polaire.

Selon la tradition islamique, l'Étoile polaire et la Kaaba enfin sont reliées. Dans la tradition chrétienne, c'est une étoile qui a guidé les Mages vers le Fils de Dieu.

SYMBOLIQUE DE CETTE MYTHOLOGIE

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les mots-clés de cette mythologie* fantastique recourent à une symbolique* complexe ayant peu de rapport avec une géographie universelle. Les clés sont à rechercher sans doute ailleurs et une sémiologie des symboliques reste à décrypter dans le cadre d'une histoire globale [Nrt 4]. On ne manquera pas de noter que cette vision de l'écoulement du temps est contraire à l'idée occidentale de Progrès ; la notion de Paradis* perdu, d'un Âge d'Or au Pôle [Nrt 5], de peuple primordial anté-diluvien présuppose qu'une humanité primordiale vivait au nord, dans l'hyperborée*, qu'elle y vivait en symbiose avec la Nature et les Dieux*. Voilà bien une notion d'écoulement du temps historique radicalement contraire à notre logique puisqu'elle repose sur l'idée que les peuples, en allant du nord au sud, vivent avec un avenir qui est déjà vécu.

Rappellerai-je le mythe* lapon ? Il y a longtemps, longtemps, l'homme vivait en alliance avec les animaux et la Nature. Mais l'homme s'est affirmé homme et a eu la funeste idée de conquérir le feu. Alors l'Animal, la Nature épouvantée ont fuit l'homme, car il avait, par cette connaissance, ruiné l'antique alliance. C'est retrouver le mythe de Chronos, dieu de l'âge d'or. Il parvint, on le sait, à maintenir l'équilibre en dévorant tous ses enfants issus de Rhéa, fille de la Terre et du Ciel. Zeus survécut, caché par sa mère dans une caverne. Les grands équilibres furent de ce fait perdus. Et c'est Zeus luttant contre les dieux nouveaux, qui punit Prométhée, voleur du feu céleste et dont l'invention dite "de progrès" a rompu définitivement l'alliance antique entre l'homme et les dieux.

LES INUIT DE THULÉ ET LA LICORNE

Il est singulier que les Esquimaux du nord du Groenland auquel les Occidentaux ont voulu donner un destin* en dénommant leur capitale Thulé, aient avec sagesse repris l'ancien nom de Qaanaaq et placé leur histoire sous la protection de leur dieu tutélaire : l'extraordinaire dent de narval*, cette "licorne de mer" - narval antique - qui se reproduit tous les trois ans dans ces eaux arctiques de Thulé.

Licorne* : symbole* de pureté, associé à la lune ? Elle est au Moyen-Âge associée à la Sainte-Vierge. Pour Saint Bonaventure, elle est "Arbre de Vie". Chez le Prêtre Jean, elle vit, à l'entrée du Paradis. où elle assure la tradition

Dans la période troublée et menaçante que nous vivons, il n'est pas douteux que la conscience populaire accorde toujours à l'axe de la Terre, l'un des trois pôles Nord, un pouvoir d'équilibre. Porte du ciel, l'Étoile polaire est par ailleurs et selon la mythologie la plus sacrée, le siège de l'Être divin, le trône du Dieu* Suprême. *Quaesi-vit arcana Polividet Dei* (8). **TRANSPOL'AIR © 2007**

NDLR :

- (1) Poésies, t VIII, 2e volume, Paris, Gallimard
- (2) DUVERGER Christian, L'Esprit du jeu chez les Aztèques, EPHE, 6' sect, 1973, 504 p. (p. 72).
- (3) GUENON R.
- (4) " Les Nephilines étaient sur la terre en ces jours-là (et aussi dans la suite) quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants. Ce sont les héros du temps jadis, ces hommes fameux ". (La Genèse. Bible de Jérusalem, Paris, 1962, p. 57).
- (5) HAYES (Isaac, Israel). - La mer libre du Pôle. Paris : Hachette, 1868.
- (6) MALAURIE Jean. - Une autre lecture de l'espace arctique pour une géographie sacrée des lieux. In Ethnologie et anthropo géographie arctiques. Paris: éd. du CNRS, 1986, pp. 159-160. MALAURIE Jean. - Ultima Thulé. Paris: Pion, 1988 (Terre Humaine).
- WHITAKER Ian. - The Hyperboreans of the Ancient World Inter-Nord, n° 16, Paris: éd. du CNRS, 1983, pp, 139-157.
- (7) MALAURIE Jean, -: Les derniers rois de Thulé. Paris, Pion 1965.
- (8) Inscription au fronton du " Scott Polar Research Institute ", Cambridge. " *Il a cherché les secrets du Pôle ; il a vu ceux de Dieu* ".

Notes de < racines.traditions.free.fr > :

- [Note 1] : Concernant la note de l'auteur (4) concernant "les Nephilines", signalons la racine nordique *Nifl*, ald *Nebel* : brume ! Ce sont donc les filles du Niflheim, maintenant sous les eaux du Déluge* boréen, des Mermaids qui hantent de nos jours le brumeux Doggerbank...

- [Nrt 2] : On remarquera – comme bien souvent – l'inversion péjorative ! De quand date-t-elle ? Du combat contre Canaan où ils prétendent avoir passé toute la population, femmes et enfants, au fil de l'épée (La Torah) ?

Les dernières recherches archéo et historiques des chercheurs israéliens rappellent que ce combat fut celui des Égyptiens (une de leurs trois composantes ethnoculturelle). Nous voyons cela en divers endroit, mais surtout dans Notre art. Atlantide* boréenne.

- [Nrt 3] : Ici débute la collision/ confusion du mythe* de l'effondrement du plateau atlantidien avec le mythe du mælstrøm (cf. notre art. Ulysse* décrypté) largement exploitée par un romancier américain qui fit ainsi un tort énorme aux ultérieures recherches de Nos racines...

- [Nrt 4] : C'est ce que nous tentons de faire dans notre site : y réussissons-nous ?

- [Nrt 5] : Nous éclaircissons aussi ce point dans notre art. Hyperborée* !

- **N. B. :** Rappelons que les mots avec astérisques* sont des titres d'articles consultables aussi dans le Livre CD de l'association qui regroupe la totalité de notre étude sur

Les Origines de l'Arbre de Mai comme étant issu d'une Atlantide boréenne pré cataclysmique du XIIIème s. AEC. Les articles des 2 parties : Thèse et Folklore + "Les Sources" sont chargés *progressivement* sur le site et sont mis à jour en fonction de **nos** découvertes **et** de **vos** interventions par courriel @...

Visitez nous donc régulièrement puisque :
"Il y a toujours du nouveau" sur < racines.traditions.free.fr > !

Ὑπερβορέος

La contrée proche du Soleil

Les Saami se désignent eux-mêmes
Comme le peuple proche du Soleil

Et c'est à juste titre puisque nulle part
Le soleil n'est aussi près de l'horizon
Au point d'être en dessous durant
la moitié de l'an

Ναυσὶ δ' οὔτε πεζὸς ἰὼν <κεν> εὖροις
ἐς Ὑπερβορέων ἄγῶνα θαυματὰν ὁδὸν

Ni sur des vaisseaux Ni à pied
Vous ne découvrirez La merveilleuse route
Qui mène aux fêtes Des Hyperboréens



In Septentrionalibus partibus Bargu insule
(insulae) sunt inquit M. Paulus Ven. (Marco Polo,
Vénitien) lib.j (livre 1) cap. 6j (61; mais la
référence de Mercator est fausse...), que (quae)
tantum vergunt ad aquilonem, ut polus arcticus
(Pôle Arctique) illis (à ceux-là) videatur ad
meridiem deflectere.

Mor est mis nies ki tant soleit cunquere
Encuntre mei revelerunt le Saisne
Et Hungre et Bugre et tante gent adverse
Romain, Pullain et tuit cil de Palerne
Et cil d'Affrique et cil de Califerne

Lá onde mais debaixo está de Pólo
Os montes Hiperbóreos aparecem

PINDARE OLYMPIQUE VIII

ΑΛΚΙΜΕΔΟΝΤΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗ ΠΑΙΔΙ ΠΑΛΛΑΙΣΤΗ

Μᾶτερ ὦ χρυσοστεφάνων

ἀέθλων, Οὐλυμπία,

δέσποιν' ἀλαθείας· ἵνα μάντιες ἄνδρες

ἐμπύροισ τεκμαιρόμενοι παραπειρῶν-

ται Διὸς ἀργικεράννου, 5

εἴ τιν' ἔχει λόγον ἀνθρώπων πέρι

μαιομένων μεγάλην

ἀρετὰν θυμῷ λαβεῖν,

τῶν δὲ μόχθων ἀμπνοάν·

ἄνεται δὲ πρὸς χάριν εὖ-

σεβίας ἀνδρῶν λιταῖς. 10

ἄλλ' ὦ Πίσας εὐδενδρον ἐπ' Ἀλφεῶ ἄλσος,

τόνδε κῶμον καὶ στεφαναφορίαν δέ-

ξαι. Μέγα τοι κλέος αἰεῖ,

ᾧτινι σὸν γέρας ἔσπητ' ἀγλαόν· 15

ἄλλα δ' ἐπ' ἄλλον ἔβαν

ἀγαθῶν, πολλὰ δ' ὁδοὶ

σὺν θεοῖς εὐπραγίας.

Τιμόσθενες, ὕμμε δ' ἐκλάρωσεν πότμος

Ζηνὶ γενεθλίῳ· ὃς σὲ 20

μὲν Νεμέα πρόφατον,

Ἀλκιμέδοντα δὲ παρ Κρόνου λόφῳ

θῆκεν Ὀλυμπιονίκαν.

Ἦν δ' ἐσορᾷν καλός, ἔργω τ'

οὐ κατὰ εἶδος ἐλέγχων 25

ἐξένεπε κρατέων πά-

λα δολιχήρετμον Αἴγιναν πάτραν·

ἔνθα σώτειρα Διὸς ξενίου

πάρεδρος ἀσκεῖται Θέμις

ἔξοχ' ἀνθρώπων. Ὅ τι γὰρ 30

πολὺ καὶ πολλᾶ ῥέπη,

ὀρθᾶ διακρίνειν φρενὶ μὴ παρὰ καιρόν,

δυσπαλές· τεθμὸς δέ τις ἀθανάτων καὶ

τάνδ' ἀλιερκέα χώραν

παντοδαποῖσιν ὑπέστασε ξένοις 35

κίονα δαιμονίαν

ὁ δ' ἐπαντέλλων χρόνος

τοῦτο πράσσω μὴ κάμοι

Δωριεῖ λαῶ ταμieu-

ομέναν ἐξ Αἰακοῦ· 40

τὸν παῖς ὁ Λατοῦς εὐρυμέδων τε Ποσειδᾶν,

Ἴλίῳ μέλλοντες ἐπὶ στέφανον τεῦ-

ξαι, καλέσαντο συνεργὸν

τείχεος, ἦν ὅτι νιν πεπρωμένον

ὀρνυμένων πολέμων 45

πτολιπόρθοις ἐν μάχαις

λάβρον ἀμπνεῦσαι καπνόν.

Γλαυκοὶ δὲ δράκοντες, ἐπεὶ κτίσθη νέον,

πύργον ἐσαλλόμενοι τρεῖς,

οἱ δύο μὲν κάπετον, 50

αὖθι δ' ἀτυζομένω ψυχὰς βάλον·

εἷς δ' ἀνόρουσε βοάσαις.

Ἐννεπε δ' ἀντίον ὀρμαί-

νων τέρας εὐθύς, Ἀπόλλων·

« Πέργαμος ἀμφὶ τεαῖς, ἥ-

ρως, χερὸς ἐργασίαι ἀλίσκεται· 56

ὥς ἐμοὶ φάσμα λέγει Κρονίδα

πεμφθὲν βαρυγδούπου Διός·

οὐκ ἄτερ παίδων σέθεν, ἀλλ'

ἄμα πρώτοις ῥάζεται 60

καὶ τερτάτοις. » Ὡς ἄρα θεὸς σάφα εἶπαις

Ξάνθον ἥπειγεν καὶ Ἀμαζόνας εὐίπ-

πους καὶ ἐς Ἴστρον ἐλαύνων.

Ὀρσοτρίαινα δ' ἐπ' Ἴσθμῳ ποντία

ἄρμα θοὸν τανύεν, 65

ἀποπέμπων Αἰακὸν

δεῦρ' ἀν' ἵπποις χρυσέαις,

καὶ Κορίνθου δειράδ' ἐπο-

ψόμενος δαιτικλυτάν.

Τερπνὸν δ' ἐν ἀνθρώποις ἴσον ἔσσεται οὐδέν.

Εἰ δ' ἐγὼ Μελησία ἐξ ἀγενείων 71

κῦδος ἀνέδραμον ὕμνω,

μὴ βαλέτω με λίθῳ τραχεῖ φθόνος·

καὶ Νεμέα γὰρ ὁμῶς

ἐρέω ταύταν χάριν, 75

τὰν δ' ἔπειτ' ἀνδρῶν μάχαν
ἐκ παγκρατίου. Τὸ διδάσθαι δέ τοι
εἰδότη ῥάτερον· ἄγνω-
μον δὲ τὸ μὴ προμαθεῖν·
κουφότεραι γὰρ ἀπειράτων φρένες. 80
κεῖνα δὲ κεῖνος ἂν εἴποι
ἔργα περ αἰτερον ἄλλων,
τίς τρόπος ἄνδρα προβάσει
ἐξ ἱερῶν ἀέθλων μέλ-
λοντα ποθεινοτάταν δόξαν φέρειν. 85
Νῦν μὲν αὐτῷ γέρας Ἀλκιμέδων
νίκαν τριακοστὰν ἐλών·
ὃς τύχα μὲν δαίμονος, ἀ-

νορέας δ' οὐκ ἀμπλακῶν

ἐν τέτρασιν παίδων ἀπεθήκατο γυίοις 90

νόστον ἔχθιστον καὶ ἀτιμοτέραν γλῶσ-

σαν καὶ ἐπίκουρον οἶμον,

πατρὶ δὲ πατρὸς ἐνέπνευσεν μένος

γῆρας ἀντίπαλον.

Ἄϊδα τοι λάθεται 95

ἄρμενα πράξαι ἀνὴρ.

Ἄλλ' ἐμὲ χρὴ μναμοσύναν

ἀνεγείροντα φράσαι

χειρῶν ἄωτον Βλεψιάδαις ἐπίνικον,

ἕκτος οἷς ἤδη στέφανος περίκειται 100

φυλλοφόρων ἀπ' ἀγώνων.

Ἔστι δὲ καί τι θανόντεσσιν μέρος

κἂν νόμον ἐρδομένων·

κατακρύπτει δ' οὐ κόνις

συγγόνων κεδνὰν χάριν. 105

Ἑρμῆ δὲ θυγατρὸς ἀκούσαις Ἰφίων

Ἀγγελίας, ἐνέποι κεν

Καλλιμάχῳ λιπαρὸν

κόσμον Ὀλυμπίᾳ, ὃν σφι Ζεὺς γένει

ᾧπασεν. Ἑσλὰ δ' ἐπ' ἐσλοῖς 110

ἔργ' ἐθέλοι δόμεν, ὅξει-

ας δὲ νόσους ἀπαλάλκοι.

Εὖχομαι ἀμφὶ καλῶν μοί-

ρα Νέμεσιν διχόβουλον μὴ θέμεν·

ἀλλ' ἀπήμαντον ἄγων βίοντον

αὐτοῦς τ' ἀέξοι καὶ πόλιν.

VIII

AU JEUNE ALCIMÉDON (126),

vainqueur à la lutte (127)

O tendre mère! qui te plais à orner de brillantes couronnes le front de tes athlètes, Olympie, prête l'oreille à mes accents !

Sanctuaire (128) de la vérité, c'est dans ton enceinte que d'augustes sacrificateurs demandent aux entrailles fumantes (129) des victimes les volontés du maître du tonnerre, sur ces hommes que de pénibles travaux conduisent aux vertus les plus sublimes et au repos, digne récompense de leurs succès; et Jupiter, sensible à leur piété et à leurs prières, leur manifeste ses décrets.

Et toi, verdoyant Altis, dont l'épais ombrage embellit le cours de l'Alphée, reçois cet (130) hymne et ces couronnes. Quelle gloire n'est pas réservée au mortel assez heureux pour obtenir une de tes palmes ! Mais les mêmes biens ne sont pas réservés à tous les hommes, et les dieux dans leur bonté ont ouvert mille chemins pour aller au bonheur.

C'est ainsi, ô Timosthènes ! que la fortune a attiré sur ton frère et sur toi les bienfaits de Jupiter, souche de ta race, en te faisant remporter la victoire à Némée et en donnant à Alcimédon la palme d'Olympie, au pied de la colline de Saturne. Qu'il faisait beau le voir ! et combien sa valeur prêtait de charmes aux grâces de son visage ! Vainqueur à la lutte, il a couvert de gloire (131) sa patrie puissante sur les mers Égine, où Thémis, conseillère de Jupiter Hospitalier, est honorée d'un culte solennel.

Il est sans doute bien difficile de juger avec sagesse au milieu de tant de passions et d'intérêts divers. Mais les dieux, par un décret spécial, ont voulu que cette terre s'élevât comme une colonne au milieu des flots et que les (132) étrangers y trouvassent un égal appui. Ah ! que le temps dans son vol rapide ne l'ébranle jamais !

Égine fut gouvernée par les Doriens (133), depuis Éaque, que le fils de Latone et le puissant Neptune associèrent à leurs travaux lorsqu'ils s'apprêtaient à achever les murailles de Troie. Ainsi l'avait arrêté le Destin pour que les remparts d'Ilion pussent s'écrouler au milieu de noirs tourbillons de fumée et des ravages sanglants de la guerre. A peine le mur fatal est-il achevé que trois (134) dragons s'élancent contre ces nouveaux retranchements : deux tombent et roulent au pied des tours où ils expirent épouvantés ; mais le troisième se jette dans la ville et pousse d'horribles sifflements. Alors Apollon, méditant sur ce funeste présage, fait entendre ces paroles : "Je vois Pergame prise par cet endroit même que tes mains viennent de fortifier (135), ô Éaque ! ainsi me l'expliquent les

prodiges que nous envoie le fils de Saturne, le puissant maître du tonnerre. Tes enfants ne sont point étrangers à cette catastrophe : je vois (136) tes fils la commencer et tes arrière-neveux la consommer."

A ces mots, interprète des volontés du Destin, Apollon s'éloigne et va parcourir les bords du (137) Xanthe ; puis il se retire chez les belliqueuses Amazones et dans les régions que l'Ister arrose. Le dieu dont les mains sont armées du trident laisse Éaque retourner à Égine et dirige ses coursiers brillants d'or vers les hauteurs de Corinthe, pour (138) contempler les jeux qu'un y célèbre en son honneur.

Jamais on ne peut plaire également aux mortels. Que l'envie ne s'irrite donc point contre moi si je célèbre par mes hymnes la gloire que recueille (139) Milésias des succès de ses jeunes élèves : Némée le vit aussi se distinguer lui-même ; plus tard, dans l'âge viril, la victoire couronna ses efforts au combat du pancrace. Instruire est chose facile pour un maître habile; mais enseigner sans avoir la connaissance de son art est la plus grande des folies : tout précepte qui n'est pas fondé sur l'expérience est inutile et vain.

Qui mieux que Milésias peut apprendre par quels travaux doit se former l'athlète qui brûle de remporter la victoire dans nos combats sacrés. Ah ! combien il est maintenant récompensé de ses

soins pour Alcimédon ! ce jeune héros vient de cueillir une palme que trente autres avant lui durent aux leçons de Milésias. La fortune, à la vérité, lui prodigua ses faveurs ; mais ne doit-il pas à son courage d'avoir imprimé sur les membres de quatre jeunes rivaux les marques de leur défaite et de les avoir forcés à cacher leur honte dans l'obscurité et le silence ? La joie qu'en ressentit son aïeul (140) rajeunit ses vieux ans, car la prospérité et la gloire font aisément oublier à l'homme la mort. et le sombre empire...

Mais, en célébrant la victoire d'Alcimédon, ne dois-je pas rappeler le souvenir des Blepsiades (141). Jadis leurs mains cueillirent aussi les palmes du triomphe : aujourd'hui leur digne rejeton ajoute une sixième couronne à celles qu'on leur vit mériter dans nos combats. Ainsi la gloire des vivants rejaillit sur ceux qui ne sont plus, et la poussière du tombeau ne déshérite point les enfants de la gloire de leurs enfants.

O Iphion (142) ! (143) dès que la Renommée, fille de Mercure, t'aura apporté aux Enfers la nouvelle de la victoire de ton fils, hâte-toi d'en instruire Callimaque ; qu'il apprenne qu'un athlète sorti de son sang s'est montré cligne de la faveur de Jupiter et des honneurs d'Olympie.

Puisse ce dieu favorable combler toujours de ses bienfaits les descendants des Blepsiades ! Puisse-t-il chasser loin d'eux les (144) maladies promptes et cruelles ! Puisse-t-il forcer Némésis (145) à ne jamais leur envier une félicité qu'ils ne doivent qu'à leurs vertus, leur accorder une vie exempte de maux et accroître leur bonheur et la prospérité de leur patrie!

PINDARE OLYMPIQUE II 46

A THÉRON (16) D'AGRIGENTE,

Vainqueur à la course des chars (17).

III

ΘΗΡΩΝΙ ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΙ ΑΡΜΑΤΙ ΕΙΣ ΘΕΟΞΕΝΙΑ

Τυνδαρίδαις τε φιλοξείνοις ἄδεϊν καλ-

λιπλοκάμῳ θ' Ἑλένῃ

κλεινὰν Ἀκράγαντα γεραίρων εὖχομαι,

Θήρωνος Ὀλυμπιονίκῃαν ὕμνον ὀρ-

θώσῃς, ἀκαμαντοπόδων 5

ἵππων ἄωτον. Μοῖσα δ' οὕτω ποι παρ-

έστα μοι νεοσίγαλον εὐρόντι τρόπον

Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι πεδίλῳ

ἀγλαόκωμον. Ἐπεὶ χαίταισι μὲν ζευχ-

θέντες ἔπι στέφανοι 11

πράσσουντι με τοῦτο θεόδματον χρέος,

φόρμιγγά τε ποικιλόγαρυν καὶ βοᾶν

αὐλῶν ἐπέων τε θέσιν

Αἰνησιδάμου παιδὶ συμμῖξαι προεπό-

ντως, ἃ τε Πίσσα με γεγωνεῖν· τᾶς ἅπο 16

θεόμορροι νίσοντ' ἐπ' ἀνθρώπους αἰοιδαί,

ὧ τινι, κραινῶν ἐφετμὰς

Ἑρακλέος προτέρας, 20

ἀτρεκῆς Ἑλλανοδίνας γλεφάρων Αἰ-

τωλὸς ἀνὴρ ὑψόθεν

ἀμφὶ κόμαισι βάλη γλαυ-

κόχροα κόσμον ἐλαίας· τάν ποτε

Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν πα-

γᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας, 26

μνᾶμα τῶν Οὐλυμπία κάλλιστον ἄθλων

δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλω-

νος θεράποντα λόγῳ.

Πιστὰ φρονέων Διὸς αἵτει πανδόκῳ 30

ἄλσει σκιαρὸν τε φύτευμα ξυνὸν ἀν-

θρώποις στέφανόν τ' ἀρετᾶν.

Ἦδη γὰρ αὐτῷ, πατρὶ μὲν βωμῶν ἀγι-

σθέντων, διχόμηνις ὅλον χρυσάρματος 35

ἐσπέρας ὀφθαλμὸν ἀντέφλεξε Μῆνα,

καὶ μεγάλων ἀέθλων ἀγνὰν κρίσιν καὶ πενταετηρίδ' ἀμᾶ

θῆκε ζαθέοις ἐπὶ κρημνοῖς Ἄλφειοῦ·

ἀλλ' οὐ καλὰ δένδρε' ἔθαλλεν χῶρος ἐν 40 βάσσαις Κρονίου Πέλοπος.

Τούτων ἔδοξεν γυμνὸς αὐτῷ κᾶπος ὁ-

ξεΐαις ὑπακουέμεν αὐγαῖς ἀλίου.

Δὴ τότε' ἐς γαῖαν πορεύεν θυμὸς ὥρμα 45

Ἰστρίαν νιν· ἔνθα Λατοῦς

ἵπποσὸα θυγάτηρ

δέξατ' ἐλθόντ' Ἀρκαδίας ἀπὸ δειρᾶν

καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν,

εὖτέ νιν ἀγγελίαις Εὐ-

ρυσθέος ἔντυ' ἀνάγκη πατρὸθεν 51

χρυσόκερων ἔλαφον θή-

λειαν ἄξονθ', ἃν ποτε Ταϋγέτα

ἀντιθεῖσ' Ὀρθωσία ἔγραψεν ἱράν.

Τὰν μεθέπων ἴδε καὶ κείναν χθόνα πνοι-

ᾤς ὅπιθεν Βορέα 56

ψυχροῦ. Τόθι δένδρεα θάμβαινε σταθείς.

Τῶν νιν γλυκὺς ἥμερος ἔσχεν δωδεκά-

γναμπτον περὶ τέρμα δρόμου

ἵππων φυτεῦσαι. Καί νυν ἐς ταύταν ἐορ-

τὰν ἴλαος ἀντιθέοισιν νίσσεται 61

σὺν βαθυζώνου διδύμοις παισὶ Λήδας.

Τοῖς γὰρ ἐπέτραπεν Οὐλυμπόνδ' ἰὼν θα-

ητὸν ἀγῶνα νέμειν 65

ἀνδρῶν τ' ἀρετᾶς πέρι καὶ ῥιμφαρμάτου

διφρηλασίας. Ἐμὲ δ' ὦν πα θυμὸς ὀ-

τρύνει φάμεν Ἑμμενίδαις

Θήρωνί τ' ἐλθεῖν κῦδος, εὐίππων διδόν-

των Τυνδαριδᾶν ὅτι πλείστασι βροτῶν 71

ξεινίαις αὐτοὺς ἐποίχονται τραπέζαις,

εὐσεβεῖ γνῶμα φυλάσσον-

τες μακάρων τελετάς.

Εἰ δ' ἀριστεύει μὲν ὕδωρ, κτεάνων δὲ 75 χρυσοῦς αἰδοιέστατος,

νῦν δὲ πρὸς ἐσχατιὰν Θή-

ρων ἀρεταῖσιν ἰάνων ἄπτεται

οἴκοθεν Ἡρακλέος στα-

λᾶν. Τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον 80

κᾶσόφοις. Οὐ νιν διώξω· κεινὸς εἶην.

III

A THÉRON (34)

Puissent les (35) fils de Tyndare, protecteurs de l'hospitalité, puisse la belle Hélène se montrer aujourd'hui propices à mes chants ! Je célèbre Agrigente et l'illustre Théron, qui fait voler avec tant de succès dans la carrière olympique ses coursiers aux pieds légers et infatigables.

Ma Muse m'inspire des chants extraordinaires, et me presse de marier tour à tour aux accords variés du mode dorien les accents de ma voix qui fait l'ornement des festins. Déjà le front du vainqueur, ceint de l'olivier triomphal, m'invite à m'acquitter d'une dette sacrée, à unir les sons de ma lyre aux modulations de la flûte pour célébrer dans mes hymnes le glorieux fils d'Oenésidame. Tu m'ordonnes aussi de chanter, ô Pise ! source divine, où les mortels puisent toujours la plus sublime louange.

Suivant l'antique usage établi par Hercule, un citoyen d'Étolie (36), juge intègre de nos combats, orne le front de l'athlète victorieux d'une couronne d'olivier verdoyant. Le fils d'Amphitryon apporta (37) jadis cet arbre des sources ombragées de (38) l'Ister, la douce persuasion le lui ayant fait obtenir (39) des

peuples hyperboréens, fidèles adorateurs (40) d'Apollon, il voulut que ses rameaux fussent la récompense glorieuse de nos triomphes.

Il méditait encore dans son cœur un beau dessein, celui de consacrer à Jupiter un bois capable de recevoir tous les enfants de la Grèce, et de donner par son feuillage de l'ombre aux spectateurs et des couronnes à l'athlète victorieux. Déjà le héros avait élevé dans ces lieux un autel à son père, alors que Phébé sur son char d'argent montrait en entier son disque lumineux. Déjà il y avait placé le tribunal des juges incorruptibles du combat, et arrêté que, tous les cinq ans, on célébrerait ces grands jeux sur les bords de l'Alphée. Mais ces beaux arbres, dont l'aspect délicieux charme aujourd'hui nos regards, n'embellissaient point encore le (41) Cronium et la vallée de Pélops. Ce lieu n'avait ni ombre ni verdure. Il était exposé de toutes parts aux rayons d'un soleil ardent.

Cependant le fils de Jupiter brillait de se transporter en Istrie, où jadis la belliqueuse fille de Latone le reçut, lorsqu'il descendait des coteaux et des vallons sinueux de l'Arcadie, et que, pour obéir à l'oracle de son père et accomplir les ordres (42) d'Eurysthée, il poursuivait cette biche aux cornes d'or que (43) Taygète avait jadis consacrée à Diane (44) l'Orthosienne.

En s'attachant à ses traces, il arriva dans ces régions que Borée ne tourmenta jamais (45) de son souffle glacial. Frappé de la beauté des arbres qu'elles produisent, il forme aussitôt le projet d'en orner la carrière où (46) douze

contours égaux mesurent le terme de la course. Et aujourd'hui, il honore de sa présence la pompe de cette fête (47) avec les jumeaux de la belle Lédà, car lorsque le héros fut monté dans l'Olympe, il les chargea de présider à ces nobles combats, et de juger de la force des athlètes et de l'adresse des écuyers à faire voler un char dans l'arène ...

Mais, ô ma Muse ! hâte-toi de célébrer la gloire immortelle que Théron et les (48) Emménides viennent d'acquérir par la protection des illustres fils de Tyndare. Quels mortels sont plus dignes d'être chantés ? Nul n'ouvre comme eux sa table généreuse à l'hospitalité. Nul ne remplit avec plus de religion les devoirs sacrés que les dieux nous imposent. Oui, si l'eau règne sur les éléments, si l'or est le plus précieux des biens que l'on puisse posséder, ah ! les vertus de Théron sont encore mille fois préférables ! Elles l'ont conduit jusqu'aux colonnes (49) d'Hercule, au-delà desquelles aucun mortel, le sage même, ne se flattera jamais d'atteindre... Cessons nos chants : tout autre éloge serait téméraire.

Pindare Pythique 10 extrait

Cette mise en page et ce commentaire ne sont pas de moi, GT

**Hélas ! ni sur un vaisseau, ni sur la terre, on n'a jamais trouvé
Des hyperboréens les routes fantastiques. (1)**

Chez ce peuple, seul Persée festoya, cette âme de chef :

Il pénétra dans leurs maisons,

Où se préparait l'hécatombe de superbes ânes

Au dieu. (2) Ces gens

Et leurs acclamations plaisent à Apollon,

Qui sourit devant les troupeaux qui se débattent.

Strophe 3

La Muse n'est point absente De leur vie : chez eux, partout les chœurs de jeunes filles, Le charme des lyres et l'aigu des flûtes se mêlent (3); Du laurier d'or ils couronnent leur front (4),

Et ils font bonne chère.

Jamais la maladie, ni la vieillesse ne souillent

Cette race sacrée. Loin des rudes labeurs, des guerres,

Antistrophe 3

Ils sont préservés De l'âpre Vengeance. Et c'est d'un cœur vaillant Que, jadis, arriva le fils de Danaé, guidé par Athéna, Chez ces bienheureux. (5)

C'est là qu'il tua Gorgone (6), et revint,

En ayant rapporté la tête sanglante, remplie de serpents,

Et pétrifiante pour les Iliens.

Pindare Olympiade 3

Épode 1 Oui, parle de celui qui obéit aux premiers ordres d'Héraclès, Le juge intègre des Hellènes,
cet Étolien,

Qui posa au-dessus de ses prunelles,

Sur son front,

Le verdoyant feuillage d'olivier, que, jadis,

Des sources obscures

De l'Ister (7) ramena le fils d'Amphitryon,

Cette mémoire des joutes olympiques,

Strophe 2 Après avoir si bien convaincu les Hyperboréens, Serviteurs d'Apollon (8), par l'éclat de sa
parole.

Bienveillant, il désirait pour l'agréable

Bosquet de Zeus une plante ombrageant

Pour les hommes, afin de couronner leurs exploits.

Et déjà, alors que les autels au Père

Déjà étaient dédiés, et que le char doré

Du soir avait embrasé sa prunelle, la Lune,

Antistrophe 2 Les arbitres des joutes, De même que les quinquennales,

Étaient par lui fondés sur les saintes falaises de l'Alphée ;

Mais les arbres charmants n'étaient guère abondants

Dans les vallées du Cronion, la terre de Pélops :

Tout était pauvre, et l'endroit lui apparut

Écrasé par les feux ardents du soleil.

Alors, son cœur le poussa à se rendre dans le pays

Épode 2 Istrien (9); là, Léo, dresseuse de chevaux, L'accueillit (10), lui qui revenait des régions d'Arcadie

Aux coteaux sinueux,
Jeté dans cette aventure
Par Eurysthée, contraint aussi par le Père céleste,
Afin de ramener la biche aux cornes d'or,
Que jadis Taigétê
Avait donnée à Orthosie, offrande sacrée.

Strophe 3 Dans sa poursuite, il découvrit une contrée Épargnée par les souffles du Nord
Au froid mugissement ; devant ces arbres, il fut fasciné ! (11)
Un désir ardent le poussa
À les planter le long de l'espace douze fois borné de tours,
Où courent les chevaux. Et, aujourd'hui, à la fête,
Tout de mansuétude, il vient,
Accompagné des Jumeaux, enfants de la svelte Lédæ.

En principe pour les antiques Istros signifie le Danube ... Et Ister / Istrien ... le cours inférieur du Danube.

C'est à dire que c'est en zone danubienne qu'il faut chercher les Hyperboréens.

Léto, l'éleveuse de chevaux correspond également à l'information d'Hésiode (les Hyperboréens aux beaux chevaux). Comme d'autres traditions nous indiquent que Léto mère d'Apollon était native d'Hyperborée, et comme selon Pindare c'est dans le pays Istrien qu'elle réside....

Pindare Pythiques 10

A HIPPOCLÈS THESSALIEN, VAINQUEUR AU DOUBLE STADE.

ΙΠΠΟΚΛΕΙ ΘΕΣΣΑΛΩΙ ΠΑΙΔΙ ΔΙΑΥΛΟΔΡΟΜΩΙ

Argument. — Hippoclès, vainqueur à Delphes, au double stade, avait le même jour remporté le prix du stade. Pindare ne parle point de cette deuxième victoire, sans doute parce qu'un autre poète avait été chargé de la célébrer. Phricias, père d'Hippoclès, s'était fait connaître par une victoire pythique et par deux victoires olympiques. Hippoclès était de Pélinna, ville de Thessalie ; mais Pindare n'avait point été invité par la famille du héros à le chanter : ce soin lui avait été confié par les Alévades de Larisse. Ils y régnaient et chérissaient le jeune Hippoclès , leur parent. Des habitants de Cranon formaient le chœur.

Pindare annonce qu'il vient chanter la victoire d'Hippodès. — Eloge du père et du fils. Bonheur de cette fa- 211 mille : que les dieux le leur conservent ! — Fable des

Hyperboréens ; Persée est conduit par Minerve dans leur pays inaccessible au reste des mortels; plaisirs purs et constants que goûte ce peuple. — Retour au sujet. Le poète espère que ses vers augmenteront la gloire d'Hippoclès parmi ses concitoyens. Pindare finit en louant Thorax et ses frères : c'est Thorax qui l'a prié de composer ce chant.

Ici encore Pindare mêle aux louanges de son héros des conseils de modération. La famille d'Hippoclès est riche , puissante, heureuse; il est cependant sur la terre un peuple qui jouit d'un bonheur plus complet et plus sûr; ce sont les Hyperboréens ; qu'elle sache donc reconnaître des bornes à sa fortune.

Date de la victoire : 502 avant J. C.

Lieu de la scène: Pélinna, ville de Thessalie?

Ὀλβια Λαικεδαίμων,

μάναιρα Θεσσαλία· πατρὸς δ' ἀμφοτέραις ἐξ ἑνὸς

ἀριστομάχου γένος Ἡρακλεῦς βασιλεύει.

Τί κομπέω παρὰ καιρόν; ἀλλὰ με Πυθώ τε καὶ τὸ Πελινναῖον ἀπύει

Ἀλεύα τε παῖδες, Ἴπποκλέα ἐθέλοντες 5

[10] ἀγαγεῖν ἐπικωμίαν ἀνδρῶν κλυτὰν ὄπα.

Γεύεται γὰρ ἀέθλων·

στρατῶ τ' ἀμφικτιόνων ὁ Παρνασίος αὐτὸν μυχὸς

διαυλοδρομᾶν ὕπατον παίδων ἀνέειπεν.

Ἄπολλον, γλυκὺ δ' ἀνθρώπων τέλος ἀρχὰ τε δαίμονος ὀρνύντος αὔξεται· 10

ὁ μὲν που τεοῖς γε μήδεσι τοῦτ' ἔπραξεν·

[20] τὸ δὲ συγγενὲς ἐμβέβακεν ἵχνεσιν πατρὸς

Ὀλυμπιονίκῃ δις ἐν πολεμαδόχοις

Ἄρεος ὅπλοις·

ἔθηκε καὶ βαθυλείμων ὑπὸ Κίρρας ἀγὼν 15

πέτρῃ κρατησίποδα Φρικίαν.

Ἔσποιτο μοῖρα καὶ ὑστέραισιν

ἐν ἀμέραις ἀγάνορα πλοῦτον ἀνθεῖν σφίσιν·

τῶν δ' ἐν Ἑλλάδι τερπνῶν

[30] λαχόντες οὐκ ὀλίγαν δόσιν, μὴ φθονεραῖς ἐκ θεῶν 20

μετατροπίαις ἐπικύρσαιεν. Θεὸς εἴη

ἀπήμων κέαρ· εὐδαίμων δὲ καὶ ὑμνητὸς οὗτος ἀνὴρ γίγνεται σοφοῖς,

ὃς ἂν χερσὶν ἢ ποδῶν ἀρετᾷ κρατήσας

τὰ μέγιστ' ἀέθλων ἔλη τόλμα τε καὶ σθένει,

καὶ ζώων ἔτι νεαρὸν 25

[40] κατ' αἶσαν υἱὸν ἴδη τυχόντα στεφάνων Πυθίων.

Ὁ χάλκεος οὐρανὸς οὐ ποτ' ἀμβατὸς αὐτῷ.

Ὅσαις δὲ βροτὸν ἔθνος ἀγλαΐαις ἀπτόμεσθα, περαίνει πρὸς ἔσχατον

πλόον. Ναυσὶ δ' οὔτε πεζὸς ἰὼν <κεν> εὖροις

ἐς Ὑπερβορέων ἀγῶνα θαυματὰν ὁδόν. 30

[50] Παρ' οἷς ποτε Περσεὺς ἐδαίσατο λαγέτας,

δῶματ' ἐσελθών,

κλειτὰς ὄνων ἐκατόμβας ἐπιτόσσαις θεῶ

ῥέζοντας· ὧν θαλίαις ἔμπεδον

εὐφαμίαις τε μάλιστ' Ἀπόλλων 35

χαίρει, γελᾷ θ' ὄρῳ ὕβριν ὀρθίαν κνωδάλων.

Μοῖσα δ' οὐκ ἀποδαμεί

τρόποις ἐπὶ σφετέροισι· παντᾷ, δὲ χοροὶ παρθένων

[60] λυρᾷν τε βοαὶ καναχαί τ' αὐλῶν δονέονται·

δάφνῃ τε χρυσέα κόμας ἀναδήσαντες εἰλαπινάζοισιν εὐφρόνως. 40

Νόσοι δ' οὔτε γῆρας οὐλόμενον κέκρται

ἱερᾷ γενεᾷ· πόνων δὲ καὶ μαχᾷν ἄτερ

οἰκέοισι φυγόντες

ὑπέρδικον Νέμεσιν. Θρασεῖα δὲ πνέων καρδίᾳ

[70] μόλεν Δανάας ποτὲ παῖς, ἀγείτο δ' Ἀθάνᾳ, 45

ἐς ἀνδρῶν μακάρων ὄμιλον· ἔπεφνέν τε Γοργόνα, καὶ ποικίλον κάρα

δρακόντων φόβαισιν ἤλυθε νασιώταις

λίθινον θάνατον φέρων. Ἐμοὶ δὲ θαυμάσαι

θεῶν τελεσάντων οὐδέν ποτε φαίνεται

ἔμμεν ἄπιστον. 50

[80] Κώπαν σχάσον, ταχὺ δ' ἄγκυραν ἔρριπον χθονὶ

πρώραθε, χοιράδος ἄλκιρ πέτρας.

Ἐγνωμίων γὰρ ἄωτος ὕμνων

ἐπ' ἄλλοτ' ἄλλον ὥτε μέλισσα θύνει λόγον.

Ἔλπομαι δ' Ἐφυραίων 55

ὅπ' ἀμφὶ Πηνειὸν γλυκεῖαν προχεόντων ἐμᾶν

τὸν Ἴπποκλέαν ἔτι καὶ μᾶλλον σὺν ἀοιδαῖς

[90] ἔκατι στεφάνων θαητὸν ἐν ἄλιξι θησέμεν ἐν καὶ παλαιτέροις,

νέαισιν τε παρθένοισι μέλημα. Καὶ γὰρ

ἐτέροις ἐτέρων ἔρως ὑπέκνισε φρένας· 60

τῶν δ' ἕκαστος ὀρούει,

τυχὼν κεν ἄρπαλέαν σχέθαι φροντίδα τὰν παρ ποδός·

τὰ δ' εἰς ἐνιαυτὸν ἀτέκμαρτον προνοῆσαι.

[100] Πέποιθα ξενία προσανέϊ Θώρακος, ὅσπερ ἐμᾶν ποιπνύων χάριν

τόδ' ἔζευξεν ἄρμα Πιερίδων τετράορον, 65

φιλέων φιλέοντ', ἄγων ἄγοντα προφρόνως.

Πειρῶντι δὲ καὶ χρυσὸς ἐν βασάνῳ πρέπει
καὶ νόος ὀρθός.

Ἀδελφεοὺς Εὔτ' ἐπαινῆσομεν ἐσλοὺς, ὅτι

ὑψοῦ φέροντι νόμον Θεσσαλῶν 70

[110] αὔξοντες· ἐν δ' ἀγαθοῖσι κεῖνται

πατρῴϊαι κεδναὶ πολίων κυβερνάσιες.

Str. 1. — Heureuse est Lacédémone; fortunée, la Thessalie; car toutes deux sont gouvernées par une race issue du même père, du très-vaillant Hercule (242). Pourquoi cette jactance hors de saison ? Eh! c'est Pytho, c'est Pélimnée (243) qui

m'appelle; ce sont les fils d'Alève (244), impatients d'amener à Hippoclès le chœur des hommes à la belle voix.

Ant. 1. — Car il tente les luttes; et, dans l'assemblée des peuples voisins, le vallon du (245) Parnasse l'a proclamé le premier des jeunes gens qui parcourent le double stade. O Apollon, quoique les hommes achèvent ou commencent avec bonheur, le succès vient d'un dieu, et les conseils 212 ont dirigé Hippoclès; puis naturellement il a suivi les traces d'un père (246)

Ép. 1. — Deux fois Olympionique avec les armes guerrières de (247) Mars. Phricias encore, sous la roche de Cirrha (248) aux vastes prairies, a vaincu à la course à pied. Puisse la fortune les protéger aussi dans les jours à venir, afin qu'ils aient la fleur des richesses magnifiques !

Str. 2. — Si leur part n'a point été faible dans les gloires de la Grèce, que les dieux ne leur fassent point encourir de cruelles vicissitudes! que la divinité les favorise de cœur! Il est heureux, et les sages doivent le chanter, ce mortel vainqueur par la

vigueur des mains ou des pieds, qui doit les prix les plus nobles à son courage et à sa force;

Ant. 2. — Qui (249) a vécu assez pour voir un jeune fils (250) obtenir loyalement les couronnes de Pytho. Il ne montera jamais jusqu'au ciel d'airain ; mais toutes les joies que nous pouvons atteindre, race mortelle, il en a touché le dernier terme.

Ni sur des vaisseaux, ni à pied, vous ne découvrirez la merveilleuse route qui mène aux fêtes des (251) Hyperboréens;

Ép. 2. — Où jadis fut accueilli Persée (252), chef des peuples, qui entra dans leurs palais et les trouva sacrifiant à dieu de magnifiques hécatombes d'ânes. Leurs banquets sans fin, leurs cris de joie charment surtout Apollon ; il rit en voyant se dresser les lubriques animaux.

Str. 3. — La Muse pourtant n'est point proscrite par 213 leurs mœurs. Mais de toutes parts les chœurs des vierges, les bruyantes lyres et les

flûtes sonores sont en mouvement; les cheveux ceints de lauriers d'or, ils se livrent à la joie des festins; ni les maladies, ni la funeste vieillesse n'approchent de cette nation sainte; loin des fatigues et des guerres, ils vivent à l'abri des vengeances de Némésis.

Ant. 3. — Mais un jour, celui dont le cœur ne respirait que l'audace, le fils de Danaë (253), pénétra, sous la conduite de Minerve, dans l'assemblée de ces mortels heureux ; et il tua la Gorgone (254), et avec sa tête hérissée d'une crinière de serpents, il revint apporter la mort aux insulaires (255), qu'elle pétrifiait.

Ép. 3. — Rien de merveilleux, quand les dieux interviennent, ne me paraît incroyable. Arrête ta rame(256), vite, que l'ancre jetée de la proue morde la terre et nous sauve de l'écueil caché. Car les éloges de mes hymnes fleuris, semblables à l'abeille, volent d'un sujet à un autre.

Str. 4. — Je l'espère donc, les Ephyréens (257) répandront les doux accents de ma voix sur les rives du Pénée, et ces chants feront admirer davantage encore les

couronnes d'Hippoclès parmi les jeunes gens de son âge et les vieillards ; il sera le rêve des jeunes vierges. Chaque cœur a sa passion qui l'aiguillonne.

Ant. 4. — Quiconque a vu ses vœux comblés doit s'attacher au présent : ce qui sera dans un an, il est impossible de le prévoir. Je compte sur l'hospitalité gracieuse de Thorax, qui, en demandant mon aide, attela ce quadriges des Piérides ; ami d'un ami, soutien de qui le soutient.

Ép. 4. — L'épreuve fait briller l'or et une âme droite. Nous louerons aussi des frères vertueux, puisqu'ils élèvent en l'agrandissant la terre de Thessalie. Sur des hommes de cœur y repose de père en fils le noble gouvernement des cités.

PAUSANIAS DESCRIPTION LIVRE I, CH 4, PARAG 4

4. Ils sauvèrent ainsi les autres Grecs. Les Gaulois se trouvant en-deça des Thermopyles, ne s'inquiétèrent point des autres villes, empressés qu'ils étaient d'aller piller Delphes et les richesses du dieu. Les habitants de Delphes et les Phocéens des villes voisines du Parnasse se rassemblèrent pour les combattre, et les Étoliens, qui avaient alors une jeunesse très nombreuse et très florissante, leur envoyèrent aussi des secours. A peine en fut-on venu aux mains que la foudre éclata de toutes parts sur les Gaulois; des rochers se détachant du Parnasse fondirent sur eux, et l'on vit apparaître des guerriers armés de toutes pièces qui leur inspirèrent beaucoup d'effroi. **Deux de ces guerriers, Hyperochus et Hamadocus, venaient, dit-on, du pays des Hyperboréens;** le troisième était Pyrrhus, fils d'Achille, à qui les Delphiens, depuis le secours qu'il leur porta en cette occasion, sacrifient comme à un héros, tandis qu'auparavant, le regardant comme un ennemi, ils méprisaient même son tombeau.

DIODORE DE SICILE, Bibliothèque Historique, Livre 2, paragraphe 47

XLVII. Puisque nous sommes arrivés à parler des contrées septentrionales de l'Asie, il ne sera pas hors de propos de dire un mot des Hyperboréens. Parmi les historiens qui ont consigné dans leurs annales les traditions de l'antiquité, Hécaté (GG) et quelques autres prétendent qu'il y a au-delà de la Celtique, dans l'Océan, une île qui n'est pas moins grande que la Sicile. Cette île, située au nord, est, disent-ils, habitée par les Hyperboréens, ainsi nommés parce qu'ils vivent au-delà du point d'où souffle Borée. Le sol de cette île est excellent, et si remarquable par sa fertilité qu'il produit deux récoltes par an. C'est là, selon le même récit, le lieu de naissance de Latone, ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement Apollon. Ils sont tous, pour ainsi dire, les prêtres de ce dieu : chaque jour ils chantent des hymnes en son honneur. On voit aussi dans cette île une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique de forme ronde et orné de nombreuses offrandes; la ville de ces insulaires est également

dédiée à Apollon; ses habitants sont pour la plupart des joueurs de cithare, qui célèbrent sans cesse, dans le temple, les louanges du dieu en accompagnant le chant des hymnes avec leurs instruments. Les Hyperboréens parlent une langue qui leur est propre ; ils se montrent très bienveillants envers les Grecs, et particulièrement envers les Athéniens et les Déliens ; et ces sentiments remontent à un temps très reculé. On prétend même que plusieurs Grecs sont venus visiter les Hyperboréens, qu'ils y ont laissé de riches offrandes chargées d'inscriptions grecques, et que réciproquement, Abaris, l'hyperboréen, avait jadis voyagé en Grèce pour renouveler avec les Déliens l'amitié qui existait entre les deux peuples. On ajoute encore que la lune, vue de cette île, paraît être à une très petite /164/ distance de la terre, et qu'on y observe distinctement des soulèvements de terrain. Apollon passe pour descendre dans cette île tous les dix-neuf ans. C'est aussi à la fin de cette période que les astres sont, après leur révolution, revenus à leur point de départ. Cette période de dix-neuf ans est désignée par les Grecs sous le nom de Grande année (104).

(GG) On voit ce dieu, pendant son apparition, danser toutes les nuits en s'accompagnant de la cithare, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des Pléiades, comme pour se réjouir des honneurs qu'on lui rend. Le gouvernement de cette ville et la garde du temple sont confiés à des rois appelés Boréades, les descendants et les successeurs de Borée

(GG) Il s'agit d'Hécatée d'Abdère, Sur les Hyperboréens, livre perdu, cité par Hérodote. GT

(GG) Il s'agit du cycle de Méton. GT

APOLLONIOS ARGONAUTIQUES II v 75

ἽΩς φάτο, καὶ τοίων μὲν ἐλώφεον αὐτίκα μύθων,

εἰρεσίη δ' ἀλίαςτον ἔχον πόνον· αἶψα δὲ τοίγε

[2,650] Ῥήβαν ὠκυρόην ποταμὸν σκόπελόν τε Κολώνης,

ἄκρην δ' οὐ μετὰ δηθὰ παρεξενέοντο Μέλαιναν,

τῇ δ' ἄρ' ἐπὶ προχοᾷς Φυλληίδας, ἔνθα πάροιθεν

Διψακὸς υἱ' Ἀθάμαντος ἐοῖς ὑπέδεκτο δόμοισιν,

ὀππόθ' ἅμα κριῶ φεῦγεν πόλιν Ὀρχομενοῖο·

655 τίκτε δέ μιν νύμφη λειμωνιάς· οὐδέ οἱ ὕβρις

ἦνδανεν, ἀλλ' ἐθελημὸς ἐφ' ὕδασι πατρὸς ἐοῖο

μητέρι συνναίεσκεν ἐπάκτια πώεα φέρβων.

Τοῦ μὲν θ' ἱερὸν αἶψα, καὶ εὐρείας ποταμοῖο
ἠιόνας πεδίων τε, βαθυρρείοντά τε Κάλπην
660 δερκόμενοι παρὰ μείβον, ὁμῶς δ' ἐπὶ ἥματι νύκτα
νήνεμον ἀκαμάτησιν ἐπερρώοντ' ἐλάτησιν.
Οἷον δὲ πλαδόωσαν ἐπισχίζοντες ἄρουραν
ἐργατῖναι μογέουσι βόες, περὶ δ' ἄσπετος ἰδρῶς
εἴβεται ἐκ λαγόνων τε καὶ αὐχένος· ὄμματα δέ σφιν
665 λοξὰ παραστρωφῶνται ὑπὸ ζυγοῦ· αὐτὰρ αὐτμῇ
αὐαλέῃ στομάτων ἄμοτον βρέμει· οἱ δ' ἐνὶ γαίῃ
χηλὰς σικηρίπτοντε πανημέριοι πονέονται.
Τοῖς ἱκελοι ἥρωες ὑπὲξ ἀλὸς εἶλκον ἐρετμά.

Ἦμος δ' οὐτ' ἄρ' πω φάος ἄμβροτον, οὐτ' ἔτι λήην

670 ὀρφναίη πέλεται, λεπτὸν δ' ἐπιδέδρομε νυκτὶ

φέγγος, ὅτ' ἀμφιλύκην μιν ἀνεγρόμενοι καλέουσιν,

τῆμος ἐρημαίης νήσου λιμέν' εἰσελάσαντες

Θυνιάδος, καμάτῳ πολυπήμονι βαῖνον ἔραζε.

Τοῖσι δὲ Λητοῦς υἱός, ἀνερχόμενος Λυκίηθεν

675 τῆλ' ἐπ' ἀπείρονα δῆμον Ὑπερβορέων ἀνθρώπων,

ἐξεφάνη· χρύσειοι δὲ παρειαὼν ἐκάτερθεν

πλοχμοὶ βοτρυόεντες ἐπερρώοντο κιόντι·

λαιῆ δ' ἀργύρεον νώμα βιόν, ἀμφὶ δὲ νώτοις

ἰοδόκη τετάνυστο κατωμαδόν· ἢ δ' ὑπὸ ποσσὶν

680 σείετο νῆσος ὅλη, κλύζεν δ' ἐπὶ κύματα χέρσῳ.

Τοὺς δ' ἔλε θάμβος ἰδόντας ἀμήχανον· οὐδέ τις ἔτλη

ἀντίον αὐγάσασθαι ἐς ὄμματα καλὰ θεοῖο.

Στὰν δὲ κάτω νεύσαντες ἐπὶ χθονός· αὐτὰρ ὁ τηλοῦ

βῆ ῥ' ἵμεναι πόντονδε δι' ἡέρος· ὁψὲ δὲ τοῖον

685 Ὀρφεὺς ἔκφατο μῦθον ἀριστήεσσι πιφαύσκων·

« Εἰ δ' ἄγε δὴ νῆσον μὲν Ἑωίου Ἀπόλλωνος

τήνδ' ἱερὴν κλείωμεν, ἐπεὶ πάντεσσι φαάνθη

ἡῶος μετιών· τὰ δὲ ῥέζομεν οἷα πάρεστιν,

βωμὸν ἀναστήσαντες ἐπάκτιον· εἰ δ' ἂν ὀπίσσω

690 γαῖαν ἐς Αἰμονίην ἀσκηθέα νόστον ὀπάσση,
δὴ τότε οἱ κεραῶν ἐπὶ μηρία θήσομεν αἰγῶν.
Νῦν δ' αὖτως κνίσῃ λοιβῆσί τε μειλίξασθαι
κέκλωμαι. Ἄλλ' ἴληθι ἄναξ, ἴληθι φαανθείς. »

ἽΩς ἄρ' ἔφη· καὶ τοῖ μὲν ἄφαρ βωμὸν τετύκοντο
695 χερμάσιν· οἱ δ' ἀνὰ νῆσον ἐδίνεον, ἐξερέοντες
εἴ κέ τιν' ἦ κεμάδων, ἦ ἀγροτέρων ἐσίδοιεν
αἰγῶν, οἷά τε πολλὰ βαθείῃ βόσκεται ὕλῃ.
Τοῖσι δὲ Λητοΐδης ἄγρην πόρην· ἐκ δέ νυ πάντων
εὐαγέως ἱερῶ ἀνὰ διπλόα μηρία βωμῶ

[2,700] καῖον, ἐπικλείοντες Ἑώιον Ἀπόλλωνα.

Ἀμφὶ δὲ δαιομένοις εὐρὺν χορὸν ἐστήσαντο,

καλὸν Ἴηπαιήον' Ἴηπαιήονα Φοῖβον

μελπόμενοι· σὺν δέ σφιν εὐς πάις Οἰάγροιο

Βιστονίῃ φόρμιγγι λιγείης ἦρχεν αἰοιδῆς·

705 ὥς ποτε πετραίῃ ὑπὸ δειράδι Παρνησσοῖο

Δελφύνην τόξοισι πελώριον ἐξενάριζεν,

κοῦρος ἐὼν ἔτι γυμνός, ἔτι πλοκάμοισι γεγηθώς.

Ἰλήκοις· αἰεὶ τοι, ἄναξ, ἄτμητοι ἔθειραι,

αἰὲν ἀδήλητοι· τὼς γὰρ θέμις. Οἰόθι δ' αὖτῃ

710 Λητὼ Κοιογένεια φίλαις ἐν χερσὶν ἀφάσσει.

Πολλὰ δὲ Κωρύκῃαι νύμφαι, Πλείστοιο θύγατρεις,
θαρσύνεσκον ἔπεσιν, Ἰήιε κεκληγυῖαι·
ἔνθεν δὴ τόδε καλὸν ἐφύμνιον ἔπλετο Φοῖβῳ.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ τόνγε χορείη μέλψαν ἀοιδῇ,
715 λοιβαῖς εὐαγέεσσιν ἐπώμοσαν, ἧ μὲν ἀρῆξειν
ἀλλήλοισι εἰσαιὲν ὁμοφροσύνησι νόοιο,
ἀπτόμενοι θυέων· καί τ' εἰσέτι νῦν γε τέτυκται
κεῖσ' Ὀμονοίης ἱρὸν εὐφρονος, ὃ ρ' ἐκάμοντο
αὐτοὶ κυδίστην τότε δαίμονα πορσαίνοντες.

V. 648-719. Il parla ainsi; et, aussitôt après, terminant ces discours, les héros se mettaient au travail continu de la rame: bientôt le rapide fleuve Rhébas, le rocher de Coloné, et peu après le cap Mêlas étaient dépassés, puis les bouches du fleuve Phyllis; c'est là qu'autrefois Dipsacos avait reçu dans ses demeures le fils d'Athamas, alors qu'il fuyait avec le bélier la ville d'Orchomène. Dipsacos était fils d'une Nymphe des prairies; loin de se plaire à une vie orgueilleuse, il était heureux d'habiter avec sa mère auprès des eaux du fleuve, son père, et de faire paître des troupeaux sur la rive. Bientôt le temple consacré à ce héros, les rives spacieuses du fleuve et la plaine, et le Calpé, qui coule dans un lit profond, apparaissaient à leurs yeux, puis étaient laissés en arrière. Et cependant, après le jour venait la nuit qu'aucun vent ne ⁷¹ troublait, et ils l'occupèrent aussi à ramer, infatigables. Tels, fendant le sol d'un champ humide et gras, des bœufs de travail peinent; de partout, de leurs flancs et de leur nuque, une sueur abondante coule goutte à goutte; sous le joug, leurs yeux ont un regard oblique; de leur mufle sec un souffle bruyant s'exhale sans cesse; et cependant, enfonçant leurs pieds fourchus dans le

sol, les bêtes accouplées travaillent tout le jour: semblables à ces bœufs, les héros labouraient la mer de leurs rames.

Au moment où la lumière divine ne brille pas encore et où l'obscurité n'est déjà plus si profonde, alors que dans la nuit s'est répandue cette faible lumière que les hommes qu'elle réveille appellent le crépuscule, alors, ayant fait entrer le navire dans le port de l'île déserte de Thynias, ils montèrent à grand' peine sur le rivage.

Or, à leurs yeux, le fils de Létô, qui revenait de Lycie et se dirigeait au loin vers le peuple innombrable des hommes Hyperboréens, apparut. Des deux côtés de ses joues, des boucles de cheveux d'or tombaient en grappes et s'agitaient à chacun de ses mouvements. Sa main gauche brandissait un arc d'argent, sur son dos était un carquois suspendu à son épaule. Sous ses pieds, l'île entière tremblait, et les flots agités débordaient sur le rivage. Les héros, à cette vue, furent saisis d'une terreur pleine d'angoisse : aucun d'eux n'osa fixer son regard sur les yeux éclatants du dieu. Ils se tenaient, la tête penchée vers la terre. Mais le dieu était déjà loin d'eux, et passait dans les airs au-dessus des flots de la

mer. Enfin, Orphée prononça ces paroles, en s'adressant aux héros: » Allons, consacrons cette île à Apollon Matinal, et appelons-la de son nom, puisque c'est en y passant le matin qu'il nous est apparu à tous. Elevons un autel sur le rivage, pour offrir un sacrifice avec ce que nous pouvons avoir. Que si, plus tard, il nous fait revenir sains et saufs dans la terre d'Haimonie, alors, en son honneur, nous placerons sur l'autel des cuisses de chèvres cornues. Maintenant, laisse-toi apaiser par ce que nous pouvons t'offrir, par la fumée de la graisse brûlée et par 72 des libations, je t'en conjure! Sois-nous propice, ô dieu!... Sois-nous propice, toi qui as apparu devant nous!...»

Il parla ainsi; et, parmi les héros, les uns aussitôt construisirent un autel avec des pierres; les autres se répandirent, de côté et d'autre, dans l'île, pour chercher s'ils verraient quelque faon ou quelque chèvre sauvage : car les animaux de ce genre sont nourris en grand nombre par les forêts profondes. Le Léoïde leur fit trouver du gibier. Tous les animaux qu'ils prirent, ils consumèrent sur l'autel, suivant les rites, leurs cuisses dans une double enveloppe dégraisse, en invoquant Apollon

Matinal. Autour des victimes qui se consumaient, ils instituèrent un large chœur de danse; ils célébraient le bel lépaiéôn, Phoibos lépaiéôn. Et, avec eux, le noble fils d'Oiagros commençait sur sa phorminx de Bistonie un chant harmonieux : il disait comment autrefois, au pied de la rocheuse montagne du Parnasse, le dieu avait tué à coups de flèches et dépouillé le monstrueux serpent Delphyné (Ah! Ah! GT) ; il était encore tout jeune et combattait nu, heureux de ses cheveux bouclés... « O dieu favorable, pardonne! Jamais tes cheveux ne seront coupés, ils ne subiront d'atteinte jamais : telle est la loi éternelle. La Coiogène Létô est la seule qui puisse les manier dans ses mains amies. » — Orphée disait aussi combien les nymphes Coryciennes, filles de Pleistos, l'encourageaient par leurs paroles en lui criant : « O léios! », cri d'où est venu ce beau refrain qui accompagne l'hymne de Phoibos.

Quand ils eurent célébré le dieu par ce chant et ce chœur de danse, ils se jurèrent, en faisant de saintes libations, de se secourir toujours les uns les autres et de conserver une concorde perpétuelle: et ils faisaient ce serment, la main sur les victimes. Et maintenant encore subsiste en cet endroit un monument sacré de la

bienveillante Concorde, monument qu'ils élevèrent alors, pleins de vénération,
pour la très illustre déesse.

APOLLONIOS ARGONAUTIQUES IV v 611

Ὡς Ἀργὼ ἰάχησεν ὑπὸ κνέφας· οἱ δ' ἀνόρουσαν
Τυνδαρίδαι, καὶ χεῖρας ἀνέσχεθον ἀθανάτοισιν
εὐχόμενοι τὰ ἕκαστα· κατηφείη δ' ἔχεν ἄλλους
ἥρωας Μινύας. Ἡ δ' ἔσσυτο πολλὸν ἐπιπρὸ 595
λαΐφεσιν, ἐς δ' ἔβαλον μύχατον ῥόον Ἡριδανοῖο·
ἔνθα ποτ' αἰθαλόεντι τυπεῖς πρὸς στέρνα κεραινεῶ
ἡμιδαῆς Φαέθων πέσεν ἄρματος Ἡελίοιο
λίμνης ἐς προχοᾶς πολυβενθέος· ἥ δ' ἔτι νῦν περ
τράγματος αἰθομένοιο βαρὺν ἀνακηκίει ἀτμόν.600

Οὐδέ τις ὕδωρ κεῖνο διὰ πτερὰ κοῦφα τανύσσας
οἰωνὸς δύναται βαλέειν ὕπερ· ἀλλὰ μεσηγὺς
φλογμῷ ἐπιθρώσκει πεποτημένος. Ἀμφὶ δὲ κοῦραι
Ἥλιάδες ταναῆσιν ἐελμέναι αἰγείροισιν,
μύρονται κινυρὸν μέλαι γόον· ἐκ δὲ φαινὰς 605
ἡλέκτρου λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε,
αἱ μὲν τ' ἡελίῳ ψαμάθοις ἔπι τερσαίνονται·
εὖτ' ἂν δὲ κλύζησι κελαινῆς ὕδατα λίμνης
ἡιόνας πνοιῇ πολυηχέος ἐξ ἀνέμοιο,
δὴ τότε ἔς Ἡριδανὸν προκυλίνδεται ἄθροα πάντα 610
κυμαίνοντι ῥόφῳ. Κελτοὶ δ' ἐπὶ βάζιν ἔθεντο,

ὥς ἄρ' Ἀπόλλωνος τάδε δάκρυα Λητοΐδαο
ἐμφέρεται δίναις, ἅ τε μυρία χεῦε πάροιθεν,
ἦμος Ὑπερβορέων ἱερὸν γένος εἰσαφίκανεν,
οὐρανὸν αἰγλήεντα λιπὼν ἐκ πατρὸς ἐνιπῆς, 615
χωόμενος περὶ παιδί, τὸν ἐν λιπαρῇ Λακερείῃ
δῖα Κορωνίς ἔτικτεν ἐπὶ προχοῆς Ἀμύροιο.
Καὶ τὰ μὲν ὥς κείνοισι μετ' ἀνδράσι κεκλήισται.
Τοὺς δ' οὔτε βρώμης ἥρει πόθος, οὐδὲ ποτοῖο,
οὔτ' ἐπὶ γηθοσύνας τράπετο νόος. Ἄλλ' ἄρα τοίγε 620
ἦματα μὲν στρεύγοντο περιβληχρὸν βαρύνοντες
ὁδμῇ λευγαλέῃ, τήν ῥ' ἄσχετον ἐξανίεσκον

τυφομένου Φαέθοντος ἐπιρροαὶ Ἥριδανοῖο·

νύκτας δ' αὖ γόον ὀξὺν ὀδυρομένων ἐσάκουον

Ἡλιάδων λιγέως· τὰ δὲ δάκρυα μυρομένησιν 625

οἶον ἐλαιοῖσιν στάγες ὕδασι ἐμφορέοντο.

V. 592-626. Ainsi parla Argo au moment du crépuscule; mais les Tyndarides se levèrent et, tendant les mains vers les immortels, ils firent toutes les prières qui avaient été indiquées; et une morne tristesse possédait les autres héros Minyens. Mais le navire était entraîné bien en avant par sa voile, et ils se jetèrent jusqu'au fond du cours de l'Éridan : c'est là qu'autrefois, frappé au cœur par la foudre ardente, Phaéthon tomba à demi consumé du char d'Hélios dans l'estuaire, vaste comme un étang, du fleuve profond; et, maintenant encore, le fleuve exhale une lourde fumée qui provient de la blessure enflammée. Au-dessus de ces eaux, aucun oiseau ne peut étendre ses ailes légères et planer : mais son vol le précipite

au milieu de l'abîme incandescent. Aux alentours, les jeunes Héliades, enfermées dans de hauts peupliers noirs, gémissent, les misérables! Plaintives sont les lamentations de leur deuil; de leurs paupières se répandent et coulent vers la terre des gouttes transparentes d'ambre, qui sont séchées par le soleil sur le sable. Mais, quand l'abîme noir se gonfle et inonde le rivage, sous l'action du vent retentissant, alors tout ce qui se trouve sur le rivage est roulé dans l'Éridan par les eaux en fureur. — **Les Celtes, cependant, ont attribué à ce fait une autre origine : ce sont, disent-ils, les larmes du Léoïde Apollon qui sont emportées dans ces tourbillons, les larmes sans nombre qu'il versa autrefois, alors qu'il se dirigeait vers le peuple sacré des Hyperboréens, chassé du ciel éclatant par les reproches de son père; car il s'était irrité au sujet de son fils, celui que, dans la riche Lacériea, 158 la divine Coronis lui avait enfanté, près de l'embouchure de l'Amyros. Telle est la tradition répandue parmi ces hommes.** — Cependant, les héros n'éprouvaient aucun désir de boire ni de

manger, et leur esprit n'était pas tourné vers la joie; pendant le jour, ils s'épuisaient dans l'angoisse, supportant avec peine, et fort incommodés, la lourde odeur, l'odeur intolérable du corps fumant de Phaéthon qui s'exhalait des eaux de l'Éridan; pendant la nuit, ils entendaient les cruelles lamentations, les cris perçants des Héliades; et, comme elles pleuraient, leurs larmes étaient portées sur les eaux, semblables à des gouttes d'huile.

HERODOTE IV, 33

XXXIII. Les Déliens en parlent beaucoup plus amplement. Ils racontent que les offrandes des Hyperboréens leur venaient enveloppées dans de la paille de froment. Elles passaient chez les Scythes : transmises ensuite de peuple en peuple, elles étaient portées le plus loin possible vers l'occident, jusqu'à la mer Adriatique. De là, on les envoyait du côté du midi. Les Dodonéens étaient les premiers Grecs qui les recevaient. Elles descendaient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et, de ville en ville, jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portaient à Ténos, et les Téniens à Délos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île. Ils ajoutent que, dans les premiers temps, les Hyperboréens envoyèrent ces offrandes par deux vierges, dont l'une, suivant eux, s'appelait Hypéroché,

et l'autre Laodicé ; que, pour la sûreté de ces jeunes personnes, les Hyperboréens les firent accompagner par cinq de leurs citoyens, qu'on appelle actuellement Perphères, et à qui l'on rend de grands honneurs à Délos ; mais que, les Hyperboréens ne les voyant point revenir, et regardant comme une chose très fâcheuse leur arrivait de ne jamais revoir leurs députés, ils prirent le parti de porter sur leurs frontières leurs offrandes enveloppées dans de la paille de froment ; ils les remettaient ensuite à leurs voisins, les priant instamment de les accompagner jusqu'à une autre nation. Elles passent ainsi, disent les Déliens, de peuple en peuple, jusqu'à ce qu'enfin elles parviennent dans leur île. J'ai remarqué, parmi les femmes de Thrace et de Paeonie, un usage qui approche beaucoup de celui qu'observent les Hyperboréens relativement à leurs offrandes. Elles ne sacrifient jamais à Diane la royale sans faire usage de paille de froment.

HERODOTE IV, 36

Car je ne relate pas les propos concernant Abaris, dont on dit qu'il serait Hyperboréen, selon lequel il promena par toute la terre la flèche, sans prendre aucune nourriture.

SERVII GRAMMATICI

IN VERGILII AENEIDOS

LIBRUM DECIMUM COMMENTARIUS,

LIN. 179

[179] alpheae ab origine pisae Alpheus fluvius est inter Pisas et Elidem, civitates Arcadiae, ubi est templum Iovis Olympici: ex quibus locis venerunt qui Pisas in Italia condiderunt, dictas a civitate pristina, unde nunc addidit 'urbs Etrusca solo', cum praemisisset 'Alpheae ab Origine Pisae'. sane Pisas antiquitus conditas a Peloponneso profectis, vel ab his qui cum Pelope in Elidem venerunt. **alii Pisum, Celtarum regem, fuisse Apollinis Hyperborei filium** et cum Samnitibus bellum gessisse, a quorum regina, quae post coniugis mortem imperio

successerat, receptum, in Etruria oppidum suo nomine condidisse. alii †locum ex deo privigno genitum, iuvenem viribus magnis, Pisas condidisse aiunt. Cato originum qui Pisas tenuerint ante adventum Etruscorum, negat sibi conpertum; sed inveniri Tarchonem, Tyrrheno oriundum, postquam eorundem sermonem ceperit, Pisas condidisse, cum ante regionem eandem Teutanes quidam, Graece loquentes, possederint. alii ubi modo Pisae sunt, Phocida oppidum fuisse aiunt, quod nobis indicio est ex Peloponneso originem id oppidum trahere. alii incolas eius oppidi Teutas fuisse, et ipsum oppidum Teutam nominatum, quod postea †Pisas Lydia lingua sua singularem portum significare dixerunt; quare huic urbi a portu lane nomen inpositum. alii ab Epeo, Troiani equi fabricatore, conditum tradunt, qui cum aliis Graecis in hanc regionem reiectus est: ubi postquam Troianae captivae metu dominarum, ad quas deducebantur, naves incenderunt, desperatione reditus remansit, urbemque condidit et ab ea, quae est in Peloponneso, Pisas cognominavit.

STRABON GÉOGRAPHIE XI, 6, 2

[2] Εἰσπλέοντι δ' ἐν δεξιᾷ μὲν τοῖς Εὐρωπαϊοῖς οἱ συνεχεῖς Σκύθαι νέμονται καὶ Σαρμάται οἱ μεταξὺ τοῦ Τανάιδος καὶ τῆς θαλάττης ταύτης, νομάδες οἱ πλείους, περὶ ὧν εἰρήκαμεν· ἐν ἀριστερᾷ δ' οἱ πρὸς ἔω Σκύθαι, νομάδες καὶ οὔτοι, μέχρι τῆς ἑώας θαλάττης καὶ τῆς Ἰνδικῆς παρατείνοντες. Ἄπαντας μὲν δὴ τοὺς προσβόρρους κοινῶς οἱ παλαιοὶ τῶν Ἑλλήνων συγγραφεῖς Σκύθας καὶ Κελτοσκύθας ἐκάλουν· οἱ δ' ἔτι πρότερον διελόντες τοὺς μὲν ὑπὲρ τοῦ Εὐξείνου καὶ Ἰστροῦ καὶ τοῦ Ἀδρίου κατοικοῦντας Ὑπερβορέους ἔλεγον καὶ Σαυρομάτας καὶ Ἀριμασπούς, τοὺς δὲ πέραν τῆς Κασπίας θαλάττης τοὺς μὲν Σάκας τοὺς δὲ Μασσαγέτας ἐκάλουν, οὐκ ἔχοντες ἀκριβὲς λέγειν περὶ αὐτῶν οὐδέν, καίπερ πρὸς Μασσαγέτας τοῦ Κύρου πόλεμον ἱστοροῦντες. Ἄλλ' οὔτε περὶ τούτων οὐδέν ἠκρίβωτο πρὸς ἀλήθειαν, οὔτε

τὰ παλαιὰ τῶν Περσικῶν οὔτε τῶν Μηδικῶν ἢ Συριακῶν ἐς πίστιν ἀφικνεῖτο
μεγάλην διὰ τὴν τῶν συγγραφέων ἀπλότητα καὶ τὴν φιλομυθίαν.

XI, 6 - La mer Caspienne

2. Quand on entre dans la mer Caspienne, les peuples qu'on a à sa droite sont ceux des peuples Scythes qui viennent immédiatement après les derniers peuples de l'Europe et ceux d'entre les Sarmates dont nous avons parlé précédemment comme étant compris entre le Tanais et la mer Caspienne et comme menant de préférence la vie nomade.

Les peuples qu'on a à sa gauche sont les Scythes Orientaux qui vivent eux aussi de la vie nomade et qui s'étendent jusqu'aux rivages de la mer Orientale et aux frontières de l'Inde. Les historiens grecs ont dès longtemps compris tous ces peuples du Nord sous la dénomination générale de Scythes et de Celte-Scythes ;
mais plus anciennement encore on distinguait par les noms

d'Hyperboréens, de Sauromates et d'Arimaspes les peuples qui habitaient au-dessus de l'Euxin, de l'Ister et de l'Adriatique, et par le double nom de Saces et de Massagètes ceux d'au-delà de la mer Caspienne, sans avoir toutefois rien de positif à énoncer sur ces derniers peuples ; car, si toutes les histoires faisaient mention d'une guerre de Cyrus contre les Massagètes, aucune d'elles ne donnait de cet événement une relation exacte et il faut bien convenir que l'histoire ancienne de la Perse, de la Médie et de la Syrie n'offrait guère plus de certitude, vu l'extrême crédulité de ces premiers historiens et leur grand amour du merveilleux.

MACROBE SONGE DE SCIPION LIVRE II CHAP 7

Il suit de là que le soleil ne franchit jamais les bornes de la zone torride, parce que le cercle oblique du zodiaque ne s'étend que d'un tropique à l'autre. L'ardeur des feux que ressent cette zone est donc occasionnée par le séjour continu qu'y fait ce soleil, source et régulateur de la flamme éthérée. Par conséquent les deux zones les plus distantes de cet astre, privées de sa présence, sont constamment engourdies par les froids les plus rigoureux, tandis que les deux intermédiaires jouissent d'une température moyenne qu'elles doivent à celles qui les avoisinent. Cependant, de ces deux zones dites tempérées, celle sous laquelle nous vivons a des parties où la chaleur est plus forte que dans d'autres, parce qu'elles sont plus près de la zone torride : de ce nombre sont l'Ethiopie, l'Arabie, l'Egypte et la Libye. L'atmosphère, dans ces contrées, est tellement dilatée par la chaleur, qu'il

s'y forme rarement des nuages, et que leurs habitants connaissent à peine la pluie. Par la raison contraire, les régions limitrophes de la zone glaciale boréale, telles que le Palus-Méotide, celles baignées par l'Ister et le Tanais, **celles enfin qui se trouvent au-delà de la Scythie, et dont les naturels ont reçu de l'antiquité le nom d'hyperboréens, comme ayant dépassé les limites naturelles du nord; ces contrées, dis-je, ont un hiver qui dure presque toute l'année, et l'on conçoit à peine la rigueur du climat sous lequel ils vivent ; mais le centre de cette zone doit à sa position de jouir d'une température uniforme et bienfaisante.**

LA DACIE HYPERBORÉENNE

UN des plus intéressants aspects de la manifestation cyclique est constitué par la grande migration hyperboréenne. Elle est une « descente », de l'indistinction polaire primordiale dans les multiples manifestations secondaires du cycle. Pourtant, ce n'est pas du point de vue historique profane que cette manifestation nous intéresse, mais de celui du symbolisme historique, « signature » de réalités incomparablement plus profondes.

Le symbolisme de cette migration se rattache en somme à la manifestation de *Prakriti* : indistinction polaire originelle, rupture de l'équilibre des trois *gunas*, imposée par les nécessités de la manifestation des possibilités totales du cycle ; descente « *tamasique* » interrompue parfois par des étapes et des projections « *rajasiques* » à droite et à gauche sur divers plans de la possibilité universelle ; symbolisme crucial évident et, disons-le, fatal.

On peut concevoir d'après cela, que la migration hyperboréenne n'a rien d'une émigration ; qu'on n'y trouve rien d'improvisé, de hasardé, de gratuit, de précipité. Il faut nous arracher à tous les préjugés modernes pour nous bien représenter cette migration sacrée, avec ses sacerdotesses, transportant d'étape en étape, sans aucune improvisation, et selon une précise science géographique, ses « pénates », ses tabernacles, ses supports spirituels. Nous devons insister sur un point capital, sur lequel se base toute notre étude : ces étapes (qui duraient des millénaires) devaient avoir des « vertus » spéciales, des vertus « analogues » à celles des étapes

précédentes et de la Contrée primordiale. C'est là une vérité fondamentale qu'il ne faut jamais perdre de vue. En d'autres termes, les montagnes, les eaux, les lieux géographiques, leurs noms, les centres, les supports spirituels d'une étape avaient des vertus analogues à celles des étapes précédentes. Si, par exemple, il y avait de nouvelles *Tula*, de nouvelles *Iles Blanches*, ce n'est pas du tout, faut-il le dire, à la manière des Nouvelle-Orléans et des New-York ! Mais la géographie sacrée est de toutes les sciences traditionnelles, la plus oubliée en Occident.

Il se trouve que nous connaissons les deux extrêmes de la descente « *tamasique* » de la migration hyperboréenne : le Pôle et la Grèce pélasgique ; l'itinéraire de la migration est la verticale Nord-Sud qui relie ces deux points. Comme nous l'avons dit, il y eut plusieurs étapes du centre suprême hyperboréen et des projections « *râjasiques* » à droite et à gauche, et ce centre devait nécessairement se trouver au point quintessentiel de cette configuration cruciale qui eut autant de branches horizontales que d'étapes du centre suprême sur les différentes plans de l'existence cyclique.

Si nous regardons une carte (1), nous constatons que les dates historiques confirment ce raisonnement. Ainsi par exemple, Camille Jullian admet l'existence d'un état occupant les bords de la mer Baltique, constitué par ceux qui furent plus tard les Celtes. Or, la Mer Baltique se trouve sur la verticale désignée par nous. Nous constatons aussi que cette verticale passe aussi par la Dacie (la Roumanie actuelle). Les renseignements sont beaucoup plus nombreux sur cette contrée.

Un examen quelque peu attentif des écrivains antiques nous montre l'existence, au Nord de la Grèce, sur les bords du Danube et de la Mer Noire, d'une grande race unifiée

1. Nous prions le lecteur de se servir d'une carte dans tout le cours de notre étude, non seulement parce qu'il est question de lieux peu connus du lecteur de l'Europe occidentale, mais aussi à cause du symbolisme géographique qui frappera les regards attentifs.

comme langue, mœurs et traditions, quoique politiquement divisée. C'est la race geto-thrace.

Hérodote (V. 3) affirme que les Thraces étaient le plus grand peuple du monde après les Indiens ; cela serait incompréhensible si nous entendions par Thraces seulement les anciens habitants de la Bulgarie actuelle ; en réalité Hérodote englobait sous ce nom tous les autres peuples de la même race, c'est-à-dire les Thraces proprement dits, les Dalmates, les Pannoniens, les Illyriens, les Gètes, les Daces, les Agathyrses, les Sarmates, les Scythes (1), les Arimaspes, etc., etc (il y a bien une cinquantaine de noms). Tous appartenaient à la grande race geto-thrace. Strabon écrit que les Gètes (habitant au nord du Bas-Danube et dans l'Ukraine actuelle) avaient la même langue que les Thraces. Et Pline dit que les Daces et les Thraces sont un même peuple. D'ailleurs les écrivains antiques usent indifféremment des noms que nous avons cités quand ils parlent des peuples du nord de la Grèce. Tous ces peuples habitaient le territoire occupé aujourd'hui par la Bulgarie, la Yougoslavie, l'Albanie, la Hongrie, la Roumanie, l'Ukraine et la Russie méridionale jusqu'à la Volga. L'affirmation d'Hérodote devient ainsi compréhensible.

Il s'est passé ce fait très curieux : dans toutes ces contrées le vieil élément gétique a été anéanti par les invasions barbares ; les conquérants n'ont pas été absorbés comme les Germains en Gaule. Nous avons aujourd'hui des Bulgares, des Yougoslaves, des Hongrois, des Russes qui n'ont aucun rapport avec l'ancienne race autochtone et n'en ont rien hérité ; *seule la Roumanie*, la plus tardive conquête de Rome (Trajan, 106), a gardé une langue 70 % latine, avec la prédominance raciale dacique, quoique puissamment imprégnée d'éléments slaves dans les plaines. La meilleure preuve, c'est qu'il reste encore en Epire, en Macédoine et en Dalmatie

1. Par un phénomène naturel, les Byzantins donnèrent le nom de Seythes aux envahisseurs slaves des contrées anciennement habitées par les Scythes ; mais ce sont en réalité deux peuples absolument distincts, de l'avis de tous les historiens.

quelques épaves des tribus thraces, et qui parlent le roumain. Comme il n'a jamais existé de colonisation roumaine en ces lieux, le fait ne peut être expliqué que d'une unique façon : ces tribus et les Roumains sont les derniers représentants de la race autochtone des Gëto-thraces, l'identité de langue s'expliquant par la communauté raciale.

Or tous les anciens sont unanimes à affirmer que les Gètes étaient un peuple hyperboréen.

Pindare qui est le poète le plus érudit de la Grèce nous montre Apollon, après avoir bâti avec Neptune et Eaque les murs de Troie, retournant dans sa patrie de l'Hister (le bas-Danube), chez les Hyperboréens (Ξαυθὺν ἡπειρεν ἐς Ἴστρον ἑλχυνων) (*Olymp.*, VIII, 46).

Strabon est catégorique : « Les premiers qui ont décrit les diverses parties du monde, disent que les Hyperboréens habitaient au-dessus du Pont-Euxin (la Mer Noire) et de l'Hister » (*Geogr.*, XI, 6, 2).

Clément d'Alexandrie est aussi précis : il appelle le prophète des Daces, Zalmoxis, Hyperboréen (*Stromata*, IV, 213).

Une des villes principales de la Dacie, d'après le géographe Ptolémée (*Geogr.*, III, 10), était située sur l'Hiérasus (auj. Sereth, fleuve de Moldavie) et s'appelait *Piribori-dava* (*dava* signifie ville, place), nom qui indique une cité hyperboréenne.

Macrobe est aussi précis que possible : *Regiones quas praeterfluunt Tanaïs et Ixter, omniaque super Scythia locum quorum vetustas Hyperboreos vocavit* (*Somnium Scipionis*, II, 7). « Les régions arrosées par le Don et le bas-Danube... que l'antiquité appelait hyperboréens. » Est-ce clair ?

Apollonius de Rhodes, dans ses *Argonautiques* (II v. 675) dit que les Hyperboréens sont des Pélasges habitant au Nord de la Thrace (1).

1. Comme tous les romantiques, Saint-Yves d'Alveydre avait la manie de résoudre les difficultés par des jeux de mots : il dit que les Pélasges étaient de race noire, nous verrons selon quelle interprétation. Or, en dehors de la citation d'Apollonius de Rhodes, nous trouvons d'autres affirmations aussi précises, que les Pélasges étaient un peuple hyperboréen. A Dodone, sanctuaire hyperboréen, Zeus était adoré sous le nom de Zeus αναζπελασγίνος. C'est ainsi qu'il est invoqué par Achille (*Iliade*, XVI, 232). Le Scollaste de

De nombreux auteurs parlent des monts Riphées des contrées hyperboréennes. Or, les Carpathes furent appelés dans l'antiquité *Montes Rhiphaei* : *Scythiam autem... includitur ab uno latere Ponto* (la Mer Noire), *ab altero montibus Rhiphaeis* (Justin *Histor. Philip.* II, c. 2).

Pline l'Ancien parle du peuple des *Arimphaei* qui habitait près des Monts Riphées *haud dissimilem Hyperboreis gentem* (*Hist. nat.*, VI, 7).

On sait que les anciens entendaient par *axis boreus*, *cardines mundi*, Κίον Οὐράνου, le Pôle spirituel du monde.

Ovide qui fut exilé par Auguste à Tomi (aujourd'hui Constantza, port de Roumanie) se plaint d'être contraint à passer sa vie sous l'axe boréal, à gauche du Pont-Euxin (Mer Noire) :

Vita procul patria peragenda sub axe boreo
Qua maris Euxini, terra sinistra jacet (*Tristia*, IV, 41-42).

Et dans une autre lettre, adressée à son ami Macer de Rome il dit qu'il se trouve sous les *Cardines Mundi* mêmes, et qu'il parle en imagination avec son ami, *sous l'axe boréal dans le pays des Gètes* (*gelido... sub axe, inque Getas. Pont.*, II, 19, 40-45).

Et Martial, dans une de ses plus belles épigrammes, adressée au soldat Marcellin *qui partait en expédition en Dacie*, appelle le Pôle, *geticus Polus*,

Miles, Hyperboreoe, Marcelline, Triones
Et getici tuberis sidera pigra poli (*Epigr.*, IX, 46).

Pindare (*Ol.* III 28. *Fragm. hist.* gv. II 387) dit que Hyperboreus était fils de Pelasgos. Donc, pour indiquer la race primordiale, Pélasge serait un terme plus correct même qu'Hyperboréen. Il est vrai que le poète Asius dit que Pelasgos est né de la " Terre noire " (*γαία μέλαινα*), mais outre l'évident symbolisme hermétique de ce mot, le terme désigne surtout l'indistinction primordiale. Pour nous donc, Pelasgos est le nom, dans la tradition hyperboréenne, de l'Homme Universel, de l'Adam Qadmon des traditions islamique et hébraïque. Interpréter " la Terre Noire " par " la Terre des Noirs " c'est du fétichisme.

« Soldat Marcellin, tu pars maintenant pour prendre sur tes épaules le Ciel hyperboréen et les astres du Pôle gétique. »

Dire *geticus polus*, n'est-ce pas indiquer très clairement, qu'à un moment donné le « Pôle » fut chez les Gètes ? Et *geticus* n'est pas une figure poétique pour indiquer l'éloignement, car les Romains connaissaient bien l'existence, au nord des Gètes, d'autres peuples plus éloignés encore : les Venedae, les Aestii, les Gantae, les Sucones, habitant la Pologne et la Scandinavie.

Le même Martial appelle le triomphe de Domitien sur les Daces *Hyperboreus triumphus* et ailleurs *Gigantes triumphus* (Ep. VIII, 78), et enfin :

« Trois fois il passa les cornes perfides de l'Hister sarmatique ; trois fois, il baigna son cheval dans la neige des Gètes ; toujours modeste, il a refusé les triomphes qu'il méritait et n'a apporté avec soi que le renom d'avoir vaincu le monde des Hyperboréens » (Ep. VIII, 50).

Et Claudien (*Bell. geticus*, v. 268) appelle le Pôle *geticus plaustrus*.

Nous terminons ces citations par deux passages de Virgile qui en véritable initié (comme Ovide d'ailleurs) savait ce qu'il en était :

Georgica, IV, v. 517 :

(Orpheus) *Solus hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem
Arvaque Riphæi nunquam viduata pruinis
Lustrabat raptam Eurydicem, quaereus, etc.*

« Solitaire, il parcourait les glaces hyperboréennes et le
« Don couvert de glaces, et les champs jamais exempts de
« neige, autour des monts Riphéens (Carpathes), jusqu'à ce
« que les femmes thraces, irritées de ses mépris, le déchirèrent », etc.

Si Virgile avait écrit : Orphée parcourait les glaces hyperboréennes, les neiges de la Seine et les champs autour des

Monts des Arvernes, jusqu'à ce que les femmes gauloises irritées de ses mépris... ; il y aurait bien des chances pour que les Hyperboréens aient habité la Gaule...

Et l'indication plus précise du Pôle représenté par un Omphalos :

*Mundus ut at Scythiam Rhiphaeasque arduus arcea,
Consurgit.*

Hic vertex nobis semper sublimis (Georg. I, v. 240-241).

Or, nous verrons que ce « vertex », ce *Polus geticus*, cette « représentation » du Pôle, existe en Roumanie dans les Carpathes (Monts Riphéens), sur le Mont « Om », et qu'il est encore appelé par le peuple l'« Essieu du Monde », le « Nombriel de la Terre ». Il faut le dire encore : il ne s'agit pas de l'Hyperborée primitive qui fut strictement polaire, mais d'une de ses principales étapes. En d'autres mots, le Dacie a été pendant quelques millénaires le « centre suprême » de l'Hyperborée (*et par conséquent du monde*) en migration vers le Sud, et avant le déplacement du centre vers l'Orient. Il nous reste maintenant à montrer avec plus de précision les « analogies » de l'Hyperborée dacique avec l'Hyperborée première. Car analogie n'est pas coïncidence, mais identité de « vertus », et c'est là tout ce qui importe :

Comme nous aurons à mettre à contribution le soi-disant « folk-lore », il nous faut d'abord tirer au clair son importance et sa signification. Nous citons ces lignes particulièrement significatives de M. René Guénon sur le Saint-Graal (1) :

« La conception même du *folk-lore*, telle qu'on l'entend habituellement, repose sur une idée radicalement fausse, l'idée qu'il y a des « créations populaires », produits spontanés de la masse du peuple ; et l'on voit tout de suite le rapport étroit de cette façon de voir avec les préjugés démocratiques ». Comme on l'a dit très justement, « l'intérêt profond de toutes les traditions dites populaires, réside

1. *Voile d'Isis*, fév. et mars 1934. C'est nous qui soulignons.

surtout dans le fait qu'elles ne sont pas populaires d'origine » ; et nous ajouterons que, s'il s'agit, *comme c'est presque toujours le cas*, d'éléments traditionnels, au vrai sens de ce mot, si déformés, amoindris ou fragmentaires qu'ils puissent être parfois, et de choses ayant une valeur symbolique réelle, tout cela, bien loin d'être d'origine populaire *n'est même pas d'origine humaine*. Ce qui peut être populaire, c'est uniquement le fait de la « survivance », quand ces éléments appartiennent à des formes traditionnelles disparues... Le peuple conserve ainsi, sans les comprendre, des débris de traditions anciennes, *remontant même parfois à un passé si lointain qu'il serait impossible de le déterminer, et qu'on se contente de rapporter, pour cette raison, au domaine obscur de la « préhistoire »* ; il remplit en cela la fonction d'une sorte de mémoire collective plus ou moins « subconsciente », dont le contenu est manifestement venu d'ailleurs (1). Ce qui peut sembler le plus étonnant, c'est que lorsqu'on va au fond des choses, on constate que ce qui est ainsi conservé contient surtout, sous une forme plus ou moins voilée, *une somme considérable de données d'ordre ésotérique*, c'est-à-dire précisément, tout ce qu'il y a de moins populaire par essence ; et ce fait suggère de lui-même une explication que nous nous bornerons à indiquer en quelques mots. Lorsqu'une forme traditionnelle est sur le point de s'éteindre, ses derniers représentants peuvent fort bien confier volontairement, à cette mémoire collective dont nous venons de parler, ce qui autrement se perdrait sans retour ; c'est en somme le seul moyen de sauver ce qui peut l'être dans une certaine mesure ; et, en même temps, l'incompréhension naturelle de la masse est une suffisante garantie que ce qui possédait un caractère ésotérique n'en sera pas dépouillé pour cela, mais demeurera seulement,

1. C'est là une fonction essentiellement « lunaire », et il est à remarquer que, suivant l'astrologie, la masse populaire correspond effectivement à la Lune, ce qui, en même temps, indique bien son caractère purement passif, incapable d'initiative ou de spontanéité (Note de M. Guénou).

comme une sorte de témoignage du passé, pour ceux qui, en d'autres temps, seront capables de le comprendre. »

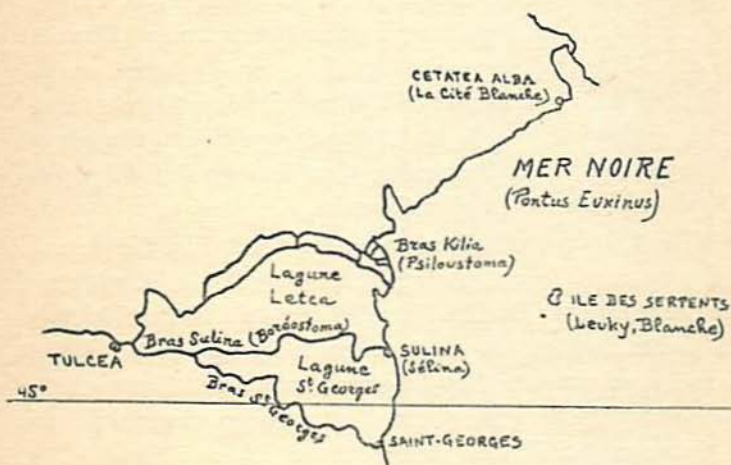
Ces remarques capitales doivent être comme en filigrane pendant le reste de notre étude, car elles dominent tout le problème et en donnent la clef.

Ce qu'on sait sur l'Hyperborée première peut tenir en peu de phrases. La principale source d'information se trouve chez Hécatee d'Abdère, cité par Diodore de Sicile (II, 47) : « Vis-à-vis de la contrée des Celtes, dans les parties de l'Océan, il y a une île appelée *Leuky*, c'est-à-dire *Blanche*. Latone, mère d'Apollon y naquit, et à cause de cela, Apollon y est vénéré plus que les autres Dieux (Apollon s'appelait aussi *Apollon Leukos*, *Leukios*, *Leukaïos*). Parce que les Hyperboréens de l'Île Blanche célèbrent ce Dieu chaque jour et lui rendent les plus grands hommages, on dit que ces hommes sont les prêtres d'Apollon... Il y a dans cette île un temple d'Apollon. Les habitants sont en grande partie des cytarrhèdes. De cette île on peut voir la Lune (Σελήνη), peu éloignée. Les souverains sont les Boréades, descendants de Borée. On appelait aussi cette île *Helixea* (*Felicia*) ou νησος μακάρων (l'île des Bienheureux). Non loin de là étaient les Monts Riphéens. » Homère (*Iliade*, VIII, 13) parle des « portes de fer » (σιδηρεὶ πύλαι) qui se trouvent près de l'*Okeanos potamos*.

Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots sur la géographie de la Dacie. Cette géographie est dominée par un fait central : le plateau de Transylvanie, encerclé par les chaînes des Karpathes et des Monts de l'Ouest, les plus sauvages et les plus impénétrables de l'Europe. Autour de ce formidable château-fort naturel, sont les vastes plaines du Dniester, de la Theiss et du Danube. Ces fleuves sont en même temps les frontières naturelles de la Dacie et lui donnent une forme presque ronde. Le Danube pénètre en Roumanie par les « portes de fer » des Carpathes... Depuis le Rhin et les Alpes, jusqu'à la muraille de Chine, l'indéfini règne en maître : des terrains vagues, des contrées qui com-

mencent on ne sait où et finissent on ne sait où. Dans cet océan de possibilités, la Dacie est le seul pays caractéristique, défini, formant une unité géographique.

Nous avons déjà vu deux analogies : les Riphées polaires et les Riphées carpathiques, les « portes de fer » polaires et les « portes de fer » danubiennes (1). Ce fleuve se jette dans la Mer Noire par un Delta à trois bras. Strabon désigne la Mer Noire comme un « nouvel Océan » (*Geogr.*, I, 2, 10) ; autre analogie : le bras central du Delta s'appelait le « Boreostomon ». Et dans Apollonius de Rhodes (*Argon.*, IV, 182) l'Hister est le « Κεφα Οκεανισιο » (le golfe de l'Océan). Voici d'ailleurs une carte de l'embouchure du Danube ; les noms antiques y sont indiqués entre parenthèses.



EMBOUCHURE DU DANUBE

Hécatee d'Abdère avait parlé d'une Ile Blanche où il y avait un temple d'Apollon.

1. Nous avons aussi été frappé par l'analogie entre la mer « intérieure » Noire et la mer intérieure Baltique. Le Danemark s'appelait dans l'antiquité « le Chersonèse cimbrique ». Or sa ressemblance est frappante avec la Crimée (le Chersonèse taurique) ; seulement ils sont disposés en sens inverse en vertu de la « loi de réflexion »...

Or, juste en face du Delta danubien il y a la petite « Ile des Serpents » ; dans l'antiquité elle s'appelait *Leuky*, Blanche... Sur cette île Blanche se trouvent les ruines d'un grand temple d'Apollon. En 1823, une expédition russe enleva tout ce qui restait du temple. Voilà une partie du Mémoire de Köhler à l'Académie de Saint-Pétersbourg : « Les murs ont encore une hauteur de 1 m. 66. La construction est carrée, ayant 29 m. 76 de chaque côté. Le temple a été construit avec de très grands blocs d'une pierre calcaire ordinaire de couleur blanche, rudement taillés et placés les uns sur les autres sans mortier... Le Temple d'Apollon de l'Ile Leuké et les édifices que je viens de citer sont d'une antiquité très reculée et d'un genre que l'on comprend sous la dénomination d'architecture cyclopéenne. On est frappé par la grandeur de cet édifice. Dans l'antiquité il était orné richement de marbre blanc... Cette île portait dans l'antiquité le non de Leuké ou île Blanche, non pas à cause de la blancheur de ses bords escarpés, mais à cause de la blancheur de ses édifices. D'après le rite ancien, selon Pausanias, tous les temples d'Apollon étaient construits en pierre blanche. »

D'ailleurs toutes les localités autour de l'île Blanche portent des noms similaires, Olbiopolis, l'île Apollonia, la moderne « Cetatea Alba » (la Cité Blanche) près du Dniester, Bolgrad (la ville blanche). On sait aussi que la mer qui entourait l'île de *Tula* s'appelait *Mare Cronium* ; or la Mer « Noire », renfermant l'île Blanche, germe d'or, est aussi une mer saturnienne par excellence.

Hécatee d'Abdère écrit encore que de l'« Ile Blanche » des Hyperboréens, on voit la Lune (*Σελήνη*), qui en est peu éloignée... En face de l'Ile Blanche de la Mer Noire, sur le bras central du Delta danubien (le Boreostoma), il y a le port de *Sulina*... qui s'appela de tous temps *Selina*, comme le peuple le prononce encore, comme il se trouve désigné dans le *De administratione Imperii* de Constantin Porphyrogénète et dans le périple catalan de 1375.

La mère d'Apollon et de Diane (*Séléné*) est *Leto*, en dialecte

populaire pélasge *Lete*. La lagune entre les bras supérieur et central du Delta s'appelle *Letea* (cet *ea* est une déformation très courante dans la langue roumaine : par exemple *Manu* est devenu *Manea* ; *Iovis*, *Iovea* ; *Corbus*, *Corbea* ; *Vulcanus*, *Valcea*).

Un peu plus haut que le point où le Danube se divise en trois bras, sur le manche du Trident, il y a le port de *Tulcea*. A propos de ce nom, nous avons à observer ceci : que l'*e* intercalé devant l'*a*, l'est par le même phénomène linguistique dont nous avons parlé quelques lignes plus haut ; quant à *c*, il est une forme adjectivale commune dans le roumain vulgaire et dont l'origine est slave (par exemple une Russe se dit en roumain *Rusa* ; en roumain vulgaire, *Rusca* ; de même *Ebrea*, *Evreica* ; *Franceza*, *Frantsousca*).

Éliminons donc, comme surajoutés l'*e* et le *c*, et il reste en toutes lettres TULA (1).

Serrons maintenant la question de plus près et cherchons les sources les plus précieuses, à notre point de vue, dans le soi-disant *folk-lore* roumain.

Il y a en Roumanie un genre spécial d'incantations, les *Kolinde* (2). Ce mot n'est autre que « *Kalendae* ». A Noël, au Nouvel An, à la Saint-Jean, les enfants se rassemblent par groupes, et vont de maison en maison pour annoncer la Bonne Nouvelle. C'est ce qui se faisait chez les Romains aux calendes de janvier pendant les *Saturnalia* et les fêtes de Janus. Le sujet est un épisode sacré qui n'a de chrétien que les noms des personnages ; quelquefois on mime un drame sacré où se trouvent, par exemple, parmi d'autres, les trois juges de l'Enfer. Ces *Kolinde* ne sont pas, bien entendu, latines, mais remontent à la source commune proto-pélasge, dans une antiquité abyssale ; elles sont ce qu'il y a de plus mystérieux dans la poésie populaire roumaine.

1. Nous ne parlons pas des nombreuses localités autour du Delta du Danube appelées *Tuzla*.

2. Nous avons à ce propos à rappeler une fois pour toutes au lecteur, que le roumain est une langue phonétique, c'est-à-dire qu'on le lit comme on l'écrit.

Or, toutes les *Kolinde* commencent par l'évocation d'un « Grand Monastère Blanc » qui se trouve dans une Ile ; le « Grand Monastère Blanc aux neuf autels », « le Grand et Saint Monastère Blanc qui se trouve dans une Ile de la Mer Noire ». Le lieu est donc désigné avec toute la précision désirable.

Iaho ! Ler, Doamne Ler ! (1)
 Dans le grand Monastère Blanc
 Officiant neuf prêtres
 Et neuf chantres (2)...

Voilà, Seigneur, dans la Mer Noire,
Io ! Leroi, daleroi, Doamne !
 Le Monastère Blanc aux 9 autels.
 Où brûlent 9 cierges
 Dont la cire coule,
 Les gouttes forment un lac de vin et d'huile
 Où se baigne le Bon Dieu (3)
 Se baigne et se sanctifie...

Là haut, toujours plus haut
Oï ! Lerondai, leroi, Doamne !
 Là où sont allés tous les Saints
 Est un monastère Blanc et Saint
 Aux murs d'encens,
 Aux portes de citronnier,
 Aux seuils de marbre ;
 Il a neuf autels,
 Neuf fenêtres vers le Soleil

C'est Jean-Saint-Jean (*Ion-Sant-lon.*)

Avec 9 vieux prêtres,
 Autant de patriarches
 Et de Diacres.
 Ils prient depuis des semaines,
 Mais la prière qui l'écoute ?
 C'est la Mère de Dieu
 Avec son Fils dans ses bras.
 Le Fils jette une pomme d'or
 dans la Lune

Neuf statues.
 Mais qui se trouve dedans ?

Et elle en devient pleine,
 A midi, jette une pomme dans
 le Soleil.

1. Paroles, au premier abord, aussi incompréhensibles en roumain qu'en français, à l'exception de *Doamne* (*Domine*, Seigneur). Nous verrons ce qu'il faut penser de cette mystérieuse invocation.

2. " L'Ile Blanche des Hyperboréens était habitée par des cytarhèdes... » (Hécatee d'Abdère).

3. *Bonus Deus Phosphorus* (Apollon).

Du rêve d'en haut (1)

Ler, Doamne, Ler !

S'est élevé en haut

Un grand nuage

Du grand nuage

S'est fait un grand homme

Avec une grande hache...

Et du grand Homme

S'est faite une Grande Forêt (2)

De la Grande Forêt

On a coupé un Grand Arbre

Et on en a fait un Grand Monastère Blanc (3)

Avec neuf Autels

Et neuf Trônes d'Or, avec des Lettres.

Dans le Grand Autel

Est Sainte-Marie la Grande

Dans le petit Autel

Est Sainte-Marie la Petite.

Dans l'Autel du milieu

Est la Mère de Dieu ;

Elle lisait un livre,

Les larmes lui coulaient,

Elles deviennent des lettres d'or ;

Regarde la Mère de Dieu par dessus l'épaule gauche

Et ne vit personne,

Regarde par l'épaule droite.

Et vit Jean-Saint-Jean...

« Le Monastère Blanc est comme un Soleil. Près du Monastère il y a un lac d'huile sainte et un ruisseau de vin où se baignent et se sanctifient le Bon Dieu et le Vieux Noël. Le sentier qui va du rivage au Monastère est la Voie Sacrée ».

Après l'Office « qui est très long », arrivent sur la Mer « dans une Arche », le « Saint Dieu » et les « autres Saints » ; ils s'asseoient dans des « étés d'or ». Parfois le Temple est nommé « Le Monastère des Seigneurs ».

Dans l'Île de la Mer Noire
Ia ! Voleranda leralui Doamne !

Derrière la Grande Montagne

Se lève le Soleil.

Non, ce n'est pas le Soleil,

C'est le Monastère Blanc,

Le Monastère des Seigneurs

Avec 9 prêtres et 9 diacres ;

Quand l'office finit

Le grand prêtre sortit,

Vit le Soleil resplendissant

Et lui adressa ces paroles...

1. Cette *Kolinda* s'appelle aussi « La Grande Numération » et passe pour avoir un grand pouvoir magique.

2. *Grand nuage*, possibilité universelle ; *Grand Homme*, l'Homme universel ; *Grande forêt*, manifestation intégrale.

3. Le *Grand Arbre*, le Pôle ; il est donc bien le Centre Suprême, ce Monastère Blanc fait du bois du « Pôle » !

Dans le Grand Monastère Blanc	C'est <i>Ilion</i> , (<i>Hélios</i>)
<i>Aho ! Ler Doamne Ler !</i>	La Mère Sainte,
Le Monastère aux 9 autels	Sainte Marie la Grande.
Aux 9 Trônes d'or.	Sainte Marie la Petite
Mais qui est sur ces trônes ?	Le Vieux Noël
	Jean-Sain-Jean
	Et <i>Siva Vasilea...</i>

Donnons leurs vrais noms à ces personnages.

Le Bon Dieu, *Ilion*, *Alion*, c'est Apollon.

Le Vieux Noël, *Saturnus Senex* (1) ; en roumain, le Vieux *Craciun* ; ce mot vient de *creatione* donc le Vieux Noël est aussi le Cycle.

La Mère Sainte, *Latone*.

Sainte Marie la Grande, *Gaia*.

Sainte Marie la Petite, *Iana*, *Diana*, *Luna*.

Jean-Saint-Jean (*Ion-Sant-Ion*), *Janus*. Les deux aspects de Janus sont admirablement indiqués. Même le troisième aspect, occulte et synthétique est très clairement désigné par le « Saint » posé entre les deux « Jean ».

Siva-Vasilea, *Ops Consiva*, divinité des récoltes.

Apollon est y quelquefois appelé « Le Bon Dieu Fils ». C'est le même que le *Bonus Deus Puer*, ou *Bonus puer phosphorus*, épithètes d'Apollon dans les innombrables inscriptions consacrées à ce Dieu et trouvées en Dacie, surtout dans la ville d'Apulum, capitale de la province du même nom (*Dacia Apulensis*), appelée ainsi d'après le Dieu.

Dans quelques *Kolinde* le Bon Dieu apparaît comme Pasteur, avec une flûte et des boucles d'or.

Sur la Grande Montagne	Aux boucles d'or
Il y a un grand troupeau,	<i>Avec sa grande sœur</i> ,
Mais qui garde le troupeau ?	Il a une flûte d'or annelée
C'est le Saint Soleil	Et une hache de pierre.

1. Cette assimilation s'impose : il est vieux, il est froid, mais comme Saturne, il renferme en lui le Christ, Germe d'or et Joie du Monde.

On sait qu'Apollon garda les troupeaux du Roi Admète.

Là, sur la Grande Montagne
Ia (1) *Ler Doamne Ler* !
 Il a un beau troupeau,
 Mais qui garde le troupeau,

C'est le Seigneur Dieu
 Aux boucles d'or,
 Avec le Soleil sur la poitrine
 Et la Lune sur le front,
 Appuyé sur une lance,
 Avec une flûte annelée.

Hé, Jean,
 Jean-Saint-Jean !
 Regarde vers la Mer

A la droite du Saint Soleil
 Il y a une table ronde
 Avec des Anges autour.

Latone fut persécutée par Junon qui fit jurer à toutes les contrées de ne pas donner asile à l'amante de Jupiter.

Elle est descendue,
 La Sainte Mère sur la Terre,
 Le temps d'accoucher est arrivé,
 Elle va de maison en maison,
 Personne ne la reçoit
 Elle traverse 9 mers,
 Les mers ne la reçoivent pas,

Elle traverse 9 terres,
 Les terres ne la reçoivent pas,
 Elle traverse neuf montagnes,
 Les montagnes ne la reçoivent pas
 Un jeudi (2) elle arrive à un
Deal (3) (colline)
 Elle accouche d'un Empereur
 de Lumière.

Est-il assez clair maintenant qu'il s'agit d'autre chose que de Mythes chrétiens ?

Voici encore une autre légende qui se rapporte au Soleil et à l'Ile Blanche : le puissant Soleil voulait se marier ; il chercha dans le Ciel et dans la Terre, dans le Monde et les Etoiles, pendant 9 ans et sur 9 chevaux, mais ne trouva pas une fée comme il lui fallait ; il y en avait une, sa propre sœur *Iana Cossinzeana* (4). Il lui demande d'être sa « blanche

1. *Io, Iaho, Aho, Ia*, ce sont des variantes du Grand Nom ineffable, *Evohé, Iao, Io, Ieve, IHVH*.

2. Jour de Jupiter.

3. Delos.

4. Appelée aussi *Iléana Cossinzeana*, le principal personnage féminin de la Mythologie roumaine. *Iana*, c'est le féminin de *Ianus* et aussi *Diana* (voir Varron).

épouse ». *Iana* habite près de la Mer Noire, là où est le port de *Sulina*, l'ancienne Σελήνη... Elle tisse sur un métier d'argent.

« Soleil, quand a-t-on jamais vu le Frère épouser la Sœur ? »
Et pour se donner du temps, elle lui demande :

Tu me feras un pont de cire,	Là, nous nous marierons.
Un bout sera ici	Et faisait le Soleil
Près de la Mer Noire	Ce que la Lune désirait.
Et à l'autre bout	Puis, ils allèrent sur le Pont
Tu feras un Monastère Blanc,	Vers le Monastère Blanc
De cire blanche (1)	Pour s'épouser.
Avec des prêtres de cire,	

Mais sous la chaleur de « Midi », le « Pont » de cire fond ; le Soleil et *Iana* tombent dans la Mer et se « noient »... Est-il besoin de commenter ce symbolisme si clair ? *La Mer Noire s'appelait dans l'antiquité le Pontus...*

Que l'on relise ces légendes, que l'on regarde de nouveau la carte, avec cette mer Noire (*Pontus*) saturnienne, cachant dans son sein l'Ile Blanche, située vis-à-vis de *Selina*, avec, au nord, la *Cetatea Alba*, la solaire Cité Blanche et un peu plus au Sud la lunaire *Selina*, appelées couramment en Roumanie les « clefs de la Mer Noire » (les clefs d'or et d'argent des Pouvoirs sacerdotal et royal, des Grands et Petits Mystères, les Clefs de Janus, de Jean-Saint-Jean) ; que l'on regarde la lagune *Letea*, le Trident du Danube, avec, sur le manche « dans l'indistinction », *Tula* ; que l'on fasse cette observation capitale et levant les dernières hésitations, que tout cela est placé très exactement sur le 45° latitude, c'est-à-dire rigoureusement à la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur

1. C'est-à-dire, tu feras un « Pont », entre la Cité lunaire (*Selina*) et la Cité Solaire (*Leuky*, Blanche). A Diane étaient consacrées les abeilles. Le symbole de la Diane d'Ephèse était une abeille. Dans une inscription de la ville d'Apulum, Diane est appelée *melifica*. Hérodote dit qu'au Nord de l'Hister il y avait des abeilles. L'Apollon de Delphes envoya un temple de cire aux *Hyperboréens*.

et l'on pourra dire en paraphrasant Saint Paul « qu'il y a beaucoup de choses à dire, et des choses difficiles à expliquer parce que nous sommes lents à comprendre »... Néanmoins, il paraît bien établi que la Dacie a été le siège du Centre suprême à une date très éloignée.

GÉTICUS.

LA DACIE HYPERBORÉENNE

II

EN utilisant le symbolisme géographique du Delta du Danube, nous avons montré (I) que la Dacie a été, à une époque fort éloignée, le siège du Centre spirituel suprême. Il nous faut encore parler d'une autre analogie très probante sur cette question. Il s'agit du Caucase. On sait qu'il y a eu d'abord un Caucase polaire, puisqu'il est dit que Prométhée fût attaché à l'axe du Pôle. Il y a le Caucase moderne. Cependant, nous offrons au lecteur ces quelques extraits à méditer :

Julius Florus (III, 5) dit que le proconsul de Thrace, Pison, châtia les barbares en les poursuivant dans les montagnes du Rhodope ; il passa ensuite dans les montagnes du Caucase. Or, Rhodope est en Thrace...

Le géographe romain Julius Honorius, dans sa *Cosmographia* (28) parle de deux chaînes de montagnes appelées Caucase, l'une en Europe près des Monts Haemus, et l'autre à l'Est de la Mer Noire, en Asie.

Voici une inscription trouvée en Valachie près du fleuve Olt, anciennement *Alutum* :

Matronis | Aufanib(us) | C(aius) | Jul(ius) Mansue | tus
M(iles) l(egionis) | I M(inervae) | p(iae) f(idelis) v(otum)
s(olvit) l(ibens) m(erito) fu(it) | ad *Alutum* | flumen secus
| mont(em) | *Caucasi* (Corpus 5929). Au fleuve *Alutum* (Oet)
près du Mont Caucase.

Et dans la plus ancienne chronique russe, celle de Nestor

(XI^e siècle) : « Dans la partie nord du Pont-Euxin il y a le Danube, le Dniester, et les *Monts Caucases ou Hongrois* ».

Enfin citons en entier l'épigramme de Martial au soldat Marcellin, partant en expédition en Dacie : « Soldat Marcellin, tu pars maintenant pour prendre sur tes épaules le ciel des Hyperboréens et les astres paresseux du Pôle gétique. *Voilà les roches de Prométhée*. Voilà ce Mont fameux dans les fables. Bientôt, tu verras tout cela de tes propres yeux. Quand tu contempleras ces rochers où résonnent les douleurs immenses du Vieux, tu diras : Oui, il a été encore plus dur que ces dures pierres, et tu pourras ajouter que celui qui a été capable de souffrir de pareils tourments, a pu vraiment aussi former le genre humain » (*Epigr. lib.*, X, 46).

Chez les Romains, dans les plus anciennes inscriptions et dans les Chants des Saliens, le Ciel apparaît sous le nom de *Caelus Manus*, *Kerus Manus*, ou *Duonus Cerus*. Or, nous trouvons en Roumanie les noms presque identiques *Cali-man*, *Karai-man*, *Domnul* (*le Seigneur*) *Cer*, appliqués à des Montagnes sacrées et à des Etres. Il y a en Roumanie trois Monts Karaiman et quatre Kaliman et tous sont sacrés. Le plus important des Kaliman est appelé aussi « Le Trône de Dieu » (1). Dans la poésie populaire le Ciel est adoré comme divinité. C'est le « Ciel sacré », le « Seigneur Ciel » (*duonus Cerus*), le « Haut Ciel », le « Bon Père ». Caraiman (*Cerus Manus*) nous apparaît comme « le Seigneur de la foudre et de l'éclair », le « Grand et puissant Juge du monde ». Donc dans les traditions roumaines Caliman désigne à la fois un Etre et une Montagne. Or, remarquons que le nom d'Orphée a la même racine que Riphée, les Montagnes hyperboréennes et daciques. Il se peut donc que *Ορφεος* soit une contraction de *Ο Ριφείος*, le Riphéen, nom qui désignerait à la fois un Etre et une Montagne, ce qui est exactement le cas de Caliman. Tout cela est extrêmement important, parce que cela montre que Orphée et Caliman ont été des désignations du Roi du

1. Notons aussi que *Cerus Manus* est identique au *μεγας Ουρανος* d'Hésiode.

Monde. Notons aussi que le « Roy du Ciel » qui joue un rôle si important dans la « Geste » de Jeanne d'Arc, et qui, d'après certains désignerait le chef suprême du Centre Spirituel qui « missionna » la Pucelle (1), que le « Roy du Ciel » est la Traduction littérale de *Cali-man* et de *Carai-man*, une des désignations du Roi du Monde (ou d'une de ses plus hautes « hypostases »), dans les Traditions roumaines où il y en a plusieurs comme on le verra par la suite. On verra aussi les faits et les arguments qui nous font croire à l'existence d'un très grand centre spirituel dans la Dacie, jusqu'au delà du Moyen Age.

Nous avons vu que le « Vieux Noël » de la Tradition roumaine est identique à *Saturnus Senex* : *Saturnum a satu dicitur* écrit Macrobe, et c'est une étymologie unanimement admise (*saturatio*, *Satya-Yuga*). En roumain on dit *Craciun satul-ul*, « Noël le Repu ».

Un autre aspect de Saturne en Roumanie est le héros populaire, *Novac* (nouveau). En français « No(v)el ». En grec, *Kronos* est appelé « νεωτερος » (Hésiode, *Theog.*, v. 132), et dans certaines traditions italiennes *Noachus*. Ce *Novac*, ce *Noachus* est identique au *Noah* biblique.

Chose significative, *Novac*, quoique nouveau, est appelé « le Vieux *Novac* ». Or ces contrastes sont tout à fait la principale caractéristique de Saturne : Jeune-Vieux, Nouveau-Ancien, Noir-Blanc, Plomb-Or. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que *Novac* est appelé quelquefois *Manea*, *Minea*, ou *Mihnea*, noms qui dérivent de *Manu* (2).

« Le Vieux Noël a régné ici sur les Géants, avant la venue des Roumains. » « Il était le Roi des Pasteurs. » « *Novac* était le Roi des Géants. » « *Manea-Novac* habitait dans un grand Palais Blanc sur une haute Montagne. » « *Manea-Novac* a fondé la ville de Seligrad. » « Le Fils aîné de *Novac* s'appelait *Iovea* » (*Iovis*) et ceci est fait pour dissiper les dernières

1. V. l'article de M. Jean Reyor, « Le Secret de Jeanne d'Arc », *Voile d'Isis*, janvier 1935.

2. Minos, Ménès, Numa.

incertitudes... *Iovea* représente l'aspect bénéfique de *Novac* ; il a un autre fils, *Gruia*, qui est appelé *Grozav-ul*, le Terrible, qui représente le côté de la rigueur. Ici, une variante très curieuse du mythe connu : *Novac* et *Iovea* sont rivaux mais seulement en prouesses et en hauts faits. *Novac* a encore un fils illégitime, appelé aussi *Iovea*, qui l'assassine par surprise. Le *Iovea* légitime tue le meurtrier et succède à *Novac* dans le Palais Blanc de la haute Montagne.

Le Père de *Novac* est *Iancu* ce qui est un curieux renversement de la véritable hiérarchie. *Iancus* est le nom archaïque de *Janus* comme on le voit dans les Chants saliens : *Iancus*, *Iane*, *Duonus Ceruses* (1).

Chez certaines tribus pélasges de la Cappadoce, Saturne était adoré comme *Ζευς Δαμνι* ; Pline l'appelle *Dokius filius Cæli* ; en d'autres termes, il est le Dieu Dace par excellence et en fait toute la Dacie est mise sous l'hiéroglyphe de Saturne. Il y a aussi une divinité collective dacique, appelée la *Dacia felix* assimilée à Gaia. Cette assimilation de la divinité collective locale avec le grand Principe féminin, était tout à fait courante dans l'antiquité. Dans les légendes roumaines *Dacia* est appelée *Dokia*, *Deciana*, *Baba Gaia*.

Ceci nous amène à parler des autels qui lui sont consacrés, sur la montagne sainte, Caraiman. Il est dit que ces pierres représentent *Dokia* et ses moutons, pétrifiés par le « Bon Dieu », qu'elle avait défié ; ce qui est une variante évidente du Mythe de Niobé et des Niolides. On les appelle aussi les *Babele*.

Ces autels se trouvent à 2.145 mètres, sur un immense plateau qui couronne le Mont Caraiman.

Rien de plus impressionnant que ce paysage abstrait. Les crêtes de montagnes environnantes donnent à ce vaste plateau les rebords d'une coupe. Juste au milieu du plateau qui peut bien avoir trois ou quatre kilomètres de diamètre se trouvent deux groupes de rochers, composé chacun de trois

1. Notons qu'en roumain on nomme les « Ion » (Jean) « Iancu ».

rochers. Leur hauteur varie entre 3 et 4 mètres. Ils ressemblent à des ovaires au centre d'une nature géante, attendant le sperme céleste. Le tout est d'une terrible, d'une admirable nudité. Paysage « métaphysique » par excellence, avec son herbe brûlée par le vent âpre des cimes, sans couleurs, sans pittoresque, nu...

Il y a une grande pierre noire
Ler, Doamne, Ler !
 Près d'elle est la Mère agenouillée,
 — Comme une Pierre sur une pierre —
 Pour accoucher du Fils qui est dans la Pierre...
 Elle accoucha du Fils de la Pierre...

Le Mystère des Mystères...

En dehors de ces deux groupes de 3 rochers chacun qui sont au centre du plateau, il y a encore beaucoup d'autres groupes sur la circonférence, mais trop détériorés par le temps pour qu'on puisse se rendre compte de leur forme. Ce plateau avec ces rochers semblent avoir été un immense temple stellaire (1), comme celui de Glastonbury. Les six rochers centraux groupés en deux figures triangulaires, semblent avoir été consacrés aux douze dieux principaux, et aux douze constellations zodiacales. Les groupes de la circonférence du plateau symbolisent aussi des constellations sans qu'on puisse préciser lesquelles.

A trois heures de là, et formant le même massif que le Kaliman, se trouve la plus sainte des montagnes sacrées de Roumanie, le Mont *Om*. Relevons d'abord la « coïncidence » entre ce nom et le monosyllabe sacré des Hindous. Chez les Thessaliens, Saturne était adoré sous le nom de *l'Ομοιοις*, ce qui est identique à la forme articulée roumaine *Om-ul*, surtout si l'on efface le suffixe *os*, qui est grec. *Om* signifie en roumain l'Homme, et dans ce cas spécial, l'Homme Universel, Saturne, le *Papaeos*, le Vieux. C'est son simulacre qui a

1. Voir R. Guénon, « La Terre du Soleil », *Études Traditionnelles*, janvier 1936.

donné son nom à la Montagne. En effet, près de la cime de l'Om, il y a un énorme rocher, d'une trentaine de mètres de hauteur, qui a une saisissante ressemblance avec une tête humaine. Bien entendu, on risque de se voir taxé de manque de sérieux par tous les « spécialistes » si on ose dire que ce rocher a été sculpté. Une simple « coïncidence » clament tous ces messieurs, car ils ne peuvent pas contester la ressemblance frappante... Elle a bon dos la « coïncidence » !... Constatons qu'elle fait bien les choses, qu'elle pousse le souci de la vérité jusqu'à l'imitation de la tiare pontificale dacique ; relevons aussi que les paysans appellent couramment ce rocher « l'Homme » et qu'il a donné son nom à la Montagne la plus Sainte de Roumanie.

Au sommet même de l' « Om » (à 2.550 m.), il y a un omphalos gigantesque de dix mètres de hauteur et vingt de largeur. C'est le *gelicus polus*, nommé par le peuple l' « essieu du Monde » et le « Nombriel de la Terre ».

En outre le Mont Om est traversé par une grotte immense qui est une des plus grandes du monde, en ce sens qu'on n'en a pas encore trouvé la fin. On en a exploré une vingtaine de kilomètres et c'est tout.

On dit que le Dieu suprême des Daces était *Zalmoxis*. Il faut s'entendre. Le Dieu suprême dacique est sans nom, sans qualification (Strabon). C'est *Brahma nirguna*, comme d'ailleurs ce doit être dans une Tradition qui fut la primordiale. Il est le Ciel serein ; le trouble dans la nature, vient des démons de la tempête, des nuages, de la grêle. Pour pouvoir Le contempler, le Dace tire des flèches dans les nuages. Simple coutume qui, bien transposée, en dit long sur les modes de réalisation dans la Tradition primordiale... Le Dieu est adoré dans les hautes Montagnes, dans les solitudes où seulement les aigles peuvent monter. Pure tradition ouranienne, rigoureusement « monothéiste » et qu'aucune orgie dyonisienne ne trouble. Comme dit le poète :

« Et plus vaste que tous les mondes,
Zalmoxis lui-même, disparaît dans sa propre ombre. »

A ce Dieu illimité, on donne seulement le nom de son représentant *Zalmoxis*. Or, *Zalmoxis* est une fonction comme *Zoroastre*. Quant à la fable qui fait de *Zalmoxis* un esclave et un disciple de Pythagore, il faut l'attribuer à l'incroyable outrecuidance des Grecs. Même un historien profane comme Pârvan, la qualifie dans sa *Getica* de « naïveté rationaliste grecque » et il ajoute : « l'evhémérisme existait en Grèce longtemps avant la naissance d'Evhémère ». En réalité c'est le contraire qui est vrai, car ici, c'est bien le cas de dire que « la Lumière venait du Nord ». Ce qu'il faut retenir de cette fable, c'est que même les Grecs avaient été frappés par la ressemblance entre les enseignements pythagoriciens et les doctrines daco-thraces. D'ailleurs un Grec, Hermippus Callimachus dit textuellement que Pythagore était « δρζμῶν Ἰοῦας μιμουμένος », « disciple des Sapiences thraces ».

Zalmoxis était une fonction saturnienne. Il est l'« Homme » dont le simulacre se trouve sur le Mont *Om*. L'historien Mnaseas de Patrae nous dit que les Gètes adorent Saturne qu'ils nomment *Zalmoxis* (*Fragm. hist. gr.*, III, 153). Et Diogène Laërce (l. VIII) : « Les Gètes nomment Saturne *Zalmoxis* ». Et Hesychius : Ζαλμοξις ὁ Κρονίας. Si on élimine dans *Zalmoxis* le suffixe grec *is*, il reste *Zal-mox* = *Zeul-mos*, c'est-à-dire, en français, le « Dieux-Vieux », qui n'est autre que *Saturnus senex*. Les Daces appelaient *Zalmoxis* « notre Dieu et notre Roi » (Platon, *Charmides*, 5).

Le Grand-Prêtre dace habitait dans la montagne sacrée dans une grotte : il était Dieu (Strabon). Personne n'avait le droit de le visiter sinon le Roi. Il ne descendait que dans de très rares occasions, quand il avait des ordres à donner. Une de ses occasions fut très significative : sous le roi Burebista (contemporain d'Auguste), on interdit absolument la culture des vignes. Le Grand-Prêtre, Deceneus, descendit lui-même de sa montagne pour signifier cet ordre. Or, pour que le Grand-Prêtre-Dieu se dérangeât lui-même pour cela, il fallait qu'il s'agisse d'autre chose qu'un puritanisme « prohibitionniste ». A notre sens, il s'agissait de sauvegarder la pureté de

la doctrine ouranienne et apollinienne dacique des influences dyonisiennes de la Thrace, qui les avait elle-même reçues de l'Orient (1).

Une fois tous les quatre ans, la nation faisait au Dieu suprême, le sacrifice le plus haut : un homme qui avait la grande mission de porter là-haut les vœux de la nation. Et ce sacrifice était si saint que, si celui qui était jeté à la pointe des piques ne mourait pas, cela signifiait, non que le Dieu l'épargnait mais qu'il le considérait indigne de se présenter devant lui. L'ascèse la plus rigoureuse menait à Lui. Celui qui s'engageait sur la Voie devait renoncer aux femmes, au vin, à la viande, et concentrer sa pensée sur l'Eternel (Strabon).

Il y a encore un autre fait extrêmement remarquable, à propos de la caste suprême dacique. Voilà ce que dit Jornandès, l'historien des Daces : *ut refert Dio qui historias eorum (Getarum) analisque graeco stilo composuit, qui dixit primum. Sarabos tereos, deinde vocitatos pileatos hos, qui inter eos generosi exstebant : ex quibus eis reges et sacerdotes ordinantur.* « Les premiers d'entre eux étaient les *Sarabos tereos* : parmi lesquels, on ordonnait des rois et des prêtres. » Donc, il y avait une seule caste pour les fonctions sacerdotale et royale : les *sarabos* cumulaient les deux fonctions. Et en effet, il y eut des Grands-Prêtres qui furent en même temps Rois : Dion Chrysostome parle de Comosicus qui succéda simultanément à Burebista, le Roi et à Deceneus, le Grand-Prêtre, cumulant ces deux fonctions, comme ce roi Anius dont parle Virgile dans l'Eneïde :

... *Rex hominum, Phoebisque sacerdos.*

Le frère du dernier roi des Daces, Decebal, était Grand-Prêtre.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que les *sarabos* étaient au-dessus des castes, qu'ils étaient des *hamsa*. Or, qu'une sur-

1. Et Orphée déchiré par les Bacchantes, en dit long sur cela. .

caste *hamsa*, *héréditaire, visible et accessible*, existât encore en plein *Kali-Yuga*, cela constitue un cas extraordinaire de survivance qui démontre en même temps la sublimité et l'importance de la Tradition dacique. Encore une preuve, parmi tant d'autres, qu'elle était la Tradition primordiale elle-même, car seulement des *hamsa* peuvent garder une Tradition primordiale ; nous soulignons aussi qu'on ne peut pas parler d'« ésotérisme dacique », exotérisme et ésotérisme étant en « indistinction » dans cette Tradition.

Le représentant du Dieu suprême ne peut être que le Roi du Monde ou un de ses aspects ; celui-ci fut le chef suprême du grand Centre spirituel qui subsista en Dacie après le déplacement du Centre Suprême vers l'Orient. *Zalmoxis*, fonction saturnienne désigne donc le Roi du Monde (1). Ce qui nous fait penser ainsi, ce sont les noms nombreux et variés sous lesquels est désignée cette fonction dans la Tradition roumaine populaire et *vivante*. Il est le « Vieux Noël qui fut le « roi des Roumains », le « roi des Pasteurs ». Il est aussi le « Vieux *Novac* », qui régnait « dans un Grand Palais Blanc sur une haute Montagne ». Il est le « roi de la Roumanie », *Janus* (Jean-Saint-Jean, Ion-Sant-Ion). Dans les *Kolinde*, il a la place d'honneur près du « Bon Dieu » (*Apollon*). Il juge avec le Bon Dieu *Adam* » (fonction de justice). « Il intercède près de Dieu pour le pardon des hommes » (fonction de médiateur) ; « il est de grande aide à Dieu » ; « il est grand Archer » ; « il apaise les flots et les vents » (fonction de Paix). Il est Ordonnateur et Justicier.

Car je suis Jean-Saint-Jean
Envoyé par Dieu
Pour mesurer
La Terre avec mes pas,
Le Ciel avec la Foudre

Envoyé avec trois lois saintes,
La Loi de la Sainte Croix
La Loi du Mariage
La Loi du Baptême.

1. *Zalmoxis* est appelé aussi le « Dieu à la double Hache ». Il est donc en rapports étroits avec la manifestation de *Parashu-Râma*.

Il accomplit un des plus grands mystères qui soit, le mystère de la Pierre :

En haut à la Clef du Paradis
Est rassemblé un groupe de Saints,
Ils lisent, ils prophétisent.

Ils lisent Dieu,
Mais ne savent pas Dieu
Mais Jean-Saint-Jean
Parle ainsi :
Vous lisez, vous prophétisez,
Dieu vous lisez
Et Dieu ne savez.
Mais moi je le sais
Il est en bas à la Clef du Paradis (1)
Enfermé dans une Borne-Pierre.

Quand les Saints entendaient
Ils volaient en haut
Se mêlaient aux nuages,
Descendaient en bas
Sur la Borne-Pierre (2).
Ils prennent des livres
Ils lisent, ils prophétisent
Trois jours et trois nuits.
La Pierre Dieu éclate en quatre
Et Dieu naît.

C'est Jean-Saint-Jean qui a bâti le Monastère Blanc :

Je suis descendu sur la Terre | Vers le Soleil levant
Et j'ai bâti le Monastère Blanc | Avec 9 portes, 9 autels.

Et ceci qui est décisif :

Moi Ion-Sant-Ion | *Je prendrai les Clefs dans la*
| *main*
Je descendrai sur la Terre | *J'ouvrirai des Monastères*
| *Je ferai de Saints Rites.*

Il est Ordonnateur par excellence :

Quand est descendu | Il a fait sortir des villages,
Ion-Sant-Ion sur la Terre | Il a tracé des limites...

Notons que chez les Grecs *Janus* s'appelait *Ιων, Ιωνων*, ce qui est identique à Ion. L'invocation *Io!* qui se trouve en tête des *Kolinde*, s'adresse à lui : la Saint-Jean de Janvier est demeurée encore la plus grande des fêtes de Roumanie. Toute la

1. Deux Clefs, une en haut, une en bas!

2. *Ascendit a Terra in Coelum iterumque descendit in Terram; recepit vim superiorum et inferiorum. Sic habebit gloria toti mundi.*

population y participe. Encore aujourd'hui, le roi, le gouvernement, le corps diplomatique, se rendent en grande pompe au bord de la Dambovitza (rivière de Bucarest). Là, le Patriarche jette une croix d'or dans l'Eau. S'y jette qui veut et on récompense celui qui retrouve la croix. Notons aussi l'intéressante remarque de Röscher, que le Temple de *Janus* est situé dans la partie N.-E. du Forum.

On a vu dans les *Kolinde* la mystérieuse invocation. *Iaho ! Ler Doamne Ler ; Io ! Leroï, Vleranda.*

Il est parlé dans les légendes roumaines d'un mystérieux *Ler-Împarat*. L'Empereur *Ler*... « *Ler-Empereur* est le plus grand Empereur du Monde... Il les dirige tous... Seul Dieu est plus grand que lui... Il habite dans un grand Palais dans une grotte... Il habite sur une grande Montagne... Personne ne peut trouver cette Montagne sauf celui qui plaît à *Ler-Empereur*... Plusieurs Roumains ont trouvé le Palais de *Ler-Empereur*, mais n'en sont pas revenus... Tous les courtisans de *Ler-Empereur* sont des moines... » Est-il besoin encore de dire qui est ce Roi des Rois ? Mais voilà ce qui est décisif :

Il est parlé dans les légendes roumaines d'une mystérieuse population, « les Doux », les *Rohmanes*, les *Rahmanes*, les *Roucmanes*... « Ce sont des Doux, des Saints. Ils habitent au bout du Monde, près de l'Eau de Samedi (1) ; ils sont tous hermites ; ils sont tous prêtres ; leur pays s'appelle *Makarele* (*Makarón* *ve roi*, les Iles des Bienheureux). Les Portes du Paradis sont près de là... Chez les *Rohmanes* on trouve de l'Eau de Vie et de l'Eau de Mort... Les meilleurs parmi les ascètes vont là et ne retournent plus. Chez les *Rohmanes* le Soleil ne se couche jamais (L'Arctique !). » Le peuple fête encore aujourd'hui les « Pâques des *Rohmanes* », qui arrivent une semaine après les Pâques chrétiennes. Les bonnes femmes jettent à la rivière les coques d'œufs dont elles ont préparé des gâteaux aux Pâques, pour qu'elles aillent jusque chez les

1. C'est l'*Okeanos* roumain : encore une appellation saturnienne !

Rohmanes, dans l'Autre Rive. Car les Rohmanes n'ont pas besoin de l'œuf entier, comme nous pêcheurs ; la poche d'air leur suffit.

« Un Moldave s'en alla avec une barque sur la Mer Noire. Après quelques jours de navigation, il vit une haute montagne, qui attirait sa barque comme le « fer empoisonné » (l'aimant). Dans cette île habitaient les Rohmanes saints. Il commença à visiter les lieux. Ce qui émerveilla le plus notre homme, ce fut l'Eau des Rohmanes, qui brûlait toute seule quand on y mettait une mèche. Un Rohmane le rencontre : — Veux-tu être mon serviteur ? — Oui, mais à condition que tu m'apprennes à faire de cette Eau de Feu... — Entendu. Le Moldave servit 7 ans et apprit à préparer l'Eau de Flamme... » Sans commentaire...

« Les Rohmanes habitent sous la Terre... Jadis ils ont habité sur la Terre... A la fin du Monde Dieu les ramènera sur la Terre... (1) »

Et encore ceci :

« Le Roi des Rohmanes est Ion-Sant-Ion. »

et ceci :

« Le Chef des Rohmanes est Ler-Empereur... »

Ler, *Aleroï*, *Leru*, *Leor* est le Nom, le Mantra du Roi du Monde. C'est Lui que les petits enfants invoquent quand ils vont avec leurs *Kolinde*, annoncer à Noël, de maison en maison, la Bonne Nouvelle.

Nous avons donc trouvé dix noms, désignant dans la Tradition géto-roumaine la fonction de Roi du Monde : 1) Le Vieux Noël. 2) *Ion-Sant-Ion*. 3) Le Vieux *Novac*, 4) *Iovea*, son fils et successeur. 5) *Manea*. 6) *Orphée*. 7) *Zalmoxis*. 8) *Ler-Empereur*. 9) *Cali-man*. 10) *Karai-man*.

A propos des Rohmanes, nous devons dire que la plus forte

1. « L'*Agartha* ne fut pas toujours souterraine et elle ne le demeurera pas toujours » (R. Guéron. *Le Roi du Monde*, p. 91). « Les peuples d'*Agartha* sortiront de leurs cavernes et apparaîtront sur la surface de la terre » (l' prophétie du Roi du Monde en 1890, rapportée par M. Ossendovski. *Bêtes, Hommes et Dieux*, p. 262). On voit ce que c'est que la Tradition perpétuelle et unanime !

et la plus guerrière des populations pélasges du Nord du Danube fut celle des *Arimes*. C'est Homère qui en fait la plus ancienne des mentions : le terrible géant *Typhée* qui combattit les Dieux était du pays des *αριμοι*. Il les appelle dans l'Odyssée, *Erembi*, *Arambes*, *b* représentant le son nasal *n*. Denys le Périégète les appelle *ορεισμοι* (montagnards). Il dit qu'ils sont de la race des Titans. Ils sont nommés aussi *Arimphées*, *Arimanes*, *Ramnes*. Ptolémée appelle une des villes de la Dacie *Rami-dava*.

Il ne faut pas croire que le nom de Roumain soit nouveau. Dans le peuple, roumain est équivalent de paysan autochtone. Quand il réorganisa l'Empire, Dioclétien appela Romanie toutes les contrées sujettes habitées par les Getho-Thraces ; si ce nom venait de Rome, il aurait mieux convenu à l'Italie. La vérité est que Rome, Romanie, Roumanie sont de vieux noms pélasges. Les restes des vieilles tribus thraces de la péninsule balkanique s'appellent Aroumains et parlent le Roumain.

Nous croyons que tous ces noms dérivent des *Arimoi* homériques, et ceux-ci ont un rapport avec *Ram*. Dans la Mythologie roumaine il est parlé d'un *Ram-Empereur*. En outre il y a une foule de localités en rapport évident avec le sixième *Avatâvâ* : *Rama* (deux localités), *Ramna*, *Ram-nic* (2 départements), *Ramesti*, *Rima*, *Rigmani*, *Roma*, *Romlia*, *Rams*, *Rum*, *Armeneasca*, *Armenis*, *Ormeni*, *Ramsca*, *Rams-cani*, etc.

Il y a en Roumanie un curieux monument archéologique. C'est le « sillon de *Novac* ». Il est d'une longueur énorme, ruiné en grande partie, mais pas assez pour qu'on ne puisse pas se rendre compte de sa continuité certaine. Il commence vers Budapest, il descend entre la Theiss et le Danube, traverse le Banat roumain, pénètre en Valachie par les « portes de fer » du Danube, sillonne cette contrée dans toute sa longueur, parallèlement aux Carpathes, il traverse la Moldavie méridionale, passe le Dniester et continue jusqu'au Don. Sa hauteur varie entre 1 et 3 m. ; le prince Cantemir, voyvode de Mol-

davie, qui le décrit au XVII^e siècle, indique le même tracé, mais le dit plus haut ce qui est naturel. Il l'appelle, on ne sait pourquoi *fossa Trajani imperatoris*.

Il existe un peu plus au Nord que ce sillon et parallèlement à lui « une série de pierres et de dalles traversant la Bessarabie et passant en Russie » (1). Et Cantemir décrit aussi cette *series maximorum lapidorum*.

Quinte-Curce dans sa vie d'Alexandre (VIII, 7) nous raconte que le héros macédonien, après avoir conquis les Perses et les Bactriens, fit une expédition contre les Scythes d'Europe. Il arriva au fleuve Tanaïs (Don) qui sépare les Bactriens des Scythes (détail important, car il précise bien la situation de la Scythie). Il passe le Tanaïs, défait les Scythes et les poursuit tout le jour *jusqu'au delà des bornes de Liber Pater*. Ces bornes de *Liber Pater* consistaient en de grandes dalles et pierres, posées à de petits intervalles les unes des autres.

Remarquons que *Ler* peut être une contraction de *Liber* (2), ce qui ne signifie pas qu'il soit d'origine latine, mais que les deux noms procèdent de la source primordiale proto-pélasge.

Enfin Hérodote nous parle de *Ιεροι οδοι*, « Voies sacrées », des Scythes. Que signifient ce gigantesque sillon et ces voies sacrées ? Il faut exclure naturellement tout caractère utilitaire ou commémoratif. C'est du côté de la géographie sacrée qu'il faut trouver une explication. Voyons les légendes qui donnent toujours les lumières dernières. On a vu que *Novac* est identique à Saturne.

« Ce sillon a été tracé par *Novac*, de l'Occident à l'Orient » pour apprendre aux Roumains l'agriculture. Il a tiré lui-même la charrue. La charrue de *Novac* a été tirée par 12 bœufs. *Novac a labouré en longueur et en hauteur* ! Deux bœufs, l'un noir et l'autre blanc ont tiré la charrue de *Novac*. Ce sillon est la ceinture de la terre (on ne saurait si bien dire, car il coïncide avec le 45^e parallèle, la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur !). *Novac* a voulu tracer un sillon

1. Rapport du capitaine Zaskuk à l'Etat-Major.

2. *Solem et Liberum patrem ejusdem numinis habendum* ! (Macrobe).

sur le Nombri de la Terre. Pendant qu'il labourait, *Novac* se fit faire de la musique par des *colzars* (cytarrhèdes) (1). Et enfin cette phrase qui est une des plus pures voix du Passé, un véritable diamant traditionnel qui éclaire un des points les plus importants de l'histoire sacrée :

« *Le sillon a été tracé par Ler-Empereur, AVANT QU'IL PARTÎT POUR L'ORIENT* ».

On a vu qui était *Ler-Empereur*. Ce sillon qu'il a tracé « de l'Occident à l'Orient » indique entre autres, l'itinéraire de la migration hyperboréenne et du Centre Suprême. Cette migration venant du Nord a rencontré le Danube, là où il fait un angle de 90°. Elle a suivi son cours inférieur et est entrée en Dacie par les « Portes de Fer ». Après une étape d'une durée qui nous est inconnue dans cette contrée, elle a poursuivi son chemin vers l'Orient, conduite par *Ler-Empereur*. Il est à noter que ce sillon a en Russie un léger fléchissement vers le Sud. Si on prolonge la ligne du sillon vers l'Asie, elle rencontre le Caucase... (se rappeler les trois Caucases, polaire, dacique et asiatique). Donc, la migration hyperboréenne fut verticale jusqu'au point où elle rencontra le 45° parallèle, la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur. Là, elle se divisa en branches horizontales. Une partie de la migration poursuivit la verticale jusqu'en Grèce. Quant à la branche occidentale, celtique, de l'Hyperborée, son itinéraire nous est indiqué par le symbolisme géographique, par le bon sens aussi : le cours supérieur du Danube (2). Et la Croix fut ainsi parachevée (3). Les Celtes se mêlèrent avec des éléments étrangers, notamment atlantéens. La tradition celtique est donc beaucoup moins pure que la Tradition dacique (4).

1. Comme on le voit, *Novac* accomplit un rite.

2. Les anciens disaient que Celtes et Gètes s'avoisinaient. Nous avons vu que la Baltique fut une autre « étape » de l'Hyperborée antérieure à la Dacie. Il y eut peut-être là, une autre projection « *rajasique* », qui constitua les Celtes d'Angleterre et d'Irlande.

3. Henri Martin : « Suivant les Triades, *Hu* amena les *Kimri* du « pays de l'été », nommé *Dolfraboni* » (du côté où est aujourd'hui Constantinople, ajoute un ancien commentateur).

4. Si on prolonge la verticale Pôle-Baltique-Dacie, elle traverse la Thrace, l'Archipel, l'Égypte et l'Éthiopie, pays de Koush... On voit que s'il y avait encore une géographie traditionnelle, c'est là le premier Méridien...

Il y a encore un mythe admirable qui se rapporte visiblement à ce même sillon : Il y avait jadis un serpent gigantesque qui gardait les « portes de fer » du Danube ; il tuait tous ceux qui voulaient passer... Il désolait toute la contrée... Mais le vieux *Novac* l'attaqua dans sa caverne, le blessa, et le contraignit à en sortir... Le serpent s'enfuit, poursuivi par *Novac*... A Craïova, il lui coupa, d'une flèche, un morceau de la queue », à l'Olt un autre, à Pitesti, à Ploesti, à Braïla, de même. Il allait lui écraser la tête, quand celle-ci se jeta dans la Mer là où est l'île des Serpents (Blanche) et l'empoisonna toute... C'est depuis lors qu'elle s'appelle Mer Noire... » Sept localités en tout... Du point de vue microcosmique, l'opération paraît comme un aspect plutôt maléfique du réveil de la *Kundalini*. Mais le fait se passe bien dans le Monde Majeur. On peut voir ce qu'était la géographie sacrée « opérative ». C'est seulement sur nos cartes qu'un kilomètre carré est pareil à un autre kilomètre carré. La Terre est un organisme spirituel, subtil et corporel. Elle a des lignes de force, des nœuds de puissance qu'il fallait délier, canaliser, sublimer, résorber (et non pas détruire naturellement), opérations suprêmes entre toutes réservées aux Dieux ou à leurs représentants, les *Novac*, les *Ler*.

GÉTICUS.

ÎLES DU NORD

GÉRÔME TAILLANDIER

J'ai, en compagnie de mes prédécesseurs, exhumés* (vous remarquerez que je me sers ici de la règle de Ronsard et non de Marot), plus brillants que le diamant dans la lumière de la nouvelle aurore, plusieurs mythes que l'on avait enterrés sous des couches d'immondices archéologiques et idéologiques, depuis plus d'un siècle, et ce, en m'appuyant sur la pierre d'angle de notre civilisation, écrite par deux précurseurs de l'ère nouvelle, Hamlet's Mill.

Grâce à eux, je suis parvenu à élucider à 80% le Graal de Renaissance, connu sous le nom de Chaudron de Gundestrup, et la pierre Calédonienne de Hilton of Cadboll.

Ces mythes sont, pour l'extrémité à laquelle je touche, le **<Mythe de l'Âge d'Or>** et celui de **<l'origine hyperboréenne des indoeuropéens>**.

Il convient de rappeler encore ces mythes et leur connection à celui de **<l'Aurore, fille du dieu Tonnerre et Éclairs, enlevée par Scorpius, le Forgeron des régions sombres, et libérée de sa**

prison par ses deux Frères, les Gémeaux, fils du dieu, envoyés par lui à la recherche de leur sœur Eos/Usha/Aurora>.

Il nous reste, avec James Bond, à trouver un sort meilleur à **<Vesper, déesse du soir>**, et nous aurons retrouvé nos ancêtres là où ils nous attendent avec bienveillance.

Un rappel de ce mythème pour les nouveaux venus s'impose. Le Dieu-Tonnerre, muni de son Foudre, domine sur les dieux depuis qu'il a coupé le sexe de son ancêtre Ouranos, et qu'il a jeté au ciel les testicules, sous la forme des Gémeaux et son sexe, sous la forme de la queue du Scorpion, mythe védique.

En raison de la précession des équinoxes, dans les temps récents, le solstice d'hiver se trouve au voisinage de Scorpius ou de Sagittarius. **La** Soleil, de sexe féminin, Sonne, Sunna, Sól, est alors retirée dans une région profonde et subterrannée, enlevée par le malfaisant Forgeron de sous terre, qui forge les être matériels, et qui détient Aurore, Usha, Eos, lors de la période sombre voisine du solstice d'hiver.

Au printemps puis à l'été, Aurore a été recherchée par ses deux Frères/Sœurs, Gémeaux/Ashvins/Etalons Etoile du soir et du matin/Zorze, et ramenée au royaume de son père, dans la constellation des Gémeaux, où elle apparaît de surcroît tous les matins, en compagnie des Sept Sœurs, les Pléiades, selon le rite du Rig Veda déjà étudié.

Il resterait à définir ce qui se passe au couchant, lorsque Sól disparaît dans la nuit. Ce temps a été nommé dans nos régions

Ouest/West/Wis, sanskrit Vas, d'où les formes Hesperos/Vesperus. Une aide inattendue nous vient de James Bond, lorsque nous apprenons que Vesper Lynd est son seul amour sérieux, et que Vesper pourrait bien être, après tout, la forme d'Aurora/Khrisè, et non pas un être de sexe masculin, en sorte que Vesper et Bond sont deux retours inattendus des Vêpres.

Il est temps maintenant d'entrer dans les nouveaux mythes.

Le plus aisé est celui de l'Âge d'Or, le règne de Saturne, Aun, Shalim, Fróði du Gróttasöngur, (Fróðafrið), Arthur de la légende de la Table Ronde et beaucoup d'autres. Les amateurs de choses anciennes pourront aller l'exhumer sous la colline du tombeau de Hsin-Tzeu Wang-Ti, en Hsin, ou aux Hébrides, avec Monseigneur Carmichael.

<Au commencement des temps, régnait un Âge d'Or, où les humains ne travaillaient pas, les liens sociaux n'existaient pas, les maîtres et les esclaves n'existaient pas, l'abondance faisait la paix parmi les humains tous égaux.

<Puis une catastrophe a eu lieu. Le règne du Roi Saturnien a pris fin, et le Dieu Tonnerre a pris sa succession, avec les orages et les éclairs qui caractérisent son règne et qui gouvernent toutes choses.

<Le Roi Saturnien a été tué dans cette première guerre de succession, et il a été enterré loin de nous dans une île lointaine,

Avalon, ou de nombreux autres lieux. Sa tombe a été ensevelie sous une colline imposante, non pas pour l'oublier, mais au contraire, pour le protéger et attendre son retour.

<En effet, le Roi n'est pas vraiment mort, mais en état de dormition, veillé par des Vierges, ses Filles, qui prennent soin de lui en attendant son nouvel éveil.

<Du reste, ses Filles sortent souvent de sa tombe, aux Hébrides par exemple et en fait partout, sous la forme de Serpentes. Athéna et la Pythie de Delphes en sont de beaux exemples.

<En effet, le Roi n'est pas un humain, mais un Serpent, du moins depuis qu'il est en dormition.

<Ce Roi-Serpent est partout présent, aux Amériques dans la colline du Serpent érigée par des amérindiens, dans le sud sous la forme des pyramides où par exemple, Dame Wak Tuun va le consulter, et où le roi se montre sous la forme du Serpent, comme c'est le cas de la Pythie de Delphes, dont le père-amant est le Serpent Python, qu'Apollon n'a jamais tué, comme s'en vante ce pauvre crétin, assis sur son ombilic, la pierre météoritique, qui fait l'objet de culte partout chez les humains, et que forge Tvastr pour son maître Indra en Hinde, afin d'en faire un Foudre de Dieu Tonnerre.

<Il faut ajouter que les innombrables vierges et Saintes piétinant le Serpent, sont en fait ses filles, et qu'elles ne font que faire semblant de le piétiner, alors qu'elles veillent sur lui, enterré sous la crypte de toutes les églises chrétiennes. Les Norses et les

Wandes le savent bien, qui considèrent le Serpent comme le protecteur de l'Eglise et de la maison, et qui ne s'embarqueraient pour rien au monde si ce n'est sur UNE Draken mot féminin.

<Il faut donc bien rappeler que le Roi Saturnien n'est pas un humain, mais un Serpent et que ses filles sont les Serpents, au premier rang desquelles nous savons qu'aux Hébrides, Bhride assiste les femmes aux accouchements, et n'est autre que Brigið, fille du Serpent, déesse femelle des Kelts, ou Bhrid/Brigg.

<La Grande Déesse Kelte est une Serpente.>

On entrevoit pourquoi les *Tru-wid*, ou Druides, sont les Serpents, vivant dans l'île de Môn, ou Man, île de Lunus, dieu *masculin* de Lune, avant d'y être massacrés par l'envahisseur romain.

Il convient de nous souvenir que pour nos ancêtres, le tumulus, barrow, cairn, dolmen, est un ensemble de stèles agencées à grand peine, puis recouvertes, sans exception, d'un tumulus de terre disparu avec l'érosion et la bêtise humaine. C'est ainsi que dans l'île d'Helgoland, la plupart des nombreux dolmens sont détruits ou en cours de destruction à cause de la stupidité des locaux.

On reconnaîtra alors dans le site de Stonehenge le plus extraordinaire site de dormition des rois saturniens de nos régions, auprès duquel le Vatican fait pâle figure.

Qui aura l'idée de faire de Stonehenge un état indépendant?

*

A ce premier mytheme que j'ai assez étudié ailleurs, il convient d'en ajouter un autre, le mytheme de **<l'origine hyperboréenne des Âryas>**.

<Selon un mythe bien établi, les Âryas, ou indoeuropéens, descendraient de la Polaire. Ici encore, il faut se souvenir que la polaire n'est pas toujours celle que nous connaissons, mais la précession des équinoxes déplace le pôle géographique, en sorte que le pôle était en Vega Lyrae il y a 10 à 12 000 ans, soit à proximité immédiate de la Voie Lactée, le chemin des morts. Il y a fort à parier que ce mytheme provient de la position du pôle en Vega, ce que je ne saurais démontrer...

Il faut ajouter que, au moment où Mercator établit sa carte, ce mythe est encore parfaitement vivace, et la carte du Pôle établie par Mercator n'est rien autre que le déploiement de ce mythe.

Au Pôle, se tient une montagne isolée, le Mont Meru, seul au milieu de l'Océan. Il sert d'axe à la Roue solaire quadripartite dont Mercator a parfaitement connaissance, formant les comtés polaires.

Puis suivant l'ancien récit, Mercator construit les chemins de la région, ce que je reprendrai ailleurs.

<En particulier, il rappelle que le vent Borée empêche toute approche du Pôle aux navigateurs, mais que cette interdiction de parvenir au Pôle tient au fait que, par-delà l'Océan, se déploie une région où règne la paix, le climat chaud, l'abondance, pour les êtres qui y vivent, la California, déjà établie dans la Chanson de Roland et dans les Lusiades de Camoens.

<Cette région n'est autre qu'Hyperborée, et la question est de savoir pourquoi une légion de hardis navigateurs a décidé de quitter California, de franchir la barrière des vents, et de descendre dans la froide, obscure et désolée région des humains.

<Cependant une chose est sûre, les hommes de cette légion sont les Âryas, et ils descendent tout droit de la région de la Polaire, où veillent sur eux les divinités qui les protègent.

<La première de ces divinités est Arkh-themis, la Justice de l'Ourse, la Grande Ourse, qui veille son petit, Petite Ourse, ou encore les Sept Nains de Blanche-Neige, autre nom d'Ursa Major.

<Un Kelt, plus hardi, est descendu très loin, en Hellade, et y a établi la ville qui porte le nom de son peuple, Calydon, ce qui signifie "région Kelte", autre nom de Keliton, la Caledonia, lieu du peuple nommé indûment "Picte".

<Mais les humains sont volages et oublieux. **En sorte qu'ils négligent les rites dûs à Justice de l'Ourse, en sorte que celle-ci, qui veille au bon fonctionnement de la Sphère des Fixes, et à son accord avec les choses humaines, est obligée de leur envoyer son Sanglier, Totem Kelt, le sanglier Varaha** chez les Védiques, lequel,

en ravageant leurs cultures, les rappelle à l'ordre des rites dûs à la déesse. Que ceux-ci les oublient en envoyant le Chasseur tuer le Sanglier, montre à quel point on ne peut faire confiance à l'espèce humaine...>

*

Ce mytheme de l'origine hyperboréenne a été développé par divers auteurs, dont Bâl Gangâdhar Tilak, dont ce n'est pas le meilleur ouvrage, mais où l'on trouvera de nombreux renseignements sur les sources.

La lectrice supposée, ou le lecteur improbable, de ce texte, se demandera sans doute comment ces deux mythes sont connectés, puisque ***toute trace de connection semble manquer entre eux***. Devant ce défaut, une solution est de considérer que l'on a affaire à deux groupes de mythes distincts, ce qui est possible.

En particulier, le développement du mytheme de <**la Chasse Cosmique et du Sanglier Varaha**> mériterait d'être poursuivi sérieusement, en liaison avec le travail de Tilak sur Prajâpati, ancêtre possible du Forgeron, et surtout avec la question difficile de la <**transformation de l'Antilope en Ourse dans la Chasse d'Orion**>, qui fait le fond de l'analyse de Tilak, et nous mènerait sur des pistes inexplorées...

Je me tiendrai ici sur une piste simple mais intéressante.

Dans mon étude du Graal de Renaissance, Chaudron de Gundestrup, je suis arrivé à la conclusion que **les cinq plaques intérieures sont consacrées à un calendrier pentalphique** des célébrations Keltés, mais aussi bien Slaves, comme la suite l'a montré.

J'ai montré que chacune des plaques porte le témoignage de la jonction entre les grandes dates du cycle solaire et la vie des dieux: Imbolc-Marzanna, Ôstarâ-Beltáin-Dzyady, Midsommar-Lugh na Sadh-Kupala Noc, Samhain-Dzyady-Halloween et surtout, la fête disparue des Douze-Nuits, *Weihnachten*, car occupée par la nouvelle présence du Fils du Dieu Sauveur, et qui est en fait Belika Kolyada, la fête des Ancêtres revenant visiter leurs proches, et non pas à Halloween, où la fête a été déplacée pour cause d'encombrement au solstice d'hiver...

C'est en revenant une fois de plus sur la plaque Lugh Keraunos que la connection peut s'établir.

(Je ne ferai qu'une parenthèse inutile, puisque je sais que personne n'en tiendra compte, pour préciser qu'il n'y a pas de Cernunnos chez moi, ce dieu étant une version abâtardie, datant de l'occupation romaine et de la destruction des dieux Kelts. Il y a par contre un Lugh Keraunos, dont les bois de cerf signent la présence du Grand Dieu Cerf, le Cerf Blanc à dextre de Lugh, autrement connu comme Bel, le Lumineux, que l'on retrouve dans Bel-Táin, le troupeau de Bel, incarné dans le ciel Kelt par le Bouvier).

Or nous savons depuis longtemps que Lugh dansant tient à dextre la Couronne Boréale, emblème de Lunus, le Dieu masculin Lune, dont les Kelts descendent, tandis qu'il tient en senestre un Serpent, donnant ainsi la version Kelte du mytheme de la lutte entre Perun et Veles, le dieu Serpent étant la forme locale du dieu de la saison sombre et humide.

Mais un nouveau détail entre dans la danse.

Si, comme affirmé plus haut, le Serpent est la figure du Roi Saturnien, comment faire la jonction avec la position du Serpent dans la main de Lugh?

De plus, si, comme on le sait, la fête du Roi Saturnien est localisée durant les *Weihnachten*, nuits hors du temps des cycles de lunaison, quel lien peut-on établir avec les mythes de l'Âge d'Or et d'Hyperborée?

Comme de juste dans tout jeu d'équations, la solution vient en éliminant une des variables.

Si en effet nous supposons que, alors que Soleil est en Vierge, sans préciser la date, en raison de la précession, l'Assemblée du Peuple, ou de Lugh, est en Bouvier, soit en Lugh Régnant et projetant ses Boules-de-Foudre, *Gromnice*, sur le dieu de la saison sombre, il paraît nécessaire et logique que Lugh ou son ancêtre shamanique des falaises de Sagan-Zaba célèbre l'unité du Temps, en tenant en ses deux mains le temps des cycles humains, les lunaisons, en dextre, et le temps du royaume des Ancêtres,

incarnés dans les Douze-Nuits Saintes, en l'occurrence sous la forme du Serpent Veles-équivalent. En sorte que le combat de Veles et Perun, Saint-Georges avec le Dragon, prennent un nouveau sens, celui du combat dynamique des deux forces de la nature, la saison sombre, domaine des Ancêtres d'où sort la fertilité des cultures et du sol, et celle de l'arbre du monde, autour duquel s'organise la rotation du Ciel des Fixes, soit des Dieux Bienveillants, qui, avec Arkh-Themis, veillent sur l'humain et les cycles nécessaires des cultures des vivants.

<Le mytheme de l'Âge d'Or, la Paix de Fróði, les Saturnia Regna>, sont alors bien incarnés sur la plaque Lugh par la présence de l'Ourse, en compagnie de son petit, et qui veille sur le bon accomplissement des rites par Lugh ou son shaman.

On remarquera la présence du Serpent sur les trois plaques du Chaudron de Renaissance, dont l'orientation sur leur chemin indique, avec celle des deux ânes de la plaque Lugh, le sens de rotation des temps des célébrations.

Cela dit, il nous reste à explorer mieux ce thème du Serpent et son lien avec l'Âge d'Or et le règne de Saturne, car pour l'heure, une connection entre **Saturne/Kronos et le Serpent** nous manque encore, malgré les nombreux appels du pied que nous font les vierges veillant leur père endormi.

Vous remarquerez que j'écris le mot *connection* à l'anglaise, pour signifier que le terme est technique, comme il en va en mathématiques lorsqu'on écrit *différentier*.



Vous aurez intérêt à chercher une carte de Mercator mieux définie, qui existe sur le net. Vous ne pourrez en effet pas lire celle-ci, trop imprécise.

IAM REDIT ET VIRGO .

REDEVNT SATVRNIA REGNA

Le noir démon des combats

Va quitter cette contrée

Nous reverrons ici-bas

Régner la déesse Astrée

Cette note est préliminaire à quelques difficultés de mythématique indoeuropéenne.

Nous nous demandons quelle peut bien être l'étymologie de deux mots bien connus: Auster et Wester/Wis-/.

Nous savons déjà que Auster/Ôstarâ/Easter/öster désigne le retour de la saison claire, mais aussi le retour de l'Aurore, Hélène, **l'Aube dorée**, au matin, mais donc aussi au point vernal.

Bizarrement, l'étymologie de Vesper/Hesperos nous fait cruellement défaut à ce jour...

Nous apprenons de sources anciennes que Eos, Aurore, a eu deux fils, dont l'un de Astraios, Eosphoros, et l'autre est

Hesperos. Rien qui ressemble plus au mytheme des deux Gémeaux partis à la recherche de leur sœur, Eos...

Or il paraît difficile que ces deux Gémeaux naissent de leur sœur Eos.

Premier problème!

Par ailleurs, la fille de madame Eos avec Astraïos, l'Etoilé, s'appelle plutôt Eosphoros le porteur d'Eos: il s'agit bien du Gémeau qui ramène Eos à son père, le Dieu-Tonnerre indoeuropéen.

Deuxième problème!

Nous trouvons un moyen de reprendre notre souffle lorsque nous apprenons que Madame Eos a une fille, Astraea, la dernière immortelle à demeurer parmi les humains à la fin de l'Âge d'Or; on n'est donc pas étonné que les humains réclament son retour à chaque fois qu'un Âge d'Or s'annonce parmi les humains, à la Renaissance mais aussi à l'ère de la Préciosité.

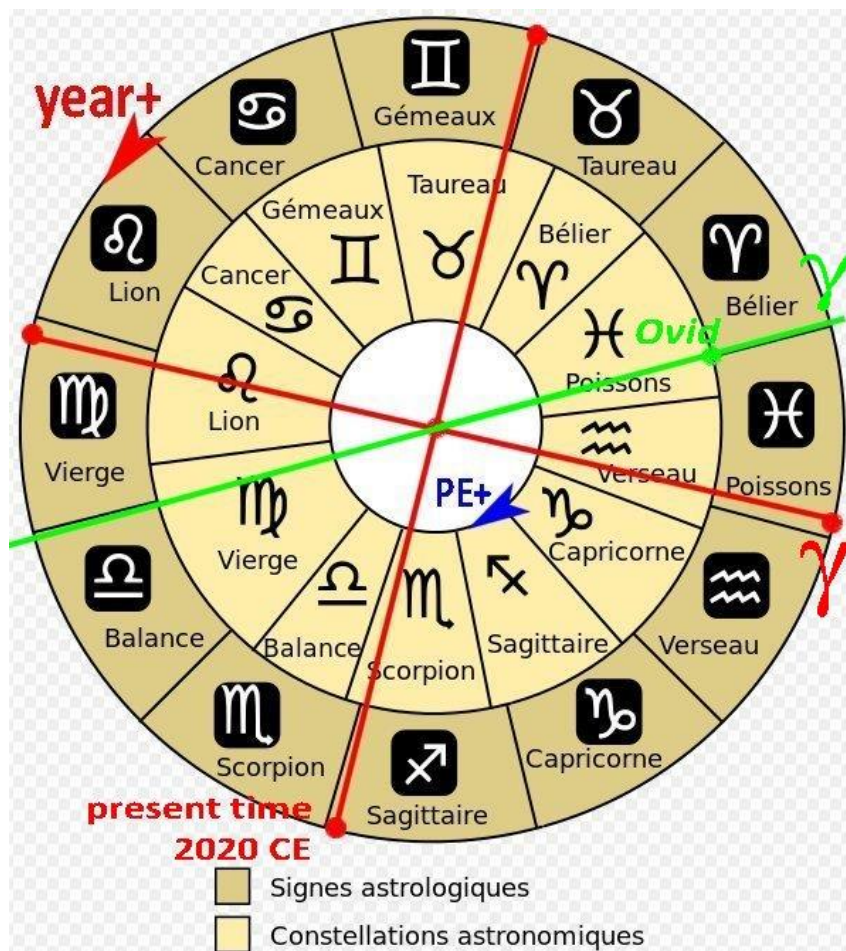
On est encore moins étonné, en consultant le zodiaque et la précession des équinoxes à l'époque d'Ovide, Eclogue 4, que Madame Astrée remonte parmi les Dieux au ciel en prenant la place de Virgo, juste à côté de Libra, la balance, qui à notre temps, désigne le point automnal.

Il y a juste un *petit problème*: pourquoi Astrée, annonçant le retour de sa mère, Aurore, viendrait-elle occuper une place

qui est celle du **point automnal**, entrée dans la Saison Sombre?

Serait-ce que ***l'Aurore paraît lorsque la Nuit survient?***

Serions-nous devant un thème orphique?



Schweisthal

aka

Gerome Taillandier

2018.9.27

HYPERBORÉE

Supposez comme les Anciens, que vous vivez sur un monde plat, grand sans doute, mais fini. La forme de ce monde n'est pas très claire, il peut être carré, ou rond comme chez les Norse, où il est entouré par un serpent géant qui le maintient cohérent.

Au-delà du monde, rien !

Il en résulte que le Soleil, qui apparaît et disparaît chaque jour, doit s'enfoncer sous le monde. Nous ne nous en occuperons pas.

Par contre, si vous voyagez un peu sur votre *langskip*, vous savez que, vers le « sud », il fait de plus en plus chaud, que les filles se promènent à poil, remarquez, en Suède aussi !

Mais là, il fait vraiment chaud, et ramer dans ces conditions est un peu pénible. De plus, plus on va vers le sud, plus les gens sont foncés, et même noirs !

Même un Viking devient sombre s'il reste trop longtemps dans le coin, c'est dire !

Mais ce n'est pas tout !

On a remarqué depuis belle lurette que le ciel tourne au dessus de nos têtes, autour d'un point fixe, qu'on a baptisé du nom de la déesse qui s'y trouve sans doute, Njordhr. De plus, ce point est décalé par rapport à la verticale, de sorte que le Nord est une direction précise pour la navigation.

Mais il y a encore autre chose ! On a remarqué que, plus on va vers Nord, plus il fait froid, il neige, il gèle, la terre devient inculte. Par contre, il y a un truc formidable vers Nord, c'est qu'il existe une région, si l'on remonte assez loin où il n'y a plus qu'un seul jour par an ! Ça doit être le pied d'habiter là bas !

D'ailleurs, il existe un peuple, plus haut, les Saami, qui se définissent comme le peuple qui vit près du Soleil. On doit pouvoir faire comme eux ?

Il y a un inconvénient : les dieux n'ont pas très envie qu'on remonte là haut. Pour empêcher les humains de faire cela, ils font sans cesse souffler des vents glacés et neigeux, que certains appellent Borée. Mais il est sûr que, si l'on parvenait à franchir la barrière des vents, on arriverait au pays où il n'y a qu'un jour par an. Ce pays s'appelle donc hyper-Borée, au-delà de Borée et de ses vents glacés.

Il est alors clair que si l'on est condamné à vivre si durement dans le Nord, c'est sans doute qu'en fait, on venait d'Hyperborée, un pays merveilleux où tout pousse sans efforts, où le jour règne sans cesse. Il est non moins clair que

c'est de là que les hommes viennent ! Mais ils ont été amenés à quitter cette région...

Donc, les Norses proviennent comme tous les « Indoeuropéens », d'une région située tout à fait au nord, près du bord du monde, et dont la direction est indiquée par la déesse Njordhr.

Vous devinez la suite.